LES ÉNERGIES RÉDEMPTRICES

HERMAS BASTIEN

LES ÉNERGIES RÉDEMPTRICES

"Seulement, que la jeunesse s'en souvienne; il y a des heures qui ne sonnent jamais deux fois dans la vie d'une nation."
Abbé Lionel GROULX



MONTRÉAL
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE
MCMXXIII

A mes maîtres de l'heure
en témoignage
d'admiration et de gratitude.

A un jeune homme.

—

C'est à toi, jeune homme, que je viens offrir ces pages. J'ignore ta situation, ta famille, ta fortune, ton nom. Et pourtant, tu ne m'es pas inconnu. Je devine ton idéal et tes ambitions en discernant dans ton regard enthousiaste l'influence de nos maîtres de l'heure. Je sais que tu n'as pas encore vingt-cinq ans, que, tes études finies, tu te dis qu'elles commencent, et, qu'observant la pusillanimité en face du devoir qu'on déserte, tu entends l'ordre des chefs; "Quand on claironne la retraite, Jeunesse ce n'est pas pour toi."

Tu sens—et on te l'a dit—que les jours s'alourdissent de préoccupations nouvelles. Longtemps, on a éprouvé trop de satisfaction à vivre de la gloire passée et l'on pratiquait le patriotisme sous une forme oratoire. La fascination de la politique a trop duré; elle empêchait de penser. Aujourd'hui, on veut la subordonner à l'opinion et peu de jeunes gens sérieux aspirent à l'arène parlementaire. Bien plus, une scission s'opère entre les politiciens et la nation. La race, qui résiste à la grandiloquence électorale, se rend compte que l'avenir doit se préparer en marge de toute cabale de parti. Personne ne contredit que la nation sera représentée par des chefs politiques dans les enceintes législatives. Mais il reste que le peuple concède plus de prestige à l'élite. Cette disposition détermine plus de cohésion. De l'union naît l'action utile à tous et l'on commence à admirer l'homme qui veut s'élever

en entraînant la masse vers les cimes. L'avenir de la race est à ce prix. Il exige l'application de la volonté au service de la collectivité.

En te faisant de ce principe une conviction, ne méprise pas hier, jeune homme. Sois juste pour tes ainés; par eux, la race a vécu. D'ailleurs, voici la question; as-tu du courage, plus qu'eux; de la fierté, plus qu'eux; de la foi, plus qu'eux? Le temps presse. Les ancêtres ont compté pour deux: que chacun de nous compte au moins pour un. Ta vie, sache que c'est celle de ta race; ton âme, c'est son âme. Songes-tu parfois au patrimoine d'héroïsme et de puissance accumulé par les générations antérieures pour que tu y puises la vaillance et la force de suivre les directives du passé et de répondre à l'anxiété de ceux qui te regardent venir? Il semble que nos lourdes tâches où se peuvent produire d'humaines défections sont comme allégées par la certitude de trouver en nous et autour de nous des Energies Rédemptrices. Elles sont consubstantielles à notre race, telle que la Providence l'a voulue dans son origine et son évolution. L'héritage ancestral, fait d'héroïsme et d'idéalisme catholique; l'expansion du petit peuple conquis et le rôle qui lui semble dévolu; la fierté pour le passé, l'ambition pour le présent et la confiance pour l'avenir; tout ce qui enflamme l'ardeur au progrès, soutient l'enthousiasme dans la lutte, relève le courage blessé par un revers, voilà les Energies qu'on ne saurait définir ni représenter exactement par un chiffre, mais qu'il importe de connaître et d'apprécier. Ces Energies, ce sont nos raisons de tenir. Il faut que fortifiées en nous elles deviennent des motifs d'agir et des convictions.

Pas de raison pour que la sublime espérance

des 65,000 vaincus de 1760 meure en toi, inopérante. Ils t'ont légué leur foi, illuminant par le sommet, les oeuvres qu'elle a fondées et perpétuant par l'intarissable dévouement qu'elle alimente, les bienfaits dont elle gratifie notre race. Le catholicisme, qui anime nos organismes sociaux, concourt même à l'expansion extérieure de notre nom. Notre enseignement s'inspire de sa doctrine qui dirige dans la droite voie de l'ordre et du progrès nos efforts artistiques. En maintenant la valeur du sacrifice, qui est le sens de la vie, elle stabilise notre croissance numérique.

Notre race ne souffre d'aucune déficience irréparable. Ce dont elle manque le plus, c'est de volontés fermes. Que de vies brisées par l'arrivisme! Que d'oeuvres anémiées par l'apathie! Que d'initiatives annihilées par l'ignorance des responsabilités sociales! Des allures réjouies d'indifférence frivole assombrissent bien des coeurs. L'incohérence de nos sentiments nationaux, l'éparpillement de nos efforts quand les problèmes actuels requièrent toute notre vigueur, l'inconstance satisfaite de tant d'à-quoi-bon, tous ces pronostics d'une incertitude funeste attiédissent parfois l'enthousiasme et font qu'à grand'peine plus d'un courage se défend mal du doute de la victoire et du dégoût de la lutte.

Ce pessimisme, jeune homme, il faut absolument t'en départir. Les tâches d'aujourd'hui réclament la joie de l'espérance et la folie du sacrifice. Si le triomphe final d'une race reste possible tant qu'elle n'a pas accepté la défaite de son ardeur, il importe qu'à l'instar de Dollard, la jeunesse soit prête aux renoncements suprêmes. En vue des luttes prochaines, ranime en toi les héroïsmes inemployés qui situeront ton existence à la hauteur de l'idéal.

C'est à fortifier ton courage de vivre au profit de ta race que veulent s'employer ces pages qui concluent à l'action sociale et intellectuelle. N'y cherche nulle autre prétention que celle de ranimer en ton âme les croyances primordiales et les vérités élevantes. Ce livre voudrait, en t'indiquant un programme de vie, ramener ton attention sur les énergies capables de magnifier l'élan de la race et de soutenir la jeunesse pensive.

LES ÉNERGIES RÉDEMPTRICES

Notre catholicisme

Nul peuple n'a mieux mis en lumière, par sa propre histoire, les forces incomparables que l'humanité trouve dans le catholicisme.

LePlay.

—

Plusieurs siècles de foi nous sont communs avec la France et notre religion apparaît comme la raison capitale de l'établissement français en Amérique. Champlain préférait la conquête d'une âme à celle d'un empire. Tout le passé atteste l'étroite liaison entre la foi catholique et notre vie nationale. L'abnégation que peut seul inspirer l'idéal chrétien soutient la Nouvelle-France. Pas d'aliment plus substantiel de sa vie pénible. Meurtrie et délaissée, la colonie trouve des défenseurs dans le catholicisme qui met aux coeurs des paysans l'énergie qui fait les héros. Leurs croyances passent dans le sang des colons. N'ayant survécu que grâce au catholicisme, notre race lui doit tout. Aussi, est-ce bien la foi qui, expliquant la survie, constitue la pierre fondamentale de l'édifice futur. La première et plus féconde des énergies qui distinguent notre nationalité, celle qui informe sa vie, c'est son catholicisme. On peut affirmer qu'il

n'y a pas de population dont l'esprit de foi et les croyances religieuses dépassent celles de notre peuple. Pie IX nous a rendu ce témoignage précieux "que nous ne le cédons à aucune nation quand il s'agit de sauvegarder la religion des aïeux".

C'est la Providence qui veille sur l'histoire des races élues. La nôtre fut régénérée au baptistère de Reims et, sans aucun mérite de notre part, ce jour-là, nous fut conféré notre plus beau titre de noblesse. Que la paroisse et la famille aient résisté à tous les assauts, voilà un effet évident de sa bonté.

L'importance sociale de la famille, cellule initiale d'où rayonne la vie, ne saurait être exagérée. Tout essai de reconstruction doit commencer par la réfection de la famille. L'histoire des premiers éléments de la race forme un poème dédié aux foyers du XVIIième siècle. Notre naissance, précédée par des rêves d'apostolat, ne doit rien aux expéditions de lucre ou d'aventure. Des chants d'héroïsme entourent notre berceau et si nous avions besoin d'une suprême direction nous n'aurions qu'à songer au mot-d'ordre du fondateur de Québec. La foi qui soutient la morale et cimente l'intimité des coeurs, fortifie la famille; elle en fait un sanctuaire. L'ordre moral, régnant dans les foyers, infuse aux générations qui grandissent le respect de Dieu. D'autre part, en offrant un lien commun supérieur à la vie terrestre, il consolide la société par la religion.

Ce lien surnaturel se resserre dans la paroisse; là, se développent les tendances transmises: là, s'entretient le culte maternel. Grâce à notre clergé, rien ne fait défaut à la jeune race. Au début et longtemps, le rôle du prêtre est prépondérant. Il devient le chef naturel; il est l'autorité morale, l'inspirateur de la foi, le régulateur de la piété et le conseiller des familles. Quelle invite au dévouement que cette multiplicité de fonctions! Il doit se consacrer tout à tous et tout entier à toutes les oeuvres. La sauvegarde de la foi et la survivance ethnique confondent leurs intérêts. La paroisse, qui naît avec l'arrivée de Monseigneur de Laval, répond au sens de groupement des premiers colons. Sous son égide, ils vivent, grandissent, essaiment. La paroisse canadienne-française échelonnée le long du fleuve, quelle force merveilleuse de conservation! C'est le trait qui particularise notre province au point de vue social. "C'est le clocher de village qui leur a fourni un centre, alors que leur ancienne métropole les abandonnait totalement et leur retirait même les autorités sociales autour desquelles ils auraient pu grouper leur résistance; c'est le curé de campagne qui, par son enseignement de chaque jour, a perpétué chez eux ces manières de penser et ces façons de vivre qui font l'individualité de la civilisation canadienne; c'est l'Eglise enfin qui, prenant en mains les intérêts collectifs de notre peuple, lui a, plus que quiconque, permis de se défendre avec succès contre les persécutions ou les tentations britanniques."(1) Là se concentre l'effort le plus infime comme l'initiative la plus éclatante. Tout la favorise; elle est l'assise de l'Eglise catholique. Si l'on note que les premiers colons sont des "quasi-communautaires" on voit que leur état social, autant que leur foi religieuse, exige l'institution paroissiale. Centre de ralliement, elle favorise le but essentiel; tenir. Le

(1) André Siegfried, *Le Canada, les deux races*, p. 12 et 67.

régime économique est pour quelque chose dans cette tenacité mais leurs sacrifices inouis, les ancêtres puisent le courage de les consentir dans leur religion. Ils doivent avoir foi en leur destinée éternelle et temporelle. Rien n'illustre mieux cette force conservatrice que le sentiment d'infrangible cohésion inspiré par la paroisse: l'épreuve de 1760 n'en peut rompre le faisceau des énergies tandis qu'un an suffit pour saper l'organisation publique de la colonie. C'est la paroisse qui, plus tard, fait échouer les plans de conquête morale.

Ainsi que nos paroisses, nos écoles sont nées du dévouement de notre clergé. A l'origine, on instruisait dans les presbytères et nos collèges sont issus de l'agrandissement de ces classes paroissiales. Tout notre sytème moderne est sorti de l'ébauche de Mgr de Laval. Nos maisons enseignantes ont largement contribué au maintien de la foi. A nos maîtres, nous devons l'intégrité de notre catholicisme. En nous gardant l'âme française et le parler ancestral, ils nous ont munis d'un efficace moyen de préservation contre les infiltrations étrangères.

Notre catholicisme, qui est une sauvegarde, contribue à notre expansion dont il est une cause active. Le prêtre suit le colon, évincant la forêt, et souvent il le précède. Sans la certitude d'y trouver clocher, quel paysan s'aventurerait vers les terres neuves? En ces jours de désertion du sol natal, nous savons le nombre grandissant des Canadiens français qui vivent outre-quarante-cinquième. Des pasteurs de chez nous les ont accompagnés et voici leur survivance certaine grâce à l'organisation paroissiale. Si l'on parcourt les provinces canadiennes même constatation. Notre race y compte d'imposants grou-

pements et ces frères éloignés restent fidèles à l'âme héréditaire grâce au catholicisme.

Voici d'intéressantes statistiques (2) sur l'expansion numérique de notre race au Canada;

Année	*Population totale*	*Catholique*	*Française*
ILE DU PRINCE-EDOUARD			
1881	108,891	47,115	10,751
1891	109,078	47,837	11,847
1901	103,259	45,796	13,862
1911	93,728	41,994	13,117
1921	88,615	39,312	11,971
NOUVELLE-ECOSSE			
1881	440,572	117,487	41,219
1891	450,396	122,452	29,838
1901	459,574	129,578	45,001
1911	492,338	144,991	51,746
1921	523,837	160,802	56,619
NOUVEAU-BRUNSWICK			
1881	321,233	109,091	50,635
1891	321,263	115,961	61,767
1901	331,120	125,698	80,097
1911	351,889	144,889	98,611
1921	387,876	170,319	121,000
QUEBEC			
1881	1,359,027	1,170,718	1,073,820
1891	1,488,555	1,291,709	1,186,346
1901	1,648,898	1,429,212	1,322,513
1911	2,003,232	1,724,683	1,605,839
1921	2,361,199	2,019,518	1,889,000

(2) Extrait de *"L'église catholique au Canada"* du T. R. P. Alexis, capucin, troisième édition, et reproduites du Devoir, 5 mai 1923.

	ONTARIO		
1881	1,923,228	320,839	102,943
1891	2,114,321	358,300	101,123
1901	2,182,947	390,351	161,181
1911	2,523,208	484,997	202,442
1921	2,933,662	575,266	248,000
	MANITOBA		
1881	65,954	12,246	9,949
1891	152,954	20,571	11,102
1901	255,211	35,672	21,357
1911	455,614	73,994	30,944
1921	610,118	105,391	40,638
	SASKATCHEWAN		
1911	492,432	90,092	23,251
1921	757,510	147,292	42,152
	ALBERTA		
1911	374,663	62,193	19,825
1921	588,454	97,178	30,913
	COLOMBIE-ANGLAISE		
1881	49,459	10,430	916
1891	98,173	20,843	1,181
1901	178,057	33,639	5,103
1911	393,480	58,397	8,907
1921	524,582	63,980	11,246
	YUKON		
1911	8,512	1,849	482
1921	4,157	699	248
	TERRITOIRES DU NORD-OUEST		
1881	56,446	4,443	2,896
1891	98,967	14,344	1,771
1901	211,649	39,653	17,493
1911	18,481	4,962	226
1921	7,988	3,849	258

TOTAUX POUR TOUT LE CANADA

1881	4,324,810	1,791,982	1,298,929
1891	4,833,239	1,992,017	1,404,974
1901	5,371,315	2,229,599	1,666,667
1911	7,206,643	2,833,041	2,054,890
1921	8,788,483	3,383,663	2,452,782

Si, selon la formule de Léon Gérin "en matière de colonisation, le rôle de la paroisse est souverain", notre catholicisme facilite pourtant une forme supérieure de rayonnement. Par l'apostolat, il nous procure une influence extérieure. Il résulte des actes de vie religieuse de notre peuple une bienfaisante action qui le rend collaborateur à l'oeuvre de la civilisation catholique à travers le monde. "La paroisse, (3) dit Mgr Emard, a été le foyer d'où rayonna sans cesse un infatigable apostolat. Pendant que les colons s'en détachaient pour aller dans toutes les directions fonder de nouvelles familles, le zèle du curé, suscitait, en cultivant les vocations, les ouvriers évangéliques qui allaient ouvrir les champs nouveaux à la foi catholique, et d'un océan à l'autre des centaines de missionnaires portaient avec eux le souvenir de la paroisse qui les avait vu naître et dont ils étaient l'honneur et la gloire. C'est du régime paroissial qu'est née l'évangélisation des domaines nouveaux qui, eux-mêmes, s'organisaient sur des bases semblables. Des diocèses se formaient successivement et bon nombre de sièges épiscopaux créés depuis celui de Québec dans toute l'étendue du Canada, ont été d'abord fondés et occupés par des évêques canadiens-français, élevés à l'ombre du clergé parois-

(3) Lettre apostolique du 24 juin 1916.

sial." L'oeuvre apostolique (4) des Canadiens français commence dès le début de la colonie. Le zèle des missionnaires s'exerce d'abord auprès des indigènes. Venus ici étendre le règne du Christ, les apôtres de France ouvrent cette période épique. Peu à peu, les colons qui ont hérité d'aptitudes apostoliques secondent l'ardeur des missionnaires par l'apport des premières vocations sacerdotales. Et cette floraison ne fait qu'augenter, grâce à la pratique des vertus catholiques dans les familles nombreuses, où se modèle l'âme canadienne. L'abbé Tanguay (5) fixe à 150 le nombre de prêtres et de religieux nés au Canada avant la conquête.

La Nouvelle-France sous Mgr de Laval n'est qu'une mission; en 1720, on compte 80 districts paroissiaux dans les gouvernements de Québec, Montréal et Trois-Rivières. Et l'église de Québec étend sans cesse ses ramifications. On a rappelé à l'occasion du tricentenaire de Mgr de Laval, quel est son héritage en Amérique du Nord. Cent vingt-six diocèses ou vicariats font place à son vicariat de la Nouvelle-France, dont 43 au Canada, 4 à Terreneuve et 79 aux Etats-Unis. Que d'obstacles pourtant au progrès de la foi! La moisson est immense et les ouvriers se font rares. Carleton décrète la mort lente des Jésuites et des Récollets en prohibant la venue des prêtres de France. Le clergé se voit alors dans l'obligation, non seulement de refaire ses cadres, mais de remplacer les religieux qui, un à un, disparaissent. Le Bref de Clément XIV, en date du 21 juillet 1773, achève brusquement

(4) *Le Canada Apostolique*, Henri Bourassa; *L'oeuvre apostolique des Canadiens français*, P. Adélard Dugré, s. j.
(5) *Répertoire du Clergé.*

l'oeuvre commencée par le puritanisme anglais.

Mgr Briand, dont la juridiction inclut le Mexique, est doué d'un courage que les difficultés décuplent. Faisant face à l'adversité, il reconstruit sa cathédrale. Il fonde paroisses et missions et jette les bases de notre enseignement. A ces oeuvres déjà multiples, les successeurs ajoutent l'évangélisation lointaine. L'Eglise-Mère fournit les missionnaires. A l'appel de lord Selkirk, fondateur de la Rivière Rouge, Mgr Plessis envoie, en 1818, à St-Boniface, les abbés Provencher et Dumoulin, cependant que Mgr Signay ouvre les missions du Haut-Saguenay, du Témiscamingue et de l'Abitibi, puis celles du Nord-Est et du Labrador.

Parce que catholique, le Canadien français accomplit dans le Dominion et aux Etats-Unis, des oeuvres qui lui méritent la gratitude de la civilisation. Ces oeuvres durent, attestant le génie et les sacrifices des pionniers. Le nombre des institutions de bienfaisance et d'éducation, fondées en terre américaine par nos grandes communautés, va croissant. Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame s'occupent de l'instruction publique aux Etats-Unis depuis 1867. Elles avaient été précédées, vers 1856, par les Soeurs de la Providence de Montréal, qui ouvrent alors la première maison d'une série d'hopitaux, d'hospices, d'orphelinats dans le Washington et l'Orégon, le Minnésota et l'Idaho. Les soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie pénétrèrent, en 1859, dans les états du Pacifique où elles possèdent plus de 52 maisons.

L'apostolat canadien s'épanouit en Amérique du Sud. Un orphelinat se fonde à Santiago, dès 1853, sous la direction des Soeurs de la Providence. Quito, en 1871, et Lima, en

1892, voient arriver les Soeurs du Bon Pasteur qui se rendent à La Paz, en Bolivie, à la Colombie, en 1908 et à Sucre en 1913. Elles sont plus de deux milliers les Soeurs Enseignantes et plusieurs centaines les Hospitalières du Canada qui prodiguent leur dévouement aux Etats-Unis; Soeurs de Sainte-Croix, Soeurs de Ste-Anne et Soeurs de la Présentation, Religieuses de Marie et Petites Soeurs Franciscaines de Marie. On les retrouve partout ces héroïques porteuses de lumière et de consolation, enseignant la langue de la patrie dont elles sont la gloire et accumulant pour leur province natale des trésors d'héroïsme et de mérites.

Presque toujours, le prêtre précède outre-frontière la religieuse et le religieux. Que de paroisses fondées par nos prêtres dans le Wisconsin, le Michigan, le Dakota et dans la Nouvelle Angleterre où les appellent les Franco-Américains! La première y fut organisée par l'abbé Quévillon. Plusieurs évêchés américains furent constitués par des évêques de notre race. Mgr Norbert Blanchet est le premier évêque de l'Orégon et son frère, Mgr Magloire Blanchet, premier évêque de Nesqually dans le Washington. Vancouver a pour pasteur Mgr Demers. Mgr Provencher, fondateur du collège de St-Boniface, est remplacé par Mgr Taché. Tous deux, avant l'épiscopat, s'étaient livrés à l'évangélisation des sauvages.

L'action apostolique ignore les frontières et notre continent, à l'aube du XXième siècle, paraît bien étroit.

Nos apôtres de participer aux missions lointaines de l'Afrique et de l'Asie. On annonce comme prochaine la constitution d'une nouvelle mission en Asie pour les Jésuites du Canada et la nomination récente du R. P. Goulet, s. j. au poste de secrétaire général des missions de la Compagnie de Jésus ne pourra que donner plus d'essor à ce projet. Des Pères de Sainte Croix s'en vont au Bengale, les Pères Blancs et les Oblats de Marie en Afrique, les Franciscains et les Jésuites au Japon, les Ursulines et les Carmélites, les religieuses de Marie Réparatrice et les religieuses de Notre-Dame des Anges en Chine et au Japon. Il y a des missionnaires canadiens français partout. En Chine, à l'abbaye de Yang-Kia-Ping, un canadien, le R. P. Forest, trappiste, enseigne la théologie depuis vingt ans. Au Tonkin central, une montréalaise, la R. S. Marie du Sauveur (Rose Alma Brien) a fondé un carmel canadien, le monastère de Biu-Chu. Depuis deux ans que ce carmel est fondé trois autres canadiennes-françaises l'ont rejointe. Le six septembre dernier quatre postulantes se sont embarqués à Vancouver pour le Carmel de Biu-Chu. Ces vaillantes filles de notre province esquissent à la suite de leurs devancières un geste apostolique de premier ordre. Les journaux nous ont appris qu'aux Iles Vierges un canadien français se dévoue, le R. P. Dugal, rédemptoriste. N'est-ce pas un autre religieux de notre race, le R. P. Jean qui a agi comme médiateur des Ruthènes de l'Europe centrale?

Jamais, on ne saurait trop exalter l'honneur que ces envoyés font rejaillir sur notre nom. Une nationalité digne de vivre ne saurait se passer d'une certaine exubérance d'héroïsme. Cette propension au dévouement justifie ses plus nobles espoirs et ses aspirations vers les cimes. L'apostolat accroît le patrimoine spirituel de la race qui s'enorgueillit d'y contribuer. En effet, ces missions sont en grande partie soutenues par

les aumônes de notre province qui ne refuse pas à ses enfants le morceau de pain qui les fera vivre, là-bas.

Pour que le Canada français prenne officiellement rang parmi les nations apôtres, l'épiscopat a fondé en 1921 le Séminaire des Missions Etrangères dont le but unique est de fournir des missionnaires aux plages infidèles de la Chine. On n'a pas oublié la grandiose cérémonie du 16 octobre 1922 alors que son Excellence Monseigneur Pietro Di Maria, délégué apostolique au Canada, entouré de quinze archevêques et évêques, de centaines de prêtres et religieux et d'une grande foule de fidèles, a béni la pierre angulaire à Pont Viau. "L'une des grandes raisons de cette oeuvre, a dit Mgr Roy, au cours de son allocution, c'est le milliard d'infidèles qui attendent de nous la vérité et le salut. Trois cents millions de catholiques peuvent-ils demeurer indifférents en face de mille millions de païens? Une autre raison, c'est qu'après avoir tant reçu de Dieu et de l'Eglise catholique, nous avons le devoir d'aller porter aux autres cette foi imprégnée en nous par trois siècles de christianisme." Tel est le devoir présent du peuple canadien français. Il le peut accomplir de deux manières; en fournissant des missionnaires et en accordant au séminaire son soutien financier. Le séminaire compte sur l'une et l'autre forme de générosité. Il recevra des élèves pauvres que les fidèles seront appelés à faire vivre.

Cette fondation ouvre une ère nouvelle. Jusqu'alors, les Canadiens français étaient obligés d'aller frapper à la porte d'instituts étrangers. Les Pères Blancs, congrégation française, comptent cent vingt prêtres de notre race. A l'avenir, nos missionnaires formeront des bataillons autonomes ayant pour champ d'opération une portion de la Chine. Une douzaine de séminaristes attendent déjà l'ouverture du séminaire de Pont-Viau qui s'érige en face de la rivière des Prairies. Quel site évocateur! C'est là, en face de la Pointe aux Marigots, que le Père Viel assommé par un sauvage et son compagnon Ahuntsic furent précipités dans les remous. Les séminaristes remémoreront ce fait de notre histoire. Les flots écumeux leur rediront de leur voix solennelle et grave qu'elle doit être la limite de leur dévouement.

Y a-t-il un drame moral plus grand qu'une vocation de missionnaire? Ces jeunes hommes qui pourraient vivre considérés en notre province, heureux peut-être, utiles sans doute, qui pourraient se consacrer au ministère dans leur paroisse natale ou dans les grands centres, quittent patrie, famille, amis et renoncent à des projets illusoires, soit, mais dont la magie les tente comme nous tous. A des milliers de lieues, ils s'en vont vivre avec des gens qui rarement rendent aux missionnaires les services qu'ils en reçoivent. Durant dix, vingt ans, leur vie s'écoulera dans la paix au service des âmes dont ils savent le prix. Nulle victoire n'est comparable à celle d'une âme qui s'oublie elle-même. Nul mystère plus profond n'illustre mieux la vertu divine du catholicisme. Nul titre ne saurait inspirer plus de fierté à des Canadiens français que celui de peuple apôtre dont le dévouement sans cesse écoute si l'on ne crie pas quelque part, au secours, et qui garde sur ce continent la primauté de l'héroïsme évangélique.

Source de notre rayonnement extérieur, la foi anime notre organisation sociale. Elle lui fournit les institutions fondamentales que susci-

te la charité chrétienne. La paroisse n'est pas et ne saurait être exclusivement un centre religieux. Sans doute, l'Eglise n'a pas pour but immédiat le bien temporel du peuple; il y a une hiérarchie essentielle des biens. Elle ne craint pas, pourtant, d'affirmer le rôle subsidiaire des forces matérielles. Elle enseigne comment enrichir et orner le domaine terrestre et comment ordonner les activités individuelles et sociales des fidèles en route vers leur ultime destinée. Notre paroisse est d'une merveilleuse adaptabilité. La doctrine qui s'y propage active des ceuvres multiples de charité, de mutualité et de patriotisme. Elle apprend comment aimer son prochain et l'aider, comment estimer sa patrie et la servir.

Ces principes d'ordre font de notre province le "sanest spot" de l'univers. Le décalogue résume toute la sociologie; l'anarchie n'est pas à craindre où règne l'Evangile. La paix, condition de toute création de valeur, n'est-elle pas elle-même une valeur? L'économie politique l'affirme. Ce peuple minuscule qui n'a point de faiblesse incurable, ni au point de vue géographique ni au point de vue ethnique, est puissant si son âme s'enorgueillit des directions du catholicisme. Notre nationalité lui doit son système d'éducation. Notre enseignement est l'oeuvre de notre clergé, dont l'histoire narre les luttes et l'ardeur à vouloir doter notre race d'écoles conformes à ses aspirations. Librement, la colonie, au lendemain de la conquête, résout de rester catholique et française. Cette décision nécessite des défenseurs et des artisans. Bien plus, elle indique le moyen de réalisation prochaine de la victoire. C'en est fait. Pas de sacrifice, pas de labeur, pas de dévouement qui terrassent nos

prêtres et nos religieux, fondateurs d'écoles, de collèges et d'universités. Ces institutions réclament un zèle continu; jamais, il ne fait défaut. Et notre enseignement fournit à l'église et à la patrie des apôtres et des serviteurs. Par l'instruction, le catholicisme façonne et garde l'âme nationale. Inutile de chercher ailleurs notre ténacité à conserver nos qualités de race latine; mysticisme, bon sens, fidélité aux traditions, droiture et sens de l'honneur qui nous distinguent de nos rivaux.

Le progrès a posé chez nous la question sociale. (6) "C'est une question religieuse", dit Claudio Janet. "C'est la question de l'inégalité des conditions humaines", opinent Brunetière et le comte de Mun. L'observateur y voit une inquiétude à consoler et un mal à guérir. L'encyclique *Rerum Novarum* définit la doctrine sociale catholique; l'église, l'état et l'association doivent concourir à soulager la société de ce malaise. Ce rôle n'est pas une attribution nouvelle de l'Eglise, protectrice des humbles. Notre clergé, afin de garder avec la classe ouvrière le contact sauveur, s'est incliné vers elle et il a entendu, sous la vareuse, battre un coeur généreux. On aime à citer cette parole de St-Thomas qu'il faut un minimum de bien-être pour pratiquer la vertu. Plus en état que quiconque pour admettre la justesse de cette opinion, le prêtre a voulu aider l'artisan à améliorer son sort et à faire régner plus de justice, de charité et de paix dans ses relations avec le capital.

De cette pensée généreuse est né le syndicalisme catholique et national. Son objet est

(6) *Le clergé et l'action sociale*, P. Papin-Archambault s. j.; *L'action sociale et nos devoirs de catholique*, ibidem.

double; pacification des esprits et rapprochement des coeurs. Il veut harmoniser le travail avec les tendances du patriotisme canadien. On admettra que la doctrine sociale catholique saura seule nous prémunir des conflits que peuvent faire surgir en notre province lancée à la conquête économique, la haine, la cupidité et l'envie. Le mouvement ouvrier catholique s'appuie sur les directions pontificales, qui en font un gage de paix et une garantie de prospérité. Plaise au ciel, qu'il libère tous nos ouvriers d'une étreinte hypocrite et d'une tutelle illogique!....

Cette libération ouvrière ne s'opèrera pas sans lutte contre le parti-pris et l'erreur. Il faut une tactique et des chefs. Les cercles d'études sociales sont destinées à servir d'arsenaux où sous la direction de prêtres éclairés des apôtres se forment. Et déjà leurs efforts produisent des résultats. Des syndicats se fondent à travers la province et s'associent en Confédération de Travailleurs Catholiques. (7) La foi se manifeste dans l'esprit des travailleurs, plus agissante, et dans les fêtes ouvrières, plus religieuse. La doctrine rénovatrice doit se répandre dans la masse pour que l'indifférence générale n'annihile l'effort des chefs. La semence féconde se poursuit par les bulletins paroissiaux, notamment. Chaque paroisse devrait avoir ce vaillant organe à sa disposition. Tous les mois, il revient dissiper les erreurs qui s'insinuent dans les foyers. Gai, spirituel, bien rédigé, fourmillant d'arguments lumineux, que de convictions il raffermit et que de devoirs il rappelle aux oublieux! L'Oeuvre des Tracts, s'adressant à des lecteurs

(7) Programme de la 1ère convention du C. G. T. C.; Guides syndicaux; 11th Annual report on Labour Organization in Canada, Ministère du travail.

plus attentifs, apportent sur des questions urgentes des éclaircissements opportuns. Tous ceux qui ont dépassé l'âge des gros traités trouvent brièvement dans les brochures de l'Ecole Sociale Populaire une doctrine condensée et sure. Ces publications sont complétées par la presse catholique. Oh! les vaillants quotidiens et hebdomadaires qui, depuis une décade, font tant de bien au point de vue social! Leur nombre restreint devrait être compensé par l'abondance des lecteurs. On oublie trop le travail admirable de cette presse. Pourtant, que de mouvements elle a mis en branle, que de réformes elle a réalisées! Elle fait oeuvre d'épuration de la mentalité déformée, gâchée par le jaunisme. En même temps que son excellente tenue littéraire relève notre goût, elle aide directement les oeuvres par son souci d'instruire et de répandre l'évangile social catholique. Association de la jeunesse, groupements professionnels, semaines sociales, congrès catholiques, vaillance de quelques journaux à idée, retraites fermées, voilà quelques oeuvres récentes que nous devons à notre catholicisme. Elles nous sauveront, et déjà, elles ont produit un renouveau.. Bientôt, grâce à l'opinion publique, forte et ferme, la législation devra s'inspirer de la doctrine sociale catholique.

Energie sublime que le catholicisme qui a sauvé notre nationalité (8) dont il a facilité l'émancipation, et qui, afin qu'elle grandisse, l'a dotée d'organismes conformes à son âme. La foi nous vaut à l'extérieur notre renom de peuple apôtre. (9) Et voici qu'elle fournit à notre es-

(8) *The Old Regime*, Parkman.
(9) "On sait que les Canadiens français sont devenus l'un des premiers peuples missionnaires du monde. A eux seuls, ils comptent dans les rangs des

sor ses principes d'équilibre social. Ne nous y trompons pas. La foi agrandira notre action civilisatrice. Pas de peuple catholique si petit qui n'ait son rôle. Nous vivons dans un siècle où les efforts matériels préoccupent plus que tout. Les sociétés proclament leur indépendance à l'égard de la divinité. L'attraction des plus saines activités de l'esprit diminue en face du rôle grandissant de la matière. La démocratie anglo-saxonne-américanisée est courbée plus que tout autre peut-être sous cette sujétion et les Canadiens français constituent le seul groupement catholique homogène du Continent-nord. Si la civilisation est le conflit entre les forces morales et les forces matérielles, elle commence où cesse la barbarie et quand l'humanité l'emporte sur l'animalité. Laisser vaincre l'intelligence par l'instinct serait sacrifier le plus glorieux du patrimoine humain. L'Amérique a besoin d'une force d'équilibre et de la présence d'une race spiritualiste. Seul, le catholicisme, principe d'ordre et de discipline, peut opposer à l'erreur, la Vérité et la Voie.

Le propre du génie français est d'universaliser les idées spirituelles et généreuses. Notre innéité nous indique donc, de même que notre histoire, notre vocation et nos devoirs de l'heure. Illuminer notre volonté du catholicisme, qui est une doctrine, un fait et une force, tel paraît le plus sur moyen de nous y préparer.

missionnaires plus de 500 religieux et près de 5,000 religieuses." Cet éloquent témoignage est extrait des *Nouvelles Religieuses* de Paris, numéro du 15 septembre 1923.

Nos écoles

La meilleure forme de patriotisme consiste à devenir une supériorité.
Mgr. Georges Gauthier.

—

Qui peut discuter cette question sans songer à l'avenir? C'est l'enseignement qui pose les bases de ce que sera la nation de demain. Son honneur est assuré si le fondement s'appuie sur le roc. Qu'il soit instable et croulant, c'est la déchéance et l'abaissement. Comme tout organisme social, dont la fonction est de servir, il doit s'adapter aux besoins sans cesse nouveaux par une évolution ordonnée. Notre système d'enseignement se complète et des écoles récentes qui le perfectionnent offrent aux élèves des facilités de spécialisation réclamée par notre époque. Et nos programmes dénotent une amélioration continue. L'énergie intellectuelle, jadis concentrée en l'âme des prêtres et de quelques rares citoyens, et, il y a un demi-siècle encore, si peu estimée du grand nombre, se propage dans la masse. Voici le grand progrès; on apprécie avec plus de justesse cette valeur qu'est l'intelligence en éveil. Ce sentiment généralisé s'actualise. Les écoles ne suffisent plus. Tous y veulent aller. Que dis-je? On y reste plus longtemps. Savoir écrire et lire suffisait autrefois; plus maintenant. On était routinier et l'on se croyait savant. Aujourd'hui, on veut même apprendre la théorie d'un métier. Grâce au gouvernement qui encou-

rage libéralement l'instruction, tous les talents, voire artistiques, trouvent où se cultiver et des boursiers partent chaque année pour l'Europe d'où nous tirerons nos chefs de demain. La tendance à mieux se dévoile dans l'enseignement classique qui se nationalise. A-t-on assez longtemps formé nos bacheliers canadiens-français avec plus d'histoire de France que d'histoire du Canada, avec plus de géographie de la Chine qu'avec la connaissance de leur province natale? Jadis, les finissants ne pouvaient songer qu'à la prêtrise ou aux professions libérales. Et l'on sait l'admirable recrutement sacerdotal et apostolique de nos collèges classiques. "Sois prêtre, médecin, avocat, notaire ou crêve." Telle était la situation du collégien. On ne le renseignait guère sur ses chances de succès dans telle ou telle carrière dans le choix de laquelle ni la famille ni le sujet ne mettaient d'esprit de suite. Les forts en discours français se croyaient prédestinés au prétoire, cependant que les premiers en chimie organique allaient à la médecine. Les malheureux que n'attiraient ni le scalpel ni la cour d'assises devenaient tabellions. Le choix d'un état de vie était parfois plus simple; on faisait comme son père sans s'inquiéter si on en avait les aptitudes et le talent. Mais les temps sont changés. L'université a créé des facultés nouvelles et affilié des écoles importantes. Grâce à une plus rationnelle direction et à l'influence d'une pensée dirigeante plus soucieuse des intérêts de la race bien compris, les collèges classiques commencent à se faire un devoir de diriger vers les écoles et facultés nouvelles leurs plus brillants finissants. Il faut des professionnels; nul n'y contredit. Là, devrait se recruter principalement notre élite. S'imagine-t-on que la

société n'a pas besoin de commerçants et d'industriels instruits, d'ouvriers experts et d'employés consciencieux? Le point capital consiste pour l'enseignement à former des hommes de coeur ayant l'ambition d'exceller en leur état et dans un jeune pays comme le nôtre où vivent deux races d'un génie opposé, l'éducation doit former, en respectant leur tournure d'esprit, des hommes qui ne soient pas inférieurs même dans le domaine pratique et matériel où le rival prétend avoir et conserver une incontestable supériorité.

L'école primaire est l'école du peuple. Elle s'adresse à la masse parce qu'elle procure les notions dont tout le monde a besoin. Une très forte proportion des citoyens ne fréquentent pas d'autre maison d'éducation qu'elle. Si là se termine leur formation intellectuelle, on peut affirmer, en principe, que l'école qui est le plus utile aux classes ouvrières et paysannes est celle qui les prépare le mieux à leur état de vie futur. En toute justice, l'école rurale doit orienter ses élèves vers l'agriculture et les industries connexes de même que l'école urbaine doit acheminer les siens vers le métier et le commerce.

L'enseignement technique prend de l'expansion. Il recrute ses sujets chez les travailleurs. Or, qui ne voit son rapport avec l'éducation primaire? Il est essentiel, démontrent l'expérience et l'observation. Le progrès de chacun a une valeur réciproque. Inutile d'ajouter qu'il est faux de vouloir que l'enseignement primaire soit avant tout technique. L'enfant doit y recevoir une culture générale, le développement de ses facultés et la formation de son coeur. Les méthodes hâtivement spécialisantes subissent un échec trop retentissant ailleurs pour les implanter chez nous. Des principes fondamentaux et des vérités

senties, toute sa vie durant, et quel que soit son gagne-pain journalier, guideront l'enfant. L'analyse logique ne lui servira que rarement et la règle de trois peut-être jamais, mais, sans cesse, il aura besoin de faire usage de son bon sens, de sa conscience et de son coeur. Alors, la formation générale prouvera son effet. Erreur de faire de l'écolier un automate et de développer chez lui aux dépens de son humanité les qualités toute physiques de l'instinct et de l'adresse. L'école de campagne manquerait évidemment à sa mission si elle contribuait à inspirer l'indifférence de la terre par une fausse formation intellectuelle. Entre le bambin des villes et celui de la campagne, quelle différence! Ses besoins ne sont pas ceux du fils de maçon et ses aptitudes, à cause de son éducation familiale et de l'ambiance naturelle, ne requièrent pas le même développement. Devant être pratique par essence, que l'école primaire prépare à l'état de vie futur. Elle ne saurait avoir d'autre but ni servir la société en uniformisant l'initiation intellectuelle et en méconnaissant la naturelle variété des fonctions sociales. Tout réclame que l'école s'adapte à son milieu.

Un programme comporte deux grandes catégories de matières; matières de formation et matières d'instruction. Celles-ci outillent l'intelligence de notions et celles-là arment la volonté de principes. L'instruction complète enseigne à comprendre et à vouloir; elle ne se sépare pas de l'éducation. La religion et l'histoire du Canada se classent parmi les matières de formation. Leur objet en indique toute l'importance. Où l'enfant peut-il s'instruire pratiquement de ses obligations morales ailleurs que sur les bancs de l'école? Il y contracte ses habitudes que rien ne

détruit totalement. C'est le maître qui lui insuffle la fierté de son sang et des façons de sentir conformes à son âme. Une fois lancé dans la lutte, le jeune homme qui n'a pas l'orgueil de sa race dans les veines ne l'acquerra plus que malaisément. Ni la presse de cours d'assises où les portraits de meurtriers voisinent ceux des prélats, ni les élections échevinales où s'étalent l'ignorance et l'hébétude démocratiques, ni l'ambiance anglaise où il travaillera peut-être ne lui révèleront la beauté de son histoire et le sens du passé de sa race. On ne saurait trouver superflu que l'école primaire s'attarde à cette formation religieuse et nationale. L'instituteur pétrit l'âme du peuple; en son école où se bousculent des mioches bruyants autant qu'espiègles, s'élabore la nation de demain. "Tu es le nombre; tu seras le maître," dit la démocratie à la foule. L'âme populaire peut devenir despotique et oppressive sans l'éducation religieuse et patriotique. Le premier service que la société attend de la petite école, c'est l'apport des membres capables de concourir à sa fin.

Dans l'ordre pratique et immédiat, l'enseignement doit répondre aux besoins des élèves. Or, il semble que le dessin et les mathématiques soient parmi les matières d'instruction les plus utiles à l'enfant à l'heure présente. On se fait une idée plus précise de l'école technique dont le rôle est mieux compris. Le fils d'ouvrier en tirera plus de profit si on l'a exercé à voir juste. Le dessin est une efficace préparation au métier. Si le garçonnet en connaît les principes élémentaires, il travaillera d'une façon plus intelligente d'après des plans préparés à l'échelle. Cette orientation vers l'école technique répond aux besoins actuels. Là, se formeront des travailleurs

experts dont la culture générale doublera les chances de succès, attendu que tous les métiers dérivent de certains métiers-bases. Nos industriels en réclament et pourquoi faudra-t-il qu'ils recourent à des ouvriers étrangers? Décorateurs, ébénistes, fondeurs, serruriers d'art, voilà la demande. Avec plus d'esprit d'observation, cultivé par le dessin, nombre d'ouvriers habiles seraient des maîtres en leur art. Rien d'étonnant si le programme fait plus large la part du dessin. Les Canadiens français possèdent déjà le goût et le talent des arts industriels. Cette aptitude à produire, il importe de la développer chez les enfants. C'est leur ouvrir ainsi des carrières rénumératrices et qui sait si cette orientation n'aiderait pas à enrayer l'exode des nôtres vers les centres américains où leur talent trouve à s'exercer de façon plus payante?

Des mathématiques, plus de mathématiques assureront le succès de ceux que l'école primaire conduit aux écoles commerciales supérieures ou scientifiques. Elles procurent la tournure d'esprit pratique qu'il est erronné de chercher dans l'étude de l'anglais et dangereux d'ambitionner par l'enseignement des matières nouvelles dans une autre langue que la langue maternelle. Le sens pratique n'est pas inhérent à une langue mais les sciences et les mathématiques le procurent. En même temps qu'elles disciplinent l'intelligence, elles fournissent actuellement à ceux qu'attirent les affaires l'arme victorieuse. L'écolier pourra compléter ses connaissances dans des écoles spéciales par l'acquisition d'une spécialité pratique qui devra s'adapter à l'instruction reçue. Ainsi, le peuple, mieux outillé pour la vie, participera dans la mesure de ses moyens à l'avènement des compétences. A elles, on confiera les postes de direction. Cette élite ouvrière et paysanne dispensera le peuple de remettre à des étrangers souvent hostiles la défense de ses intérêts. Sa religion comprise, sa patrie aimée, et le désir d'exceller pour bien servir l'une et l'autre lui inspireront le sens de la cohésion sur les questions vitales. En rangs serrés, le peuple s'avancera à la conquête ou à la revanche de l'avenir.

Ceux qui le dirigeront, c'est l'enseignement secondaire qui les prépare. Il reçoit l'élite de la jeunesse des écoles primaires qu'il initie au rôle futur. Le collège classique constitue l'étape qui sépare deux classes sociales. Il opère le passage dans la majorité des cas à une forme supérieure de vie où l'intelligence a plus de part que le biceps. Cette fonction est d'une extrême importance dans une province où la profession et le métier s'identifient avec les démarcations des classes et où les responsabilités augmentent en raison de l'influence possible. Il existe une sorte de parallélisme entre cette fonction sociale du collège classique et la fonction purement intellectuelle. Inutile d'y aller d'une profession de foi dans la nécessité de l'enseignement classique et de son maintien dans toute son intégrité. La cause est jugée par les esprits sérieux. Les objections, toujours les mêmes, ne sauraient naître que dans le cerveau des parvenus qui n'ont d'horizon que les cloisons enfumées de leurs bureaux; des soi-disant hommes pratiques pour qui toute valeur s'accompagne d'un signe de piastre et d'un profit immédiat; des émigrés de l'intérieur hostiles à tout ce qui peut nous garder français et catholiques.

Les classiques restent le meilleur artisan de l'éducation de l'esprit. La science modifie les

nécessités pratiques et ses progrès transforment le monde matériel. La structure de l'esprit, le savoir ne peut l'altérer et c'est l'esprit de la jeunesse qu'il importe de développer par une gymnastique qui mette en opération toutes ses facultés. Elles y gagneront réciproquement à un développement ordonné quel que soit l'usage que l'enfant doive en faire plus tard. L'étude des langues anciennes, dans les classiques grecs et latins, et la découverte de leur beauté, faite d'ordre, de logique et de proportion, sont éminemment propres à rendre plus homme parce qu'elles développent l'homme tout entier. Leur contact affine la sensibilité, rectifie le jugement, discipline l'intelligence et développe le goût. "Avant d'être un ingénieur, dit René Doumic, un médecin, un architecte, il faut être un homme. Et beaucoup mourront sans avoir jamais à utiliser les notions qu'enseignent la géométrie, l'algèbre ou la chimie; mais, tout au long de leur vie, ils ont eu à dépenser ce trésor d'observations, de sagesse, de rêve, de poésie qui est enclos dans la littérature. C'est pourquoi l'enseignement classique a reçu des hommes reconnaissants le beau nom d'humanités." Il ne s'agit pas de savoir ce que l'enfant fera de son latin et de son grec mais ce que le latin et le grec feront de l'enfant. L'analyse des matières du cours classique suffit à convaincre de sa valeur formatrice.

Les premières années sont surtout réservées aux langues anciennes. Pourquoi les langues de Cicéron et de Sophocle ont-elles une valeur formative? C'est qu'elles déterminent une gymnastique intellectuelle à nulle autre pareille. Les langues mortes sont exemptes des fluctuations des langues vivantes qui varient comme la vie et se modulent sur elle. Leurs règles sont précises.

Leur compréhension et leur application exacte supposent de l'attention, du raisonnement et des comparaisons avec la langue maternelle pour l'échange des idiotismes particuliers dans le thème et la version. Elles conduisent naturellement à une connaissance plus approfondie de la langue première. Quel profit pour un peuple dont la langue dérive du grec et du latin? L'étude des littératures anciennes ouvre la voie à un vaste champ de l'histoire et montre l'origine de la civilisation occidentale que le christianisme a épurée. Enlever le grec et le latin de l'enseignement classique, serait priver la jeunesse de la contemplation des merveilles athéniennes et romaines dont l'admiration inspire tous les maîtres. Chez l'élève, elle affine le goût esthétique. La France doit à la beauté des oeuvres antiques son grand siècle auquel l'intellectuel sérieux revient et l'Angleterre ses meilleurs écrivains; Pope, Milton, Tennyson, Newman, Belloc, ses meilleurs orateurs, Burke, Pitt, Gladstone. C'est aux études calssiques à base de latin et de grec que notre province est redevable de ses hommes de plume et de parole. Que de témoignages inspirateurs de fierté légitime? Les plus récents datent des fêtes du 75ième anniversaire de la fondation du collège Sainte-Marie alors que les juges P. B. Mignault et Anglin, de la cour suprême, ont fait l'éloge de nos collèges classiques. Si nous étions tentés par le démon de la réforme, le retour de la France au programme d'avant 1902 devrait nous valoir un avertissement. La crise du français a ramené à la saine pédagogie l'enseignement secondaire qui avait fait la coûteuse expérience que l'on sait. Dix ans après l'innovation des classiques modernes on a crié à la faillite et il a fallu l'examen de conscience de

la grande guerre pour voir la loi réparatrice de Léon Bérard. Il serait donc inopportun d'innover au moment même où dans les millieux universitaires anglais on proclame l'efficacité et l'on recourt aux vieux classiques pour former la jeunesse. (1)

La culture générale, but du cours classique, ne serait pas atteinte sans les sciences positives. Sagement reparties, mais au second rang, tout le long du stage collégial, elles occupent spécialement les deux dernières années. Leur enseignement est d'autant plus efficace que le collégien a atteint un réel degré de développement. Elles apportent alors leur complément de connaissances et ouvrent à l'esprit des immensités où le raisonnement et la déduction peuvent conduire aux plus hautes spéculations. Qu'il nous soit permis de transcrire ici le désir exprimé par Mgr Gauthier? (2) Voici ce que disait l'auteur après avoir souhaité que plus de bacheliers s'acheminent vers les facultés et les écoles nouvelles de notre université; "Ce qui importe, c'est que les jeunes gens arrivent dans ces écoles, suffisamment préparés à profiter de l'enseignement qui s'y donne. Il va s'en dire que cette préparation, c'est l'enseignement des sciences dans nos collèges classiques qui doit l'assurer. Il ne peut être question de modifier en quoi que ce soit le programme du cours classique; il ne faudrait pas non plus que l'on ajoutât une heure de classe à un horaire suffisamment chargé. Mais en exploitant autrement ce qui existe, en l'ordonnant vers les besoins de nos écoles, l'on rendrait

(1) Déclaration du directeur du *Catholic High School*, de Montréal, dirigé par les Frères de la Présentation, qui ont demandé l'affiliation à l'Université et le rang d'un collège classique.

(2) *Action Française*, fév. 1918, page 207.

à la fois à nos jeunes gens et à ces écoles les plus précieux services. C'est une question d'application de la part de l'élève, une question de méthode et de compétence de la part du professeur. Nos élèves doivent savoir les mathématiques; ils doivent aussi avoir des notions de chimie, la chimie étant nécessaire dans presque toutes nos écoles; médecine, pharmacie, art dentaire, commerce, polytechnique, agriculture. Il serait désirable que nous ne fussions pas condamnés à perdre un temps précieux en revenant sur des notions élémentaires. Moins de formules apprises par coeur et plus de manipulations qui graveraient facilement dans la mémoire de l'élève des choses essentielles".

Pour développer le jeune homme dans un équilibre harmonieux et en faire *l'homme carré* d'Aristote, le collège classique couronne son cours par une solide philosophie. La philosophie a la première place parmi les facteurs de formation intellectuelle d'une nation. Elle en façonne le tempérament moral, parce qu'elle est la base des grandes idées de foi, de conscience, de devoir et de justice. Elle maintient la connaissance de Dieu dans la société et sans elle toute religion serait chimérique. Implanté au Canada avec l'église, cet enseignement, (3) malgré les périodes agitées, ne cesse de briller dans nos chaires classiques. Aux Jésuites qui portent tant de gloire en notre pays depuis son origine, revient l'honneur des premières leçons de logique, professées à Québec vers 1642. Après la conquête, le Séminaire hérite des classes de philosophie scolastique cependant que les Messieurs de Saint-Sulpice, à Montréal, ouvrent leur petit séminai-

(3) Mgr L. A. Paquet, *Etudes et Appréciations*, page 143.

re. Depuis lors, tous les collèges secondaires attachent une grande importance à cette matière. Si les manuels varient selon les maisons et les congrégations enseignantes, la doctrine reste la même dans son essence. Plusieurs suivent actuellement le manuel de l'abbé Lortie. L'école néo-scolastique compte à juste titre chez nous d'enthousiastes partisans. Quels que soient les auteurs adoptés, les leçons débordent le cadre didactique. Visant au pratique, les professeurs se font fort de tempérer l'aridité des cours par les commentaires des grands auteurs contemporains. La philosophie morale entraîne vers l'économie politique qui en est une annexe. Hervé Bazin, Cathreim, Antoine et Gide sont cités et commentés.

On ne louera jamais trop les bienfaits des études classiques en notre province. D'illustres élèves dans toutes les carrières font honneur aux petits séminaires qui ont produit tous nos *hommes*. Rien ne remplace cette formation lente et rationnelle. Les classiques impriment un caractère distinctif au cerveau qu'ils exercent en lui apprenant à raisonner. Des règles régissent la pensée "dignité de l'homme" et cette pensée suppose un entraînement intellectuel, une adaptation de la faculté à la fonction humaine. Les études classiques répudient la méthode allemande, pseudo-moderne, du bourrage de crâne à haute pression. Discipline intellectuelle rationnelle, elle donne dans la mesure où l'esprit peut assimiler. Cette tradition classique s'inspirant de Socrate et de Platon fait bénéficier notre race d'une méthode qui a créé l'antiquité gréco-latine, méthode basée sur l'expérience et la raison et qui a fourni des preuves universelles.

Philosophie, sciences, langues anciennes, voilà, si je ne me trompe, les éléments essentiels de la belle éducation classique. N'ayant pas la science pour fin, elle dirige vers la spécialisation.

L'université, pour poursuivre son oeuvre, compte sur la coopération du collège. Avec ses écoles affiliées, elle a pour mission de constituer l'élite, de fournir à la société les classes dirigeantes, caractérisées par la vie intellectuelle. Cette fonction est conditionnelle. Il lui faut d'abord recevoir des sujets aptes à cette ascension. Alors seulement elle pourra les nantir d'une haute doctrine. Outiller est la fonction commune de tout enseignement supérieur mais chez nous cette fonction devient plus impérieuse.

Notre race a besoin pour hérauts de sa valeur et de son génie d'hommes vraiment supérieurs. L'activité de son élite et la renommée de ses penseurs l'honorent-elles? Ceux qui en doutent et qui espèrent chanter l'antienne de nos obsèques se demandent: "Que produit ce peuple dans le domaine des sciences, des lettres et des arts?"

Un parchemin paraffé et quelques accessits obtenus en rhétorique ne prouvent rien en faveur de l'aptitude requise. Le collégien doit quitter le petit séminaire avec le goût de la vie intellectuelle. Sans cela, il est un poids lourd dans sa profession. La richesse lui pourra sourire mais la supériorité ambitionnée, mais la compétence réclamée, jamais. Comment le collège parviendra-t-il à produire cette habitude si urgente? Des auteurs (4) ont prôné le triage des élèves vers la troisième. Bien que d'application difficile, cette méthode aurait un excellent résultat. Elle éliminerait de la voie acheminant aux carrières à long noviciat intellectuel nombre de

(4) *Préparons les Cadres*, Antonio Perrault.

jeunes gens qui ne présentent aucune disposition pour la vie de la pensée. Cette sélection, permettant l'orientation vers d'autres écoles, rendrait service. Elle compenserait les inconvénients du manque de direction familiale dans le choix de la carrière. C'en est devenu une manie qui n'a rien de raisonnable. Tel père à qui sourit une petite aisance envoie au collège classique son fils qui n'a aucune aptitude; le voisin fera ainsi et la même absence de discernement des talents et des besoins ira encombrer le petit séminaire, où, à cause des poids lourds dans des classes combles, l'enseignement sera plus faible.

De nos déficiences intellectuelles que de preuves! Notre anémie se manifeste dans les professions où l'encombrement abaisse le niveau général. Que de praticiens vont en Europe mais à leur retour font-ils avancer la science médicale d'un pouce? Parmi les avocats, les célébrités se connaissent. Trop de professionnels préfèrent le turf, le club politique et le fumoir à la bibliothèque et au culte de la pensée. Trop s'émeuvent plus au compte rendu d'un potin scabreux qu'à la lecture de Brunetière ou de nos historiens. Ne genez pas, Monsieur, en l'interrogeant sur la valeur de telle théorie psychologique.. Ne lui demandez pas son opinion sur telle page de Goyau... Il va les bras ballants pendant que s'empoussièrent son formulaire ou son code ou sa pharmacopée. Que l'avocat ou le notaire ait une muse en leur étude, vous n'y songez pas! Que le bachelier ès-X et Z s'intéresse à notre littérature ou à nos oeuvres, allons donc. Nulle velléité de culture ne secoue sa béate torpeur.

Cette insouciance de l'esprit s'observe dès l'université. Le carabin dédaigne le cours d'histoire mais il assiste aux parties de boxe et fréquente le cinéma. Il en connaît les vedettes mieux que les héros de 37. Au cours de littérature française, voyons-nous beaucoup d'étudiants, de ceux qui s'esquintaient aux académies collégiales? Nenni. Si l'étudiant ne se rencontre pas au cours du soir, ne vous figurez pas qu'il se fatigue à lire dans sa chambre, Gide, Eymieu ou nos auteurs... Si vous croisez un éphèbe bien mis, dont la figure fut intelligente, mais qui parle fort quand passe une demoiselle, c'est un carabin. Vous mesureriez sa culture et le sérieux de sa vie de jeunesse en écoutant ses réponses évasives aux premières questions d'un entretien sérieux. Inclinez-vous quand même; c'est l'avenir qui passe. Oh! je sais la catégorie des étudiants héroïques qui travaillent, le soir, aux postes ou au tramway pour gagner leurs fèves au lard et leur cours! Oh! je sais le renouveau qui point à l'université! J'en salue bien bas les artisans et en bénis les circonstances. Le mouvement des conférences des étudiants des Hautes Etudes a été un stimulant pour la gent estudiantine. Une lueur s'est allumée au quartier latin, et l'éveil du sens patriotique y a exercé son influence. Le cercle d'*Action Française* a manifesté une encourageante vitalité. Ce renouveau (5) apporte un réconfort à ceux qui observent la vie intellectuelle du quartier latin, mordus par le regret d'en habiter un autre.

La forme la plus applicable de sélection réside, à notre sens, dans l'orientation des finissants. C'est à cette étape de la vie que le maître peut rendre d'inappréciables services en dirigeant dans le choix d'une carrière. Soulager quelques

(5) Dans la *Revue Nationale*, de juin 1923, article de Jean Bruchési.

facultés, c'est en même temps améliorer l'enseignement qui s'y donne. Plus nombreux sont les bacheliers qui se dirigent vers les facultés neuves mais primordiales comme les circonstances qui les ont fait naître; polytechnique, école d'agriculture, école dentaire, école forestière, école commerciale supérieure. L'avenir est de ce côté. Si la jeunesse oublie d'y penser, que les maîtres le lui rappellent. D'autres fonctions existent que les professions libérales. Au lieu d'y végéter pitoyablement, qu'un plus grand nombre se destine aux carrières nouvelles. Leur culture générale les y fera briller. Plus tard, on en verra chefs de ferme, initiateurs d'oeuvres dans nos riches campagnes, et d'autres agrandir le commerce paternel ou s'en créer un, ce qui est peut-être mieux, dans tous ces postes, se montrant supérieurs à leurs professions et faisant rayonner autour d'eux une influence salutaire. Pour que s'accentue cette direction morale, que le maître depuis la petite école jusqu'à la faculté, exerce sa profession à l'instar d'un apostolat. Qu'il voie en ses élèves des citoyens et qu'au nom de Dieu, de l'église et de la patrie, il les dirige dans le sens de la plus grande utilité sociale. Qu'il fasse siennes ces émouvantes paroles de Frédéric Ozanam; "Messieurs, on accuse votre siècle d'être un siècle d'égoïsme et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale; cependant, c'est ici que nous altérons nos santés; c'est ici, que nous usons nos forces. Je ne m'en plains pas; notre vie vous appartient; nous vous la devons jusqu'au dernier souffle et vous l'aurez. Quant à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service."

La mission de l'université, c'est de fournir à l'élite la forme de sa culture spéciale. Enseigner constitue sa raison d'être et l'on en devine l'importance sans longuement réfléchir. L'homme ne saurait acquérir l'instruction et la formation intellectuelle dans les livres exclusivement, indispensables moyens de travail. Il doit se prévaloir de la méthode d'enseignement oral, car le manuel ne répond pas à toutes les questions. L'université est une pensée vivante, éloquente, qui communique la science accumulée et vérifiée.

D'aucuns ne remarquent point la supériorité d'une université catholique (6). Chez elle, toutes les facultés ont droit de cité, y compris celle de la théologie. Que penser de l'enseignement universitaire qui volontairement négligerait de répondre à toutes les inquiétudes d'ordre intellectuel et moral primordiales? Notre religion est universelle; cela signifie que le catholicisme s'adresse à tous les hommes mais aussi qu'il complète toutes les pensées de l'homme. Or l'université—studium generale (7) — doit embrasser l'universalité des sciences. Il lui faut donc une école de théologie. "La vérité révélée, dit Newman, envahit et pénètre dans une large mesure les divers départements de la science, de la philosophie, de la littérature; et une université ne peut exister en dehors du terrain catholique, car elle ne peut enseigner la science universelle si elle n'enseigne pas la théorie catholique." (8)

Personne ne peut songer sans admiration profonde au colossal travail qui, des siècles durant, a érigé en système théologique les données de la révélation. Arrivent des heures d'obscurcissement de la pensée révélée. Le progrès des sciences, cependant que la révolution religieuse

(6) *La mission de l'Université*, Mgr Gauthier.
(7) Newman.
(8) *L'idée d'une université.*

rompt l'unité intellectuelle du monde, invite à l'inventaire de la pensée doctrinale et des croyances catholiques. Bien que possédant la certitude, la théologie, qui définit les rapports surnaturels entre Dieu, l'homme et l'univers, n'hésite pas à en chercher la justification dans les sciences. Elle recourt à la méthode d'expérimentation positive. Loin de nuire à la révélation, la critique scientifique a placé au service de la foi une érudition très vaste. L'église catholique est la plus grande puissance doctrinale du monde. La théologie, qui lui emprunte son autorité, devance les autres sciences. Celles-ci font des hypothèses lorsque celle-la possède dès le principe la certitude absolue. A toutes les sciences qu'elle dépasse, elle apporte la lumière divine. Elle élargit les horizons du savoir humain. Service inappréciable, elle remplace dans l'esprit qui cherche la crainte d'errer par la sécurité. Voilà bien la seconde caractéristique de la supériorité de l'université catholique. Les plus importantes vérités, elle n'a pas à les découvrir; elle les possède et la rectitude de leur application lui est assurée par une autorité infaillible. L'enseignement proprement dogmatique est absent des universités protestantes. Est-ce à dire que la doctrine fait défaut? Non, pas toujours. Elles manquent d'un crédo explicite et d'un magistère vivant (9).

Mais, on objectera. Le magistère enseignant est raffermi par la théologie mais, par le fait même, la liberté des recherches et la liberté de penser ne se trouvent-elles pas abolies? D'innombrables faits réfutent la première partie de l'objection. L'illustre opinion de Lapparent est connue: "Je le déclare franchement, dit ce savant, rien de ce qui a été défini par l'Eglise

(9) *Confession d'un converti*, Mgr Benson.

ne m'a paru entrer en conflit avec les derniers résultats de la science." Branly, de l'Institut catholique de Paris, dont on rattache trop exclusivement la gloire à la découverte du principe de la télégraphie sans fil, lui qui a enrichi la science de tant d'autres découvertes, n'a jamais été gêné par ses convictions catholiques. A-t-il dû sacrifier ses recherches à ses croyances, ce curé catholique d'extraction polonaise, Jean Dzierzon, qui a passé quarante années de sa vie à des recherches sur les abeilles dans son modeste presbytère? C'est lui qui a trouvé le fait biologique très important de la parthénogénese, la reproduction sans fécondation. La liste pourrait s'allonger à l'infini.

Que l'enseignement couronné par la théologie restreigne la liberté de penser, je le nie. L'objection repose sur une confusion de divers ordres de connaissances. Dès longtemps, Pascal a démontré que la science est une chose et la religion une autre chose. Chacune a sa méthode et ses procédés. Il serait illogique de ramener aux mêmes principes des vérités d'ordre différent. Le catholicisme n'empêche de penser que les demi-penseurs. Le cas des convertis illustres pourrait venir renforcer cette seconde réfutation.

La supériorité de l'université catholique résulte donc de la sécurité qu'elle apporte aux recherches en fournissant des principes et des vérités fondamentales et en complétant le cycle des connaissances par la plus noble des sciences. Ce service n'est pas négligeable puisque l'enseignement universitaire est destiné à former l'élite. Partant, celle-ci assure la rectitude de la pensée dans la société entière.

De Bonald disait, il y a un siècle, cette vérité devenue un truisme: "Il importe avant tout

de pacifier les esprits et de rectifier les doctrines." Tous admettent que les idées mènent le monde, bien ou mal selon qu'elles sont justes ou subversives. A l'origine des ères de développement comme à l'aube blafarde des révolutions, on retrouve la semence d'une idée féconde ou néfaste. Et les hommes, quels que soient leurs talents ou leur génie, n'ont de puissance que par les idées qu'ils popularisent. Pierre l'Ermite souleva l'Europe par une idée; la délivrance du Sépulcre de la domination musulmane et Foch dirigeait les armées alliées par une idée. D'autre part, ne sont-ce pas les idées de Karl Max qui font la force sanglante des chefs de la Russie Soviétaire? Qu'on ne se méprenne pas. Une idée juste appliquée dans toute sa logique, conduit à l'héroïsme comme une idée perverse aboutit à la révolution. Entre ces deux extrêmes, se posent les actes communs bons ou mauvais dans la mesure où l'on actualise l'idée. Le pauvre monde marche ou titube selon la vitalité des théories agencées par l'élite et vécues, à leur insu, par les classes populaires. La doctrine fait le dirigeant et le dirigeant le peuple. De ce rapport apparait l'importance d'une université et d'un système d'enseignement s'inspirant de la doctrine catholique.

C'est pour notre race une garantie de survivance. L'école, celle que l'on voit à côté de l'église paroissiale, nous a sauvés. Tant que notre enseignement ne reniera pas son caractère français et catholique—ce qui identifie son œuvre à la mission et au passé de la race—nous serons justifiés d'en attendre, grâce à son adaptation aux besoins nouveaux, les éléments de progrès. De l'instruction de plus en plus conforme à l'âme nationale, comptons recevoir des

fruits de rédemption. Dans l'intérêt de cette cause, donnons à l'enseignement l'appui et l'admiration logique de notre fierté. Finissons-en avec notre admiration coloniale des institutions anglo-canadiennes. Le jour où, par notre aberration coupable, nous ne pourrons plus comprendre que le système d'enseignement qui mérite notre sympathie demeure celui que des siècles ont fait conforme à notre génie et à notre destinée, nous serons incapables d'en subir l'influence régénératrice, et ce sera, dans un coin de l'Amérique, l'obscurité profonde d'un effondrement.

Les vivants et les morts

Nul être vivant, nulle réalité ne vaut l'activité et le pouvoir latent de la volonté collective de nos ancêtres.

Charles Maurras.

—

On sait l'influence de l'éducation sur la constitution morale de l'homme, le caractère. Elle en affine les qualités qu'elle coordonne. De même en est-il de l'histoire. Elle rappelle du passé les attitudes et les victoires, les dévouements et les sacrifices qui imposent aux générations présentes des devoirs précis et leur commandent l'effort solidaire. Elle enseigne, de quelle façon conforme aux hérédités ethniques, le citoyen a le devoir de réaliser en lui le rêve des aïeux et de développer les sentiments patriotiques où se maintiendra l'idéal de la race.

L'homme n'est isolé ni dans le temps ni dans la durée. Sa naissance le rend héritier d'une patrie et lui lègue un patrimoine spirituel. Des obligations lui incombent: il est le centre où convergent, d'une certaine façon, le passé et l'avenir. L'homme prolonge ses parents et il se survit dans sa descendance. De cette loi impérieuse, il découle que pour fortifier et maintenir sa personnalité, il doit rester lié à ses devanciers. Utopie que de prétendre recommencer la vie: il la faut continuer. La condition de cette vie—de la santé morale, en somme—est de ne pas

laisser mourir en soi, avant le trépas, la voix et les concepts des morts. Leurs consignes et leurs idéaux se sont cristallisés dans des traditions qui ont déterminé des habitudes de penser et d'agir. C'est l'histoire qui reconstitue l'ambiance passée et, rappelant la vertu des traditions, elle opère la communion des vivants et des morts. Le développement des races, comme celui des individus, est régi par une loi que vérifient la raison, l'histoire et l'expérience. Il doit, pour s'effectuer normalement, suivre une progression ininterrompue et respecter le caractère propre et les notes individuantes. Vraie dans l'ordre physique, cette loi ne l'est pas moins dans le domaine moral. Adaptation et continuité, en voilà les deux principes.

Le lien des générations ne se retrouve pas seulement dans la transmission de la vie mais aussi dans la transmission des tendances à comprendre et à vivre cette vie d'une certaine manière. "Nous sommes ce que vous êtes, nous serons ce que vous fûtes", dit un hymne grec, admirable de simplicité. Des héros, de la gloire, tel est l'héritage dont vit un peuple. Fidélité aux ancêtres et fierté des grandes choses qu'ils ont accomplies, voilà qui conditionne la volonté commune dans le présent d'en faire de plus grandes encore dans l'avenir.

Que nos annales soient dispensatrices d'énergie, c'est indéniable. Elles fournissent l'orientation primordiale. Les efforts isolés n'ont jamais produit rien de grand, rien de durable. L'histoire atteste que les races les plus vigoureuses et les plus progressives sont celles qui écoutent la voix du passé, qui acceptent, pour les amplifier, les mots d'ordre de leurs morts, et qui poursuivent une ascension parfois douloureuse

vers l'idéal ancestral. Dire que l'histoire dispense de toute initiative serait exclusivisme. L'étudier est d'absolue nécessité surtout pour celui qui veut exercer une action bienfaisante et jouer un rôle intelligent. Voici ce qu'écrit Victor Giraud: "L'histoire est une chose vivante et elle est maîtresse d'action. En nous mettant en contact avec ceux qui nous ont précédés dans la vie elle nous est un moyen, non seulement d'élargir notre expérience et de communier pour ainsi dire, avec toute l'humanité disparue; elle éclaire le présent par le passé: elle nous permet de choisir en toute connaissance de cause le camp où nous voulons combattre: bref, elle nous aide à prendre conscience de nous-mêmes: elle oriente notre effort individuel; elle rattache notre personnalité éphémère à celle de tous ceux qui ont, avant nous, défendu les mêmes causes et livré le même combat. A ce titre, elle est la plus précieuse des disciplines et le plus nécessaire des enseignements. Et, si l'on veut essayer de voir clair dans la nuit où nous nous débattons, c'est à elle qu'il faut demander des leçons et des conseils."

Le culte du passé est une force sociale dont il importe de rechercher l'utilisation. "La cité future, dit José Vincent, doit solidement s'asseoir sur les profondes bases du passé." Des lumières directrices et des leçons opportunes surgissent de nos annales sublimes; elles sont un code de fierté et de courage. La compréhension des attitudes des ancêtres et l'admiration des travaux qui marquent leur vie nous font davantage aimer le sol natal que nous foulons distraitement mais qui fut le théâtre de tant d'héroïsme chevaleresque. Notre histoire illumine la vie nationale par le sommet, révèle le prix du passé,

et marque la nécessité de l'effort traditionnel. On y apprend la valeur du travail, la noblesse du devoir et la nécessité du sacrifice. Elle clarifie, en l'intelligence, les notions qui soutiennent le patriotisme. Elle insufle, avec un bruit de remuement d'ailes, des parcelles de l'ardeur virile des grands morts. Cette ambiance préserve des atteintes desséchantes et protège contre le dégoût de la lutte quotidienne, obscure mais indispensable.

D'où vient à notre histoire cette vertu inspiratrice? C'est qu'elle met en vedette le rôle capital des trois artisans de la race, le prêtre, la mère, le paysan, et indique l'influence de la foi austère, de la maternité généreuse, du défrichement inlassable. L'effacement de ces qualités ethniques aurait la signification d'une rétrogression. A les accentuer, à les situer en pleine lumière, doit s'employer l'enseignement de l'histoire. Le récit épique nous reporte au temps où le missionnaire apostolique, l'aïeule idéale près des berceaux, le laboureur dans les novales, l'explorateur intrépide, écrivent sur le continent nouveau, en lettres de gloire, la constitution morale d'une race latine dont le souvenir devra être une vertu, s'élever à la hauteur d'une obligation, et qui n'aura à renier aucun de ses ancêtres.

L'histoire, aliment de notre patriotisme, peut contribuer à développer notre sens national, (1) cette faculté-indice d'un peuple sorti de l'enfance. On en perçoit l'existence plus ou moins agissante dès les débuts de la Nouvelle-France. Instinct de conservation ethnique, il détermine les attitudes qui sauvent. C'est le sens national

(1) cf. *Action Française*, Antonio Perrault, *Préparation nationale.*

qui provoque les sursauts de fierté, et qui, devant l'outrage, fait deviner à une race le prix de son sang et le prestige de son passé. Il aiguillone aux heures d'indolence et de fictive accalmie. Comme l'amour filial, le sens national fait bouillonner le sang, battre le coeur, lever le bras ou la voix pour protéger ou défendre la Patrie. Il fonde sur la fierté patriotique la volonté inflexible de vivre et de résister aux forces adverses.

Le sens national est un vouloir-vivre collectif qui suppose un but commun clairement défini. Sa compréhension contient les notions de défense et de lutte. Relisez l'histoire. Durant quelques décades, cet instinct de conservation a paru somnoler. Quand la nationalité estime la lutte peu nécessaire ou dédaigne la défense de son patrimoine, ne voyant nulle convoitise, aux heures de léthargie, cette volonté perd les ressorts de son action. Inertie passagère. Dès que l'ennemi se dévoile ou est dénoncé par les sentinelles aux écoutes, le sens national, tel un tocsin, fait courir aux postes la garnison entière. Nulle page de nos annales n'atteste l'abolition complète de ce sens. Le régime confédératif le tient en éveil pour toujours, à mesure que s'affirme son inéfficacité à rapprocher les esprits.

Diriger et développer ce sens national, tel est le besoin. Qui dit développement, dit éducation—educere—partant acte d'intelligence. Admettons cette vérité. Tenir un sens—une faculté, en éveil—c'est le faire agir et conséquemment le développer. L'histoire y contribue directement. Ce travail doit s'opérer surtout dans les écoles. Evidemment. Evidemment. L'enfance possède, en puissance, toutes les facultés. Quel

fécond moyen d'éducation morale que l'histoire! Elle offre une méthode pour former la conscience nationale. Dates et noms célèbres constituent l'ossature du passé. Le pédagogue qui s'y cantonne astreint l'enfant à un travail archéologique qui rebute sans profit la jeune imagination. C'est l'âme ancestrale que cet enseignement doit mettre à nu. Que les éphémérides ne fassent point ignorer les états sociaux qui les conditionnent. La petite histoire complète la grande épopée. Celle-ci devient formatrice et ne s'explique que grâce à la compréhension des causes qui préparent les hauts-faits. Elle doit ressusciter toute l'ambiance évanouie et remuer les cendres historiques des morts anonymes. Est-il impertinent d'avancer que la petite histoire—celle qui fait connaître les vertus intimes de la race—devrait occuper une place plus large dans les programmes officiels que les moeurs des sauvages? La psychologie des générations antérieures ne se découvre en sa plénitude que dans la masse. La suivre le long des méandres de sa vie, tel est l'unique moyen de comprendre les causes historiques primordiales. Qui ne voit comme la petite histoire permet au maître de tirer de multiples leçons pratiques et de faire aimer les choses qui s'en vont? Les leçons et les exemples qui s'en dégagent sont d'une portée générale. Parler à l'imagination, émouvoir la sensibilité résument toute la pédagogie pour l'enfant. Si l'on parle trop exclusivement à sa raison, par l'intermédiaire de la mémoire, on risque de mêler des notions simples que des faits de la petite histoire auraient expliquées. Elle doit susciter des sentiments de fierté et de dévouement à la patrie.

Au peuple qui sort de l'école primaire, il

faut moins de dates sériées, moins de détails techniques. L'initiation patriotique est susceptible d'engendrer des habitudes. Que l'écolier s'émeuve et s'enorgueillisse en parcourant les routes que ses pères ont ensanglantées! Parlons à son âme.

Ces lignes d'Ernest Lavisse (2) comportent tout un programme: "Si l'enseignement de l'histoire ne doit laisser dans la mémoire que des noms, c'est-à-dire des chiffres, autant vaut donner plus de temps à la grammaire et à l'arithmétique, et ne pas dire un mot d'histoire. Rompons avec les habitudes acquises et transmises: n'enseignons pas l'histoire avec le calme qui sied à l'enseignement de la règle des participes. Il s'agit ici de la chair de notre chair et du sang de notre sang. Pour tout dire, si l'écolier n'emporte pas avec lui le vivant souvenir de nos gloires nationales, s'il ne sait que ses ancêtres ont combattu sur mille champs de bataille pour de nobles causes, s'il ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs, l'instituteur aura perdu son temps."

De même que l'enseignement de la religion, celui de l'histoire doit franchir les portes de l'école, sinon l'habitude implantée par le maître disparaîtra sous l'ivraie. Ici, apparaît le rôle des oeuvres post-scolaires, des associations, des sociétés patriotiques et de leurs publications. Qui déclarerait vaine l'action et l'ambiance de la famille? De mille façons, le foyer peut contribuer au développement du sens national. L'éducation ne fait que continuer la formation familiale. Le foyer façonne le citoyen et le pédagogue a besoin de la coopération de la famille. Celle-ci confie au maître une plante fragile et

(2) *Enseignement primaire*, déc. 1922.

délicate. A l'école, elle doit s'épanouir en fleurs mais pour la maturation des fruits il lui faut du soleil et une ambiance propice de plus longue durée que le cours d'étude.

S'il est vrai que du spectacle du Beau naît le goût de la Beauté, il faudrait que l'esthétique de nos maisons ne néglige point la décoration plus nationale. Les édifices publics de même. Que des gravures, des portraits historiques et des bustes canadiens remplacent les plâtres insignifiants et les calendriers sans âme. Le rôle de l'imagerie, on le sait très considérable. Il explique la perversion de notre goût. Rien n'arrive à l'intelligence sans passer par les sens; en leur offrant des choses de chez nous, notre mentalité ne s'américanisera pas.

Dans *"Les Morts qui parlent"* (3) Andarran s'exclame: "On nous a volé notre boulevard". En notre province, en notre ville française, on livre au premier venu tous les honneurs. Que d'inconnus, que de noms exécrés ou insignifiants nos rues proclament et illustrent!

Pourquoi ne pas utiliser comme facteur national jusqu'à l'ambiance et à l'apparence matérielle de nos paysages? Nos rues sont baptisées à l'aveuglette. Notre passé n'a-t-il pas assez de grands hommes attendant qu'on les honore? Les noms des compagnons de Dollard devraient être burinés ailleurs que sur son monument. Et les monuments? Oeuvres d'art, ils sont aussi oeuvres d'historiens. Aux étrangers, ils indiquent qu'il y avait de la gloire au pays avant eux et enseignent la pensée des héros et des temps passés. Il ne faut rien omettre pour raffermir dans la mémoire les notions fondamentales. Aucun moyen n'est négligeable en ce

(3) Melchior de Vogüe.

pays où, par paresse d'esprit et à cause de la nécessité de la vie, on a trop de tendance à les réduire au minimum.

La conservation des reliques du passé, sites, vieux cimetières, antiques maisons, a une réelle importance. La législature l'a compris en créant une commission d'experts chargés de les classifier et de les conserver. Le long de nos grand'routes que de vieilles demeures se profilent dans l'histoire! Que de vieux cimetières dont les stèles renversés évoquent les époques révolues! Dans les villes et les campagnes que d'endroits consacrés par des faits d'armes il faudrait garder intacts pour que les générations actuelles puissent, en s'y arrêtant, réfléchir aux persévérants efforts des ancêtres! En Europe, on préserve avec plus de piété vieux quartiers et vieilles maisons. La pioche pédante et ignorante a, chez nous, démoli bien des ruines vivantes. Pitoyable manie de déracinés! Souvent ces destructions auraient chance d'être évitées si on en faisait ressortir la signification historique. Le contact avec le passé et son cadre matériel serait plus tangible.

Reliques qui jalonnez les routes du passé où nous guide l'historien, O Pierres vivantes, dirigez les voyageurs!

Cette source d'énergie qu'est notre passé, nous y sommes-nous abreuvés? Question qui se pose d'elle-même. Il nous faut avouer que notre peuple a mal géré son bien dont il n'a pas estimé la valeur. En négligeant la culture de son patriotisme, il a méprisé un excellent facteur de progrès. Endormies par de grandiloquentes formules de paix, des générations ont failli produire une solution de continuité avec le passé. Tris-

te partage que de vivre en fils à ancêtres..... Nulle défense alors de la culture française et vague programme de vie nationale. De cette époque, Edmond de Nevers a tracé (4) ce portrait attristé:

"De 1867 à 1894, quel chapitre, quelle page pourra-t-on ajouter à l'histoire de la race française en Amérique?

"Ils ont crû et se sont multipliés, selon la parole de l'Ecriture; un certain nombre d'entre eux sont allés féconder de leurs labeurs les villes manufacturières des Etats de la Nouvelle-Angleterre; les autres sont restés au pays, songeant à s'enrichir, mais ne s'enrichissant guère et s'amusant à des luttes puériles." Voilà ce que l'on écrira, je le crains. Ce chapitre sera peu intéressant, cette page sera brève.

"Le moment était venu pour nous de tracer un but grandiose à l'activité de notre race, d'affirmer par une initiative féconde la vigueur de l'esprit français, de marquer la place que nous entendions prendre dans la vie intellectuelle et économique de l'Amérique du Nord. Hélas! nous n'en avons rien fait, et c'est depuis que la crainte du danger est disparue que le danger réel est apparu.

"Il nous a manqué l'action d'une élite intellectuelle, l'impulsion d'une classe dirigeante vraiment éclairée, sainement patriote.

"C'est principalement chez un peuple jeune, où tout est à créer, que l'existence de cette élite paraît d'une absolue nécessité...

"Les vingt-cinq dernières années ont été pour nous une période néfaste. Non seulement nos progrès dans le domaine intellectuel y ont été presque nuls, mais encore il y a eu déchéance au point de vue matériel. La plupart des professions non productrices se sont encombrées dans le temps même où s'achevait la ruine d'un grand nombre de nos producteurs. En outre, la moitié de ces derniers ont quitté notre sol, inaugurant ainsi l'ère de la dispersion. Et voilà enfin que sur ces désastres grandit l'esprit ploutocratique américain, qui menace de subjuguer notre vieille fierté nationale."

(4) *L'avenir du peuple Canadien français.*

Les sonneurs de vérités viennent de rompre la léthargie. On fonde des centres d'action française. Des sociétés nationales s'organisent ou entrent dans l'arène. Des organes portent au loin la pensée et les mots d'ordre. Ces activités sont favorisées par le renouveau qui se manifeste partout, spécialement chez les jeunes, que l'empirisme a écoeurés. La jeunesse réclame un aliment plus substantiel que des clichés. Le passé la sollicite avec attirance et, à son programme d'action, elle veut arborer le blason ancestral.

Le récit des luttes a le don de secouer l'apathie, mal d'un peuple jeune que la Providence a gâté. Il rehausse l'estime des coups d'épée, rappelle le prix de la conquête du sol, prohibe l'admiration outrée prodigalement accordée à l'étranger. Le rôle souverain de l'histoire, avons-nous dit plus haut, est de rappeler l'effort sublime des générations, la persistance du but essentiel et la beauté de la pensée directrice. Nos annales nous prêchent solidarité et union sur les points essentiels.

Or, qui nous divise plus que l'esprit de parti? Le parti, c'est le traître qui nous fait perdre bien des victoires. Quel temps que celui où il faille toujours "accrocher son encensoir dans quelques barbes?" L'idéal de la patrie plane dans une région plus éthérée que celle des con-

voitises de clan. Il repose sur une doctrine qui rejette loin derrière elle l'égotisme et l'arrivisme pour substituer le bien général et la valeur individuelle. Que l'intérêt collectif l'emporte sur les avantages particuliers, que l'église et la patrie ont la priorité sur le programme ministériel, que la morale prime la richesse et le succès, voilà les notions que comporte tout vrai patriotisme. On n'y peut arriver sans effort, voire sans renoncement parfois. Le puissant secours de l'histoire est à notre portée. Elle indique la valeur des convictions nationales et religieuses et illustre la puissance sociale du caractère.

Les gardiennes

Aux tentatives adverses, nous opposerons ce que nous possédons de plus invincible, le lien vivant.

Edouard Montpetit.

—

La durée de la race est la raison fondamentale de nos espoirs. Elle justifie nos efforts en nous assurant la survivance. Le premier devoir de l'individu qui passe est de faire que la race demeure, bénéficiaire de ses sacrifices. Le nombre, qui n'est pas tout, représente une puissance de premier ordre que la discipline décuple. Le fait d'être trois millions et demi, unis par la foi et la langue, ne constitue-t-il pas un encouragement? Un peuple sent croître sa confiance en lui-même grâce à la certitude de sa croissance numérique. Nul pays ne peut prospérer et nul régime économique donner des résultats tangibles sans le rayonnement de la vie constamment généreuse. La vie qui provoque l'admiration et gagne les victoires, c'est celle qui jaillit des berceaux et s'épanouit dans la fraîcheur rose des dentelles où s'agite l'enfant. Une naissance signifie une victoire sur la mort. Voyez grandir le bambin d'hier. Il devient vite une valeur productive. La famille qu'il fondera va enrichir l'organisme social d'une cellule nouvelle. L'enfant qui survit, c'est la race.

Et la gardienne de la race c'est la mère

dont Ruskin (1) a dit qu'elle gouverne le monde en balançant des berceaux. N'a-t-on pas raison de la ranger parmi les héros obscurs de notre histoire? La maternité est un héroïsme à part, perpétuel. C'est l'abnégation, le lent sacrifice de soi-même, le risque de ses jours, l'offrande de ses nuits, la consécration de sa vie à une tâche dont la récompense immédiate est aléatoire—tant de bébés meurent—et pour une récompense éternelle qui, elle, est assurée. Celles-là seules qui estiment les palmes éternelles peuvent continuer leur héroïsme en face de la lâcheté scandaleuse des riches. Il est donc vrai que les primes et la fortune n'aident pas à l'accomplissement de ce devoir puisque la démographie démontre que les familles riches ont moins d'enfants, que l'opulence entraîne la malédiction des foyers déserts où s'étiolent dans l'ambiance rhumastismale des barbets luisants et que l'aisance met un terme à la couronne d'enfants commencée. Qui chantera le poème éternel du foyer canadien traditionnel? L'attitude vénérable de la maman a inspiré Franchère (2) et Lozeau a chanté celle qui monte

"...*autour des berceaux la garde solennelle*"

Evoquant les vertus maternelles, M. l'abbé Groulx (3) s'écriait, un soir, à St-Sulpice: "Et pourtant, je l'appelle le jour où sur une de nos places publiques la plus gracieuse, la plus fleurie, la plus ensoleillée se dressera la statue à la femme auguste par qui la Nouvelle-France est née et a survécu. Je la rêve, cette statue, sculptée par un grand artiste plein de piété et d'amour; je la rêve sans autre beauté que la beauté sim-

(1) The hand that rocks a cradle rules the world.
(2) Le ber.
(3) *Chez nos ancêtres;* la vie familiale.

ple de son exemplaire, dans l'attrait du vieux costume, avec les traits fins de la race et par tout l'être l'élan lyrique de sa vaillance. D'une main, si l'on veut, elle montrera le ciel, appui de son devoir et de l'autre, la théorie généreuse de sa descendance, ardente et pathétique, comme une gloire du Panthéon, et comme elle, s'élançant à la conquête de l'avenir."

La race, avec l'unité d'aspirations et de croyances, c'est la transmission héréditaire du sang qui gonfle nos artères. Durer étant la tâche suprême, rien ne nous doit être indifférent de ce qui démontre notre fécondité. Le grand rêve des fondateurs a germé dans l'héroïsme et trois siècles—les peuples ont le temps pour eux—l'ont réalisé.

En passant sous la domination anglaise, nous sommes 65,000 "héros en guénilles" ruinés, déprimés par la défaite des armes françaises, mais couverts de gloire. Les conquérants, un instant, s'imaginèrent que, décapités de leurs dirigeants, hormis de leurs pasteurs, nos pères vont se rendre. L'espoir de la conquête morale est chimérique. Ces gentilshommes se disent qu'un changement d'allégeance ne supprime pas la fierté d'une âme. Or, ils gardent leur âme et leur rêve d'un état français. En face du vainqueur, ils osent vivre, honnêtes, polis, chevaleresques, comme on a oublié de le demeurer. Pauvres vaincus, ils transmettent leurs vertus à leurs fils nombreux et comme un peuple s'accroît par la poussée généreuse de la sève vers les rejetons, leurs fils, à leur tour, se multiplient. Si bien, qu'en 1842 La Fontaine à Kingston, se fait l'interprète, en défendant leur langue ostracisée, de plus de 650,000 Canadiens français. Cette multiplication fait dire à Leroy Beaulieu qu'il

s'est produit un véritable "pullulement". Aujourd'hui, après quatre-vingt-un ans, nous comptons, en chiffres ronds, trois millions et demi de descendants dans l'Amérique du Nord. Durant cette dernière période, le coéfficient a fléchi de façon inquiétante mais, s'il se maintient à 4%, il produira à la fin du XXième siècle de vigoureux quinze millions.

Ces considérations posent deux questions: Quelles sont les causes de ce fléchissement? Dans quelle proportion s'opère notre croissance numérique?

Dans la province de Québec, il est né en 1920, 86,328 enfants (4) dont 6,671 de religion protestante. Voilà un chiffre absolu. On en juge l'importance en établissant un coéfficient, un taux par rapport à dix mille, à mille et à cent. Ainsi, nous voyons que les naissances en 1920 ont été de 371 pour dix mille, 37.1 pour mille ou 3.716 pour cent. Ce taux de notre capital humain est donc plus élevé que celui de la banque mais beaucoup plus bas qu'au XVIIième siècle alors qu'il fut de 6.52 pour cent. Le taux de 3.716 n'est pas exact. L'infécondité reconnue de certains groupes ethniques contribue à le réduire. Pour avoir un chiffre plus significatif, il faut s'en tenir à 4.216 pour cent. Ce taux est le résultat du groupement de quarante comtés en majorité français et catholiques. En vingt-six comtés mixtes, le taux de la natalité se fixe aux environs de 3.378 pour cent. Quelques villes cependant dépassent ce taux minimum: Chicoutimi, 6.66; Thetford Mines, 5.93; Rivière du Loup, 5.67; La Tuque, 5.63; Shawinigan Falls, 4.89; Grand'mère, 4.31.

(4) *Annuaire statistique de la province de Québec*, 1922, p. 43 et 59.

Il appert de la statistique officielle que le taux est plus élevé dans les campagnes. Les villes tentaculaires de Verhaeren n'aiment guère les fleurs ni les enfants. Retenons le chiffre des natalités, 86,328 et les taux de 3.716 et de 4.216 pour cent. Même le taux minimum, l'emporte sur celui des autres provinces et de presque tous les pays du monde. Québec 3.716 p.c.; Saskatchewan, 2.77; Union Sud-Africaine, 2.89; Ontario, 2.48; Nouvelle-Ecosse, 2.52; Manitoba, 2.74; Colombie-Britannique, 1.76; Alberta, 2.67; Ile du Prince-Edouard, 2.42; France, 2.13; Angleterre, 2.54; Australie, 2.57; Nouvelle-Zélande, 2.51.

Voici un tableau qui donne, en regard de la population qui est un des termes de la comparaison, le chiffre de la nuptialité et de la natalité de 1902 à 1920.

Années	population	population des municipalités où ces chiffres sont pris	mariages	naissances	nais. catholiques	nais. protestantes
1902	1,665,000	1,560,000	10,671	53,134		
1903	1,683,000	1,644,000	11,125	60,419		
1904	1,696,000	1,628,000	11,900	60,731		
1905	1,715,000	1,619,000	11,565	59,415		
1906	1,725,000	1,668,000	12,131	61,754	59,400	2,174
1907	1,781,000	1,332,000	11,668	58,465	55,794	2,672
1908	1,837,000	1,813,000	11,971	64,914	62,686	2,228
1909	1,846,000	1,725,000	13,467	71,074	66,632	4,446
1910	1,927,000	1,877,000	14,333	73,824	69,533	4,291
1911	2,003,000	1,954,000	15,254	74,475	69,630	4,845
1912	2,064,000	2,039,000	16,055	76,647	71,667	4,980
1913	2,121,000	2,087,000	17,253	79,089	73,910	5,179
1914	2,180,541	2,170,000	16,121	80,361	75,923	4,438
1915	2,210,927	2,176,918	15,437	83,274	76,687	6,587
1916	2,251,133	2,207,721	16,643	80,327	74,725	5,602
1917	2,304,251	2,250,768	16,936	80,381	75,131	5,250
1918	2,367,669	2,367,669	12,975	84,669	79,157	5,512
1919	2,425,813	2,425,813	21,590	80,081	74,409	5,672
1920	2,487,609	2,487,609	21,587	86,328	79,657	6,671

Ces chiffres représentent des gains bruts. Il faut défalquer le montant des impôts, de l'impôt de la mort. Les gains nets en sont diminués d'autant. L'avance résulte de la différence entre les profits et les pertes. Si la différence penche du côté des profits, l'année a été un succès. Où en sommes-nous? En 1920, les décès ont été de 40,686. Ce chiffre, soustrait du montant des naissances, 86,328, laisse un excédent de 45,642. L'impôt de la mort s'établit donc à 17.51 pour mille, ou 1.751 pour cent. Le taux brut qui était de 3.716 p.c. se trouve réduit à 1.965 p.c. Voilà l'intérêt réel à retenir En définitive, une race vit par le surplus des naissances sur les décès. Ce sont les survivants qui comptent.

Le tableau qui suit indique le taux d'accroissement de la population de la province depuis 1901 :

Accroissement de la population de la Province de Québec. (5)

Ann.	nais.	décès	excédent des naissances	taux de la natalité pour 10,000	taux de la mortalité pour 1.000	taux d'accroissement pour 1.000
1901	55,398	30,582	24,876	33.60	18.55	15.05
1902	53,134	27,408	25,726	31.60	16.30	15.30
1903	60,419	30,876	29,543	35.23	18.01	17.22
1904	60,731	30,549	30,182	34.79	17.47	17.32
1905	59,414	28,299	31,115	33.32	15.87	17.45
1906	61,574	29,969	31,605	33.86	16.48	17.38
1907	58,466	29,007	29,459	31.53	15.64	15.89
1908	64,914	34,247	30,667	34.32	18.11	16.21
1909	71,078	33,231	37,847	36.85	17.23	19.62
1910	73,824	35,183	38,641	37.53	17.89	19.64
1911	74,475	35,904	38,571	37.13	17.90	19.23
1912	76,647	32,980	43,667	37.59	16.17	21.42
1913	79,089	36,200	42,889	38.16	17.47	20.69
1914	80,361	36,002	44,359	38.15	17.09	21.06
1915	83,274	35,933	47,341	38.89	16.78	22.16
1916	80,327	38,206	42,121	36.91	17.56	19.35
1917	80,321	35,501	48,890	36.34	16.05	20.29
1918	84,669	48,902	35,767	37.66	21.75	15.91
1919	80,081	35,170	44,911	35.04	15.39	19.65
1920	86,328	40,686	45,642	37.16	17.51	19.65

Notre race est une des plus prolifiques. Quel facteur national que le nombre! Quelle arme puissante il devient aux mains de la nation pour ses victoires pacifiques! Sa première fut de déjouer, après 1763, les plans d'absorption et l'attente intéressée des vainqueurs. Que d'autres revanches (6) grâce à la fécondité! Les chansons françaises et les rires enfantins désopilent les échos des Cantons de l'Est empreints du spleen anglo-saxon. Plus tard, la race déborde des frontières de Québec. La population fran-

(5) 28ième rapport du Conseil supérieur d'hygiène, p. 128-129.

(6) *La revanche des berceaux*, conf. R. P. Louis Lalande, s. j., à la salle Lafontaine, 8 fév. 1918.

çaise envahit Russell, Prescott, Glengarry. Elle gagne le Nouvel-Ontario. Cependant, la pression s'exerce à l'ouest, jusque dans le diocèse de Mgr Fallon. La capitale ontarienne a ses paroisses françaises. La natalité dans l'Ouest Canadien fait l'espoir des patriotes.

Outre-frontière, les Franco-Américains nous donnent une preuve de la vitalité de notre race. On en compte plus d'un million que sauvegardent les organisations emportées de la province natale. Leur fécondité étonne. Les statistiques de la natalité américaine leur attribuent, jusqu'en 1914, la première place. Une autre race les a dépassés mais ils restent bons seconds.

Les Acadiens se développent rapidement. Depuis 1881, leurs progrès sont constants au Nouveau-Brunswick. Sur une population totale de 321,233, ils sont alors 50,635, soit 14 pour cent. En 1901, sur 331,130, on en compte 80,097, près d'un quart de l'ensemble de la population. Enfin, au dernier recensement décennal, celui de juin 1921, sur une population de 387,876 les gens de langue française figurent an nombre de 121,000, tout près d'un tiers. L'augmentation est aussi sensible en Nouvelle-Ecosse. Ce n'est plus qu'une question de temps. Au train où notre race se multiplie, les provinces maritimes deviendront prochainement en majorité françaises.

Particulièrement éclatant en notre province, le triomphe de la vie est amoindri par la lourde rançon de la mort. Naître n'est que le commencement de l'avance qui résulte de la survivance. La mort a trop d'emprise sur la race. Elle tue trop d'adultes; elle étouffe trop de bébés. Si l'on remonte jusqu'en 1885, on constate avec joie que la mortalité a baissé, chez nous; 1885, 254

pour mille personnes; 1895, 212; 1905, 183; 1915, 153; 1919, 144; 1920, 163. Une comparaison avec d'autres provinces et pays fera mieux saisir l'importance du taux que nous avons retenu, 163 pour mille. Saskatchewan, 75; Colombie-Britannique, 83; Afrique du Sud, 111; Angleterre, 124; Ontario, 129; Ile du Prince-Edouard, 130; Nouvelle-Ecosse, 141; Québec, 163; France, 172. Le tableau ci-dessous indique les méfaits de la mort sur les enfants par rapport à la population donnée dans le deuxième tableau:

Années	décès enrégistrés	taux par 10,000	Enfants moins de 1 an	de 1 à 5 ans	moins de 24 heures
1902	27,408	175	7,339	3,555	593
1903	30,876	190	7,597	4,202	586
1904	30,540	200	6,610	3,936	528
1905	29,071	183			642
1906	29,969	190	7,887	3,710	573
1907	29,007	180			718
1908	35,052	190	12,842	3,522	927
1909	33,231	194	9,406	3,492	942
1910	35,183	189	12,883	4,164	1,011
1911	35,904	182	13,780	3,968	800
1912	33,080	162	12,353	2,957	799
1913	36,215	173	13,295	3,842	712
1914	36,002	165	12,969	3,549	784
1915	35,933	153	12,775	3,741	771
1916	38,206	173	13,278	3,739	761
1917	35,501	157	10,946	3,753	610
1918	48,902	206	11,800	4,479	540
1919	35,170	144	11,410	3,921	541
1920	40,686	163	14,134	4,241	628

On voit que le taux moyen a diminué depuis 1910 mais il est encore excessif. Il remonte depuis 1917 au lieu de baisser. De 144 pour mille en 1919, la courbe atteint 163. C'est le Manitoba qui, de toutes les provinces canadiennes, a le taux le plus élevé, 297 pour mille. Il ressort du tableau des décès que 14,134 enfants ont succombé avant d'atteindre un an. Chiffre effarant

qui biffe une ville de la carte. Supposez St-Hyacinthe anéantie et vous aurez une idée de l'importance de ce chiffre. Tous les ans, l'ange exterminateur égorge sans pitié. M. J. W. Bonnier, compilateur du conseil supérieur d'hygiène, établit qu'en 27 villes ce fléau emporte 1/6 de nos naissances. La mortalité infantile, voilà l'ennemie. Dans neuf villes, les petites victimes représentent 1/5 des décès. Jugez: La Tuque, 281 pour mille; St-Jérôme, 266; Cap de la Madeleine, 263; Joliette, 263; Lévis, 242; Sorel, 218; Québec, 211; Longueuil, 208; Montréal, 205. L'atmosphère fébrile et enfumée des villes étouffe les bébés qu'elle ne peut empêcher de venir.

Une autre cause active de la réduction du taux d'accroissement, c'est la tuberculose. A elle seule, cette maladie fait dans les villes surtout, autant de ravages que le cancer et toutes les affections du tube digestif. En 1920, dans la seule métropole, ville de taudis, de logements enténébrés, de dépotoirs en plein air, ville où s'agite une humanité folle, 1,165 personnes ont succombé à la peste blanche. Elle a fait à Québec 168 victimes. Le tableau suivant illustre la marche de cette mégère:

Années	*Décès*	*Taux par* 10,000
1902	2,834	168
1903	2,943	171
1904	2,908	160
1905	2,759	154
1906	2,904	159
1907	2,884	155
1908	2,990	158
1909	3,169	164
1910	3,278	166
1911	3,447	171
1912	3,230	158
1913	3,247	156
1914	3,388	160
1915	3,200	149

1916	3,327	152
1917	3,225	145
1918	3,479	154
1919	3,196	139
1920	3,334	143

Plus de trois mille morts en une année et plus de 35,000 en dix ans. Il meurt en notre province 64 tuberculeux par semaine, 9 par jour et 1 toutes les trois heures.

L'éloquente parole de l'honorable Athanase David a promis que le gouvernement provincial ne reculera devant aucune dépense pour empêcher le sacrifice des vies qui entraîne pour la nation la perte d'une partie de son capital social. Cette décision a trait aux ravages de la tuberculose et de la mortalité infantile, les deux plaies qui appauvrissent la race.

Le ralentissement de notre augmentation numérique a pourtant une autre cause. Il ne s'agit plus alors de la disparition d'une unité mais, la plupart du temps, d'une cellule sociale toute constituée. L'immigration est un ogre. Nous sommes en plein vingtième siècle revenus aux temps des contes de fées. Il y a encore aujourd'hui un ogre, qui arrache à la patrie ses enfants, à l'heure où elle en aurait le plus besoin. On se défend mal d'un sentiment de tristesse à la pensée du million de Canadiens français aux Etats-Unis. Quelle force perdue pour nos minorités héroïques! Quel appoint ils seraient pour l'Ouest où naguère Mgr Prud'homme (7) conviait ceux de ses compatriotes que tentent des horizons nouveaux! A quoi bon récriminer contre Celle qui a mené notre peuple par des voies mystérieuses? Et l'on tire un motif de fierté de la fidélité des Franco-Américains

(7) Conférence de Mgr Prud'homme à la section d'Ahuntsic de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal.

à leurs hérédités ethniques. Il reste pourtant que l'immigration ralentit considérablement notre progression numérique. Songez. Quinze cents familles ont émigré aux Etats-Unis du premier avril 1922 au premier avril 1923. (8) La caravane de ceux qu'emportent l'émigration et la mort, enfants, adultes, familles, abaisse le taux d'accroissement. Ce dernier dépend surtout de la natalité. Or, le coéfficient des naissances fléchit de façon alarmante. La dégringolade, depuis dix ans, semble graduée et on l'apprécie moins, mais depuis la conquête quel fléchissement!

Le taux de 10 p. c. a baissé à 6% pour choir à 4.216. Cette diminution correspond, à toutes les périodes, à l'essor vers les villes et à la désertion de la terre. Je sais que la vie trépidante des cités engendre la frivolité et que l'atmosphère des manufactures, des magasins, des bureaux, use chez la jeune fille les forces dont ont besoin les maternités chrétiennes. La vie moderne et le progrès, en compliquant les relations sociales, ont suscité des promiscuités fatales. Avouons que les doctrines néo-malthusiennes (9) font bien des victimes parmi la génération actuelle. Quel

(8) Rapport de la Ligue de colonisation, le Devoir, 26 mai 1923.

(9) "Au lieu de nous endormir, dit le R. P. Alexis, capucin, (*Action Catholique*, 5 octobre 1923) dans un optimisme béat, et de fermer les yeux, comme l'autruche, pour ne voir point ce qui déplaît, regardons bien en face la vérité, telle qu'elle nous apparaît, et poussons le cri d'alarme, si nous voulons éviter les grands malheurs qui nous menacent.
La vérité est que le malthusianisme ne se tient plus à nos portes; il a pénétré dans nos maisons. Les pratiques abominables qui ruinent les vieilles familles françaises et américaines s'attaquent maintenant à nos foyers vénérables, dans nos villes et jusqu'au fond de nos campagnes."

médecin nierait se trouver plus souvent en face d'avortements en un an qu'autrefois en dix ans? La lâcheté tarit la vie à sa source et le libertinage la souille jusque dans les progénitures (10). Elle s'allonge dans des décors de vanité et d'égoïsme, la théorie des fils uniques efféminés à qui l'ignorance de l'effort fait redire ces vers du pauvre Verlaine:

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon coeur a tant de peine.

Cette ombre au tableau des foyers canadiens-français fait ressortir la beauté de nos mères pieuses et de nos aïeules, "qui songent parfois en tricotant". Devant elles, inclinons-nous. Lisons dans leur sourire une leçon. Elles ne demandent point le retour à la vie rude qu'elles ont menée. Ni l'éclairage à la bougie, ni l'étoffe du pays ne doivent prétendre supplanter le progrès. Le sens chrétien d'autrefois mérite de revivre. Eclairer notre foi, tel paraît le grand besoin. L'esprit catholique dans la famille constitue le lien le plus solide, le seul que le temps n'use pas. Or, qui ne constate un relâchement? Il apparaît surtout dans les milieux riches. Il est mort dans la société opulente où le plaisir disloque le foyer. Cet individualisme contamine les familles ouvrières où un luxe déplacé s'étale.

Les membres, ne travaillant plus ensemble, ne s'amusent plus ainsi. Les aïeuls sont à l'hospice et les enfants dans la rue. Le foyer cesse d'être l'asile où se guérit la première peine et où se cicatrise dans l'affection, la morsure du premier doute. La conscience s'arrache à l'emprise de la religion. Elle s'effarouche moins que

(10) *Annuaire statistique*, 1922, Maladies vénériennes.

jamais de l'adultère, du divorce, de l'union libre et de l'infanticide. En de telles conditions, on oublie le but du mariage catholique, l'enfant, et l'on dédaigne les secours que la religion offre à ceux qui respectent cette loi intransigeante de l'Eglise. Nos aïeules nous supplient de nous attacher indissolublement au concept de la famille telle que voulue par St-Paul (Eph. V. 25). C'est l'unique moyen de conserver agissante notre fécondité.

Le triomphe de la vie une fois assurée, l'éducation féminine sur les questions d'hygiène aura pour effet de restreindre l'oeuvre de la mort. Ayant le sens de ses responsabilités, la mère n'hésitera à recourir aux oeuvres qui existent. Qu'elle sache que créer la vie n'est que le commencement de son oeuvre et qu'il importe de la conserver. Conserver la vie, oui, mais aussi conserver les âmes françaises et catholiques. Son rôle au foyer est prépondérant sur la jeune âme qui s'ouvre à l'intelligence de la vie. Qu'elle la garde crânement française. De grâce, qu'elle n'oublie pas la responsabilité qui incombe à sa puissance souveraine. Si, sans nos familles nombreuses, nous pourrions avoir peur de l'avenir, si l'intégrité catholique peut seul garder dans la tradition le foyer canadien-français, c'est à vous que nous demandons, Mères, de garder, riches d'enfants, nos familles catholiques au milieu du naturalisme contemporain.

Ceux qui sculptent l'idéal

A toutes les plaintives élégies sur nos indigences littéraires, il vaut mieux, je crois, substituer comme plus loyale et plus virile, la reconnaissance pure et simple des efforts accomplis jusqu'ici.

Henri d'Arles.

—

L'Art est l'expression idéale de l'âme d'une race dont il indique le degré de civilisation. Depuis toujours, l'homme aspire vers le mieux. Il conçoit, suivant son intelligence, une vie sereine et lumineuse où ses facultés vibreront à l'unisson. Ce rêve vague devient, chez quelques êtres privilégiés, obsédant jusqu'à l'inspiration. Ils en vivent, et ces hommes, liés à la matière, choisissent dans la nature une forme concrète pour revêtir leur rêve. L'art naît de cette union et chacun reconnaît dans l'expression artistique quelque chose de sa vision. "Ceux qui sculptent l'idéal," selon le mot de Victor Hugo, ont pour mission de répandre la lumière. L'artiste ne pense pas pour tout le monde, mais, peintre, musicien, poète, écrivain, il précise quelques idées errantes et leur insufle la vie. C'est une manifestation. Un peuple qui prend conscience de son âme et que la soif de l'or n'avilit pas possède un art florissant et varié qui tend à la perfection. Il respecte la hiérarchie des valeurs. Ses artistes lui rendent témoignage. Et ses écrivains, que vénèrent les autres, la foule des non-

prédestinés, recoivent de la masse l'admiration qui stimule le talent. C'est simple justice, pense ce peuple, d'estimer l'artiste qui concrète mes aspirations, mes rêves, mon idéal.

Si l'on admet, en général, que la peinture, la poésie, la musique et le sculpture sont des arts, il n'en va pas ainsi de la littérature. La poésie exceptée, Ernest Cousin (1) conteste le titre d'art à l'éloquence, à l'histoire et au roman. Bien d'autres théoriciens (2) opinent dans le même sens. Chez nous, n'a-t-on pas lu dans le premier numéro du *Nigog*, revue qui se proposait d'étendre son action artistique par des conférences, un collaborateur proclamer l'art oratoire un art inférieur? Mais comment la parole "art inférieur" pourrait-elle aider à la diffusion du goût et du culte de l'art? Exposer clairement une question complexe, en graver la solution dans l'esprit d'un auditoire préoccupé d'autres réalités, par l'argumentation convaincre et persuader par la voix, le geste et l'action, est-ce un art inférieur? Inciter à l'apostolat en faisant connaître un initiateur, réfuter le sophisme par la logique qui rectifie le jugement, révéler et faire aimer une beauté inaperçue, comment cela serait-il un art inférieur? Cette contestation repose sur une erreur fondamentale. Les formes littéraires les plus militantes ne sont pas déchues. Le seraient-elles parce qu'elles se subordonnent à une fin? Principe dangereux. Les chants de Tyrtée qui conduisaient les Spartiates au combat, ne seraient plus oeuvres d'art. Pas oeuvre d'art, non plus, la *Grève des Forgerons* de Coppée, parce que le dramaturge y prêche l'émancipation

(1) *Du vrai, du beau, du bien*, leçon IXième.
(2) Entre autres, Charles Lévesque, *La Science du Beau.*

des ouvriers de la tutelle des coalitions. Il en serait ainsi des plus beaux discours du Comte de Mun et des belles pages de Faguet, Hannotaux et Bourget.

L'art est, par essence, l'expression sensible du Beau immatériel. (3) Or, la parole littéraire, qui jaillit des facultés agissant en harmonie, produit le Beau, soit dans son objet, soit dans l'âme qu'elle révèle. Bien plus, la littérature est le premier des arts. La raison en est simple: la forme dont la parole littéraire revêt le Beau est la plus parlante et celle qui le rend le plus accessible. Elle emprunte des moyens d'expression aux autres arts; le coloris à la peinture, le rythme à la musique, l'harmonie des lignes et des parties à l'architecture, et, s'il s'agit de l'éloquence, le geste et la tenue à la danse.

La parole humaine devient littéraire quand elle se conforme à sa nature et à sa fin. Corporelle et spirituelle, la parole est un son, de l'air battu, dit Bossuet, et elle incarne une pensée. Tels sont ses deux éléments. A celui qui l'entend, elle apporte un objet et une âme, deux choses inséparables. Le bon sens proteste si elle ne dit rien et l'entendement se lasse si, terne et froide, elle est inanimée. Objet découvert, âme révélée, voilà la parole littéraire. Sa raison d'être—sa fin—c'est d'agir sur l'homme. Les sentiments de l'âme communiquée, elle les veut faire partager par l'âme à laquelle elle s'adresse. Cette fin dans son obtention suppose une action puissante et complète et conforme à l'âme qui la subit. Plus la nature de celle-ci est respectée, plus profonde et décisive est l'action produite. On peut donc définir la littérature; l'art d'exercer sur l'homme une action puissante, ordonnée

(3) Longhaye, *Théorie des Belles-Lettres.* 109 sq.

et morale. Ainsi, l'art littéraire revêt un caractère sérieux; il embrasse l'homme, le monde et la vie.

Mais comment l'action de l'artiste sera-t-elle puissante? En tant qu'esprit, l'homme est doué d'une intelligence et d'une volonté. Il comprend et aspire vers le bien. L'homme possède aussi deux facultés mitoyennes entre les sens, facultés corporelles, et les puissances supérieures; l'imagination, sorte d'écran où viennent se reconstituer les tableaux absents et évoluer les êtres lointains, et la sensibilité qui perçoit les impressions morales. La nature a établi un ordre entre ces diverses puissances. Autant l'âme l'emporte sur le corps, autant les facultés spirituelles priment sur les puissances mixtes et les sens. Si chacune d'elles réclame son aliment, il ne s'ensuit pas qu'elles agissent isolément ou successivement. Elles sont sans cesse en éveil et leur rôle respectif compte dans l'action générale de l'économie intellectuelle. La puissance de l'écrivain résulte de l'action normale de toutes les puissances de son âme. Il doit allier l'idée à l'image et l'ardeur généreuse au sentiment. Rien ne parvient à l'intelligence autrement que par le sens. D'autre part, l'âme à laquelle parle l'artiste est constituée comme la sienne et ne vibrera qu'à l'unisson de la sienne. Le littérateur est une intelligence qui en éclaire une autre; une imagination qui peuple une autre imagination; un coeur qui émeut une autre sensibilité et un homme qui parle à un homme. Nulle action puissante dans le désordre. L'artiste ne fait oeuvre complète qu'à la condition de respecter ce principe. Toute l'âme doit animer l'oeuvre. S'adressant à un homme, être raisonnable, elle doit d'abord parler à son intellect. Que les facultés

secondaires n'aient pas toujours le droit de priorité. Que l'éblouissement des figures ne laisse pas chômer la volonté. La fin, émouvoir ou démontrer, narrer ou instruire, détermine le jeu des puissances. Au principe de l'action ordonnée s'ajoute donc celui-ci; les facultés doivent agir suivant les exigences variables de l'objet.

Au fond, ces lois ne relèvent guère que d'une esthétique élémentaire. N'y a-t-il pas de règle supérieure?—La morale. Celle-ci n'est pas l'art. Leurs objets sont spécifiquement différents; le bien pratique et le beau immatériel. De cette différence ne concluons pas à l'opposition. L'art ne peut ignorer l'empire de la morale ni la morale ignorer l'art. Le bon sens prohibe une distinction radicale entre la conscience de l'artiste et celle de l'homme. Tous les actes humains sont assujétis à la morale. La fin dernière étant Dieu atteint par tout l'effort raisonnable, se peut-il vraiment qu'une catégorie d'actes soit dispensée de cette poursuite? La parole s'affranchissant de cette fin parce qu'elle devient artistique, voilà qui est absurde. La morale, on le sait, compénètre l'art. Entre les deux s'établissent des relations inévitables. "Quand un écrivain prend la plume, il demeure soumis aux lois de la vérité, de la morale, de la charité, et ces lois saintes ne sont pas moins obligatoires que les règles de la prosodie et de la grammaire. La liberté de tout écrire n'est plus de l'art mais de la barbarie." (4) La subordination de l'art à la morale n'a rien de commun avec la passivité. L'art doit servir glorieusement. Ces lois, en dépit de tant de sophismes, sont essentielles. Le Beau ne saurait être produit contre la nature des choses ou se complaire dans le désordre.

(4) Mgr Gibier, *L'élite qui écrit.*

D'autre part, la hiérarchie des facultés n'offre rien de rigide. C'est l'objet en vue qui attribue à chacune son rôle. Au-dessus de ces deux règles, se pose la loi supérieure de la morale, ou, si l'on veut, de la fin dernière, loi transcendante qui n'excepte point la plus haute activité intellectuelle. Le rôle de l'artiste apparaît clairement. Ce n'est pas d'éblouir ni d'amuser avant tout. Propagateur de Beauté, que son action puissante, complète et ordonnée élève au contact de la grandeur morale, épure les esprits en y faisant rayonner le bon sens. Qu'il nous ravisse vers l'idéal de la vérité morale dont le propre est de transfigurer et de nous faire découvrir une grandeur insoupçonnée.

Le respect de ces principes élémentaires par nos hommes de lettres et nos artistes forme la première caractéristique de notre art. Notre littérature est catholique et s'efforce de servir la foi. Pour cela, elle s'est faite littérature d'action. A ces deux titres, elle mérite déjà la considération que l'on attache à tout ce qui constitue le patrimoine d'une race. Les progrès de tous nos genres artistiques justifient d'y voir un motif de fierté.

L'âge d'une littérature correspond à l'âge de la race qui la possède. On sait la prétention qui a failli nous donner notre bataille d'Hernani. Une littérature comporte des productions concrètes et une série d'écrivains manifestant des tendances qui les apparentent et représentant les principaux genres. De l'imperfection de leurs réalisations on ne saurait conclure à l'inexistence de la littérature canadienne-française. Nos églises de plâtre peinturluré ne prouvent point que l'architecture est un myte. Notre littérature est une oeuvre de jeunesse; notre peuple n'a que

trois siècles d'existence et nous avons pris conscience de notre âme collective plus récemment encore. Nous avons hérité de dispositions sans doute précieuses mais une transplantation équivaut à un retard. Le jeune arbre, arraché à l'humus natal, a eu une existence dramatique. La guerre l'a effeuillé et souvent l'ennemi a cru, en le pliant jusqu'à terre, le rompre à jamais. Souple, le tronc s'est relevé, puis la sève a repris sa circulation. Des fleurs et des fruits sont apparus et le dôme de sa frondaison ne cesse d'élargir l'ombre bienfaisante qu'il projette dans la plaine. Rien d'étonnant si nos origines littéraires sont modestes et si les oeuvres des primitifs ne sont pas des coups de maîtres. Comme l'enfant, une littérature commence par balbutier. Homère, Eschyle et Démosthène ont illustré la Grèce qui avait déjà des siècles de culture. L'âge d'or n'a pas coïncidé avec l'enfance dans l'antique Rome, et les légions romaines ont conquis bien des triomphes avant que la gloire n'immortalise Virgile, Horace et Cicéron. Le siècle de Louis XIV résume beaucoup d'efforts artistiques et diminue-t-on la valeur des classiques en constatant qu'ils ont bénéficié des disciplines intellectuelles des précurseurs? Il n'y a pas en littérature de génération spontanée et l'histoire trouve une généalogie même au génie. Quels progrès des *Chansons de Gestes* à Corneille? La gloire d'une littérature consiste dans l'évolution progressive et dans la marche ascendante. En même temps que ces principes nous préservent de la désespérance et de la sévérité outrancière, ils nous guident dans l'examen de nos réalisations littéraires.

Grâce à M. l'abbé Camille Roy, (5) qui est

(5) *Histoire de la littérature canadienne-française.*

chez nous le premier historien littéraire, notre littérature n'est pas toute entière descendue dans l'oubli. Il a recueilli nos oeuvres dont quelques-unes étaient rares et les a, selon un plan qui indique le progrès accompli, situées dans la synthèse de notre production artistique. On sait la distinction; littérature en puissance et littérature en acte. L'ample extension de cette formule rattacherait l'origine de notre littérature aux randonnées glorieuses des La Vérandryes et aux humbles chansons de nos mères auprès des premiers berceaux. Dans ce passé lointain, se sont en effet burinés les linéaments de l'âme canadienne-française que les apports ultérieurs n'ont pas totalement effacés. Mais il paraît artificiel de diviser en périodes notre histoire littéraire. Elles seront toujours imprécises. Ce sont les théories qui impriment à chaque siècle de l'art français son caractère propre qu'illustrent la présence d'un génie et nombre d'écrivains en vue de la même école. Ici, rien d'aussi nettement dessiné. L'influence française et l'importation ont longtemps été l'aliment exclusif de notre littérature naissante. Son développement a pu coïncider avec certains événements politiques mais le calme ou l'agitation des temps n'ont pu qu'être des circonstances nuisibles ou favorables, de sorte qu'il est impossible d'imposer des divisions comme définitives; elles ont surtout une valeur pédagogique.

On ne saurait, dans l'ordre historique, inclure dans notre littérature les livres publiés sous le régime français. Ils ont traité de choses canadiennes mais l'âme qui les anime et l'inspiration qui les dicte sont essentiellement françaises: les *Oeuvres de Champlain*, les *Lettres* de Marie de l'Incarnation, les *Relations des Jésuites*, l'*Histoire de la Nouvelle-France*, de Charlevoix.

Notre littérature est donc née après 1760. Les conditions de nos lendemains de conquête n'offrent aucune sécurité propice à l'art. La vie intellectuelle s'entretient dans la paix et l'incertitude troublante de l'avenir explique la modestie de nos origines littéraires. La première manifestation apparaît en 1778. La *Gazette Littéraire de Montréal* qui ne vécut qu'une année, est l'organe d'un groupe d'intellectuels auxquels quelques Français communiquent de leurs idées philosophiques du XVIIIième siècle. A Québec, se fonde le *Club Constitutionnel* où l'on parle de politique et, comme apaisement, de littérature. La nécessité de la lutte après le régime de 1791 rend l'esprit canadien plus batailleur et des journaux qu'emporte la tourmente se succèdent à partir de 1800. *Le Courrier de Québec*, 1807, *le Vrai Canadien*, 1810, et à Montréal, le *Spectateur*, 1813, *l'Aurore des Canadas*, 1815, et quelques autres organes attestent une activité intellectuelle grandissante. Le journal fait connaître nos auteurs qui y publient poèmes et prose. Des noms français figurent en tête de nos poètes que l'on réconnaît comme étrangers à l'âme canadienne. Denis Benjamin Viger et Joseph Bibaud illustrent mieux que Joseph Mermet et Joseph Quesnel la valeur de ces prémices.

Notre littérature prend un bel essor avec Garneau, Crémazie et Ferland. Pendant que la politique bat son plein, publicistes, poètes, historiens s'appliquent à fortifier la vie intellectuelle de la nation. On doit à cette époque tourmentée de l'union des deux Canadas, l'histoire de F. X. Garneau, les strophes patriotiques de Crémazie et les solides exposés sociologiques de Parent. L'éloquence s'élève à la hauteur des causes sublimes avec Papineau, Morin et La Fon-

taine, orateurs différents, mais bien caractéristiques de notre race. Vers 1850 s'ouvre une ère nouvelle, saluée par Crémazie. C'est à cette date, semble-t-il, que commence la deuxième époque. Depuis la cession, la race a pris conscience d'elle-même. Son âme s'est exprimée dans les formes les plus à sa portée et la servant mieux: tribune politique, journaux de combat, strophes patriotiques. Garneau, en révélant le passé, a sonné le clairon de la confiance et voici que la fondation de l'université Laval, en 1852, offre à la pensée canadienne-française des horizons insoupçonnés. Depuis l'apparition de la *Capricieuse*, en 1855, les échanges intellectuels avec la France deviennent continus. Une brise vernale soulève l'ardeur de la génération héritière d'un passé riche d'efforts obscurs. Des noms nouveaux s'ajoutent aux batailleurs de la pensée et l'on assiste, après 1860 surtout, à une grande effervescence. Non pas que toutes les formes littéraires aient atteint la perfection, mais les ouvrages se multiplient et les méthodes se renouvellent. La poésie et l'histoire sont les genres les plus cultivés et avec le plus de succès.

La prédilection des auteurs canadiens-français pour les travaux historiques témoigne de leur sérieux de l'esprit, d'un goût réel et d'un sens pratique profond. Ce genre répond à un besoin impérieux de la race; l'angoisse n'est pas disparue de l'âme de ce petit peuple et le vainqueur, malgré ses échecs, ne renonce pas à ses ambitions de tutelle morale. Par ses mesures tracassières, il espère décourager la nationalité de vouloir continuer sa vie française. Il lui faut, à notre peuple, le récit de son passé inspirateur, pour qu'il y puise le courage de la fidélité. L'écrivain, en choisissant un tel sujet, trouve facilement la matière de son oeuvre. L'histoire, il la vit. Il en voit se dérouler le drame. Son émotion intense est facilement transmissible et l'intérêt du récit réside dans les faits mêmes plus que dans leur disposition scientifique. Pouvait-il être plus pratique, l'auteur qui s'adressait à un peuple ayant fait la gageure de survivre? Nul ouvrage ne démontre mieux le progrès de l'histoire chez nous que l'oeuvre d'Henri d'Arles, *Nos historiens*, qui constitue notre meilleure synthèse historique. Nulle critique plus juste et plus délicate de nos historiens; nulle étude plus experte de leurs procédés. Cet ouvrage montre l'évolution du genre; chronologique au début, il devient analytique. Avec la poussière historique que les primitifs ont amassée, les maîtres actuels reconstituent et font revivre de pied en cap les personnages passés. Chapais et Groulx; quel dyptique il nous fait de ces deux historiens en pleine fécondité et comme il sait définir la supériorité du directeur de l'*Action Française!* Chapais enferme les contigences historiques dans un cadre factice; l'auteur de *La Naissance d'une Race* brosse du passé des tableaux vivants. A l'instar des grands maîtres, Fustel de Coulanges et Thureau-Dangin, il interprète les documents et les discute. Il les rapproche et les compare. La philosophie de l'histoire vient animer la masse des documents d'où jaillit la vérité. L'un fait oeuvre de loyalisme et l'autre oeuvre de justice et de fierté. Je ne sais rien dans notre critique d'aussi complet, d'aussi finement érudit, que *Nos Historiens*. Henri d'Arles y étudie les primitifs et des morts il remonte aux vivants. Point d'intransigance et nul mieux que lui ne prêche l'admiration de nos annalistes dont les mérites sont divers mais l'effort également sincère.

A côté de nos maîtres historiens se place toute une théorie de monographistes (6) dont la liste s'allonge. Après 1867, la monographie a même pris une importance trop marquée et qui a nui à la grande histoire. Cette fragmentation du passé—bien que la monographie puisse parfois couvrir une longue période—demeure un complément. Ce genre a atteint la perfection avec *"Jean Talon"* et *"Montcalm"* de Chapais. Ces études, par les aperçus qu'ils projettent sur de longues périodes, se rattachent à la grande histoire. Quelle érudition! Quelles justes appréciations de la vie de l'intendant qui fut le Colbert colonial! Dans *Montcalm*, le ton diffère. Si la même érudition et la même dextérité dans le choix des documents s'y rencontrent, le héros à panache communique de son enthousiasme à l'historien. Il prend son personnage à l'enfance et le suit jusqu'à sa mort épique. C'est un des exemples, note d'Henri d'Arles, (7) de longue gestation littéraire. Chapais n'a rien sacrifié de la qualité à la hâte d'offrir une oeuvre qu'il a préféré porter un quart de siècle dans son cerveau. Des pages figureraient avec honneur dans les anthologies les plus exclusives. Rien de plus fini dans notre littérature et bien peu de livres commandent à tant d'égards le titre de chef-d'oeuvre. "Une des premières gloires de notre université," a dit Monseigneur Piette, M. l'abbé Groulx est l'écrivain le plus illustre des lettres canadiennes. Son dévouement sympathique met sa parole éloquente au service de toutes les causes nationales ou littéraires. Cet historien ex-

(6) Gérin-Lajoie, Henri Raymond Casgrain, Sulte, J. E. Roy, Auguste Gosselin, Alfred Decelles, L. O. David, N. E. Dionne, F. J. Audet, etc.
(7) *Nos historiens*, p. 208.

erce un influence décisive sur la jeunesse. Les vocations qu'il aura suscitées, l'idéal patriotique qu'il aura légué aux adolescents, le sens qu'il aura imprimé à notre intellectualisme, prolongeront au-delà de son existence active les bienfaits de son oeuvre. "M. l'abbé Groulx est l'historien le plus complet et le plus sûr de notre génération, l'un des meilleurs aussi, sinon le meilleur, que nous ayons eus." (8) "Sans attendre cette refonte qu'il nous annonce de son oeuvre, a dit Olivar Asselin, je salue en lui un maître de la recherche historique, un maître du style, un maître de la vie spirituelle, un maître de réflexion et d'énergies patriotiques". (9)

L'appréciation de ce critique qui, avec feu son ami Jules Fournier a mené tant de rudes batailles intellectuelles, nous amène au genre poétique. Olivar Asselin a préfacé l'*Anthologie des Poètes Canadiens.* Ce recueil nous manquait, celui de l'abbé Nantel, n'étant plus à date depuis longtemps. La plus importante étude d'ensemble dont le livre ait fait l'objet demeure le travail lu, en mai dernier, à l'Académie Canadienne par M. le chanoine Chartier (10) sur les Epoques de la poésie canadienne française." Le vice-recteur termine ainsi: "De pauvreté nous avons d'ailleurs toujours souffert en poésie tout au moins. Presque toutes nos richesses sont d'importation et d'une importation qui retarde toujours d'une époque. Quand nous nous adonnâmes au pseudo-classicisme, le romantisme avait déjà détrôné en France ce truchement du grand art. Lorsque celui-ci nous fournit ses secrets, le parnassisme achevait de régner au

(8) Henri d'Arles, ouv. cité,
(9) *L'oeuvre de l'abbé Groulx.*
(10) Revue Trimestrielle, août 1923.

pays de nos pères. C'est après la disparition ou presque du vers marmoréen, là-bas, que nous entreprîmes de le fabriquer chez nous. Enfin, nous ne fîmes les yeux doux au symbolisme qu'à l'heure où déjà ses excès le culbutaient en France.

"Ainsi deux traits caractérisent tout notre mouvement poétique. Il n'est qu'une décalque de celui de France. Ce décalque ne s'opère chez nous qu'après que la France, dégoutée, a relégué dans l'ombre le modèle. C'est le double fait dont la constatation s'impose lorsqu'on a parcouru attentivement les oeuvres enchassées dans l'*Anthologie des poètes canadiens.*" Cette conclusion que l'on a tort d'appliquer à toute notre poétique puisqu'elle ne découle que d'une étude de l'anthologie, appelle certains commentaires. M. le chanoine Chartier a d'ailleurs signalé les qualités positives de notre poétique d'après 1890 et les progrès considérables des primitifs à la pléiade actuelle. Il reste, toutefois, que la comparaison d'un genre ou d'un ouvrage canadien avec le genre ou l'ouvrage français correspondant — comparaison qui honore l'auteur canadien—entraîne un jugement pessimiste, parce que les conditions n'offrent que de très partielles analogies. Que la poésie canadienne retarde toujours d'une époque, il faut distinguer. Avant l'avènement du symbolisme en France, les époques furent nettement déterminées et la vie intellectuelle chez nous, d'autre part, jusqu'aux environs de 1890 ne profita que des réverbérations de l'art français. C'est pourquoi on s'adonna au romantisme alors que le dieu était tombé. Mais notre poésie ne fut pas toujours en retard. Depuis que les théories éphémères ont apparu, la poésie française n'est plus exclusivement d'une

école. Les vrais poètes s'en tiennent même à l'éclectisme et il n'est pas rare d'observer chez certains, dans des publications différentes, des tendances qui ont évolué. Des auteurs partis du symbolisme reviennent au parnassisme. Toutes les réformes poétiques effectuées depuis le classicisme ont laissé quelques principes dont vit la poésie contemporaine. Les grands maîtres survivent en de nombreux disciples et il ne paraît pas que la guerre ait eu d'autre influence artistique que celle d'opérer dans la poésie le retour au bon sens français. Notre mouvement poétique, un peu en retard à la fin du XIXième siècle, soit, parce qu'il n'avait pas suivi les extravagances artistiques, n'a pas eu à revenir en arrière. Notre poésie dans les principales manifestations depuis trois décades, n'accuse pas de retard surtout si l'on juge les recueils mêmes d'où l'auteur de l'anthologie a extrait ses pièces. Ajoutons que tant que la France exercera sur le monde la primauté artistique qu'on lui reconnaît, le Canada français et ses écrivains en subiront toujours l'influence marquante. Longtemps, nos poètes auront le devoir de se mettre à l'école française. Serait-ce si grand défaut qu'on reconnaisse à nos auteurs un air de parenté avec les poètes de France? Il suffit d'ailleurs que le genre qui nous intéresse ait progressé, ce qui est incontestable.

La présence de ce genre aux débuts de notre littérature est un fait qui ne surprendra personne. Des poètes se trouvent à toutes les aubes littéraires. Avant de démontrer, l'homme recherche le rythme et l'harmonie dont la nature lui donne de si parfaits exemples. De ce plaisir des sons cadencés est née la poésie. Les anciens réservaient le langage musical à la beauté phy-

sique ou morale. Elle servit à chanter la nature, l'héroïsme, la vertu, la divinité. L'idée de beauté est devenue inhérente à la poésie. Elles vont de pair et le poète recherche l'une pour l'autre. Cette poursuite du Beau pousse l'homme à le vouloir aussi beau que possible. Cette extrême beauté s'appelle l'Idéal. En le recherchant, l'esprit se rapproche de la beauté suprême qui est la suprême vérité de l'Etre. Cette poursuite de l'Infini-Beau qui est l'idéalisation rend l'objet plus vrai, plus conforme à son être sans le rendre pour cela plus réel. Les Romains de Corneille sont plus grands que les Romains de l'histoire. En présence de la Beauté, l'homme éprouve un tressaillement ineffable; son âme remuée est vibrante et son imagination s'échauffe. Au fantasme, elle ajoute des qualités cueillies, ça et là, et qu'elle magnifie. C'est la création artistique.

L'idéal est immatériel qu'une forme sensible doit revêtir. Tous les arts expriment plastiquement des idées. Pour les rendre sensibles, la poésie recourt aux figures et aux images. Le poète recherche la Beauté, object de son art, et ne peut devant elle rester impassible. Son enthousiasme, il faut qu'il le communique. Son âme doit animer ses vers s'il veut atteindre celle de ses lecteurs. "Le vrai poète, a dit Voltaire, est celui qui remue l'âme et qui l'attendrit; les autres ne sont que de beaux parleurs." Fénélon estimait la poésie comme très utile et très sérieuse. Platon attribue à un dieu les créations du poète et Cicéron (11) de même "divino spiritu afflari". Les facultés du poète ont besoin de l'inspiration. "Frappe-toi le coeur, c'est là qu'est le génie,' dit Musset. Le souffle divin,

(11) Discours *pro Archia.*

qui le caractérise, lui suggère les images qui frappent notre imagination et nous rendent sensible sa vision. Le poète doit savoir:

Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie,
Ecouter dans son coeur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer;
D'un souffle, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme
Faire une perle d'une larme.
(*Musset.*)

Notre poésie est née presqu'en même temps que notre histoire. M. l'abbé Camille Roy a étudié les trois primitifs Quesnel, Mermet et Bibaud. Le précurseur véritable est Crémazie dont quelques strophes survivront. La voix la plus retentissante du siècle dernier est celle de Louis Fréchette. *La Légende d'un Peuple,* épopée historique aux alexandrins sonores, a le don d'émouvoir. Pour ces deux poètes, comme pour tous les bardes d'avant Lemay, le passé est l'unique source d'inspiration. Ils nous intéressent par ce que leurs poèmes ont d'éternel comme le patriotisme, bien plus que par leur forme personnelle. Ils subissent l'influence romantique. Lamartine et Hugo sont leurs maîtres auxquels ils sacrifient parfois, comme Chapman, leur personnalité. Le même souci exclusif de la sonorité se retrace dans les *Essais poétiques* de Lemay (1865).

La génération d'après 1895, dont Jean Charbonneau a voulu retracer (12) la généalogie poétique, se révèle tout autre. Il rappelle le mouvement de l'*Ecole littéraire de Montréal.* En littérature, il n'existe pas d'innovation exclusivement localisée et voilà pourquoi l'influence du cénacle, restreint par le nombre d'adeptes, a eu

(12) *Les influences françaises au Canada,* tome 1er.

des répercusisons si lointaines à travers la province et a tellement revivifié notre poétique. Tous les poètes actuels attestent leur fidélité aux grandes idées de l'émancipation claironnée dans les *Soirées du Château Ramezay*. Les influences subies, voire recherchées, diffèrent totalement de celles de l'époque précédente. A cette jeunesse paraissent désuets le lyrisme lamartinien et romantisme des *Orientales*. Ses aînés avaient pratiqué le culte de la France que les enthousiastes de l'*Ecole* croient indispensable mais ils veulent adopter une autre tradition littéraire. A bas "les vieux poncifs romantiques". Ils sont disciples d'Alfred de Vigny, de Lecomte, de Lisle et de Sully Prud'homme. C'est leur âme mûrie par la tristesse, meurtrie par la lassitude, que les rénovateurs veulent dire et disent. *Les Blessures, le Coeur en Exil, le Paon d'Email* se rattachent à cette tradition. La poétique parnassienne enrichit ainsi notre poésie de ses plus beaux vers:

Méprise dans ton coeur la trompeuse fortune;
Monte, dans ton orgueil, au seuil de l'Art t'asseoir,
Et là, médite, loin de la plèbe qui passe.
(*Les blessures.*)

O poète isolé! Comme le pâle arbuste
Dans la fragilité,
Prends racine au rocher, orgueilleux et robuste,
De l'idéalité.
(*Le coeur en exil.*)

Cet effort vers la personnalité a leurré quelques critiques. Il reste pourtant que la douceur du poète des *Vaines Tendresses* a tempéré ce pessimisme olympien. Cette discipline de l'*Ecole* a eu cet heureux résultat de tourner le talent vers le souci de la forme qui, il faut l'admettre, manque à la période précédente. Notre poésie requiert des procédés nouveaux, des ri-

mes plus opulentes, des rythmes plus abondants, des tournures plus variées, plus précises, plus nerveuses et plus exactes dans la description. Ce souci a confiné à l'écriture artiste du symbolisme. *Les Phases* en témoigne, mais une légère réaction s'est produite qui paraît avoir situé notre poésie dans la tradition la plus acceptable.

Albert Lozeau, Blanche Lamontagne et Paul Morin illustrent la dernière manière. Qui ne se souvient de la polémique que souleva le *Paon d'Email?* A la vérité, ce fut un éblouissement. La lecture fait l'impression que produit la visite d'un musée de tableaux brutalement impressionnistes; trop d'or et de pourpre, trop d'éclat et de contraste. Le recueil fatigue et énerve comme un orchestre où dominent les cymbales. Mais celui que Jules Fournier (13) a appelé "l'un des plus riches tempéraments de poète et d'artiste de notre époque "dans *Poèmes de Cendre et d'or* se révèle, non pas

.....muri par la bonne souffrance

mais plus personnel et plus varié. En effet, il évince quelques conventions littéraires affichées jadis avec quelque fracas. Il est maître de sa manière. M. Morin n'est plus le joaillier qui sertit de diamants, grisé par la seule technique de son art. Il ne cache pas que, parfois ému, il est un homme "qui pense, qui sent, qui aime et souffre." (14) Son imagination somptueuse et sa virtuosité surprenante tournent l'auteur vers l'exotisme comme si rien de notre ciel ne pouvait enchanter ses regards.

Je vis plus douce que la molle transparence,
De ces matins de perle, où tremble un ciel de France
Surgir sur les jardins de jade et les toits d'or,

(13) *Mon encrier*, tome 1er.
(14) Henri Dombrowski, *Action Française*, jan. 1923.

Comme une vague parfumée et purpurine
L'aube de flamme rose où sommeillait encor
L'émail sicilien de Palerme marine.
(*p.* 219)

Tout autre est Albert Lozeau, le poète de l'intimité. Depuis l'*Ame solitaire*, édité à Paris en 1907 et qui eut l'honneur d'une réédition, il demeure le plus attachant et le plus sympathique. Cet artiste s'apparente avec la pléiade des chantres du coeur; Sully Phud'homme, Paul Harel, Auguste Angellier, Louis le Cardonnel, Charles de Pomairols. Il n'a rien de la rigidité des parnassiens, rien du style fuyant des symbolistes, rien de la prosodie saccadée des décadents. Lozeau, voilà le poète le plus vraiment personnel et le plus simplement humain. Le sujet de sa poésie est, avant tout, son coeur; ses chants s'accompagnent de la musique divine de Lesbos.

Quand la fenêtre est close et que tout bruit s'éteint
Ecoute de ton coeur monter la voix suprême;
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème,
Comme les fleurs et les oiseaux sont au jardin.
(*L'âme solitaire, prologue.*)

Des portraits suspendus, quel est le plus aimé?
Ah! ton coeur sent monter depuis longtemps obscures
Les larmes qu'il versa sur de vieilles blessures!
Ton mal ancien n'est donc pas encore embaumé.
(*la mémoire*)

Sa sensibilité d'artiste peuple de vie sa solitude de malade. Son âme est libre et suit le nuage en route vers "l'archipel doré", l'oiseau babillard qu'ébouriffle la brise sur la frondaison royale des grands érables fiers. La nature qu'il décrit, et dont il loue la beauté apaisante, n'est pas lointaine. Ses paysages n'ont ni minarets, ni domes byzantins. Ils déroulent des fresques de verdure; capricieuse ondulation des feuillages que l'ondée diamante, par les soirs de vent doucereux; vision du Mont-Royal que le poète, Promothée enchaîné, de sa chaise roulante aperçoit par la fenêtre ensoleillée; sites de nos campagnes qui ont parlé à son âme mélancolique au cours d'une promenade en voiture. Tout cela, par un art subtif et une sincérité profonde, provoque l'émotion. Mystique plein d'onction, il se laisse effleurer par l'amour qu'il chante en des vers chastes. L'amour a pour lui "des caresses d'anges apprises dans les cieux". Sa poésie élève l'âme où elle entretient une atmosphère éthérée.

"M. Albert Lozeau est excellemment ce qu'il est; un joueur de cithare, une âme sensible et tendre, un peintre de petits tableaux exquis, un faiseur d'arabesques légères, un artiste d'Alexandrie. Son oeuvre se compose de poèmes qui sont, tantôt des bibelots gracieux et tantôt des chefs-d'oeuvre de beauté plastique ou spirituelle. En pénétrant dans cette gallerie toute pleine d'élégances fragiles, on craint bien un peu de casser quelque chose, mais on est, à chaque instant, intéressé par de multiformes joailleries. Et sur toutes d'ailleurs brille le reflet d'une pensée délicate ou le feu ardent d'une émotion sincère. Les poèmes de M. Lozeau ont tous été trempés dans la flamme profonde de la vie intérieure. C'est ce qui leur donne une âme et les assure de durer." (15)

D'autres poètes s'adonnent à la poésie de la terre. Le plus persévérant et le plus représentatif est Blanche Lamontagne-Beauregard. La terre qu'il faut empêcher de mourir en la faisant aimer, quel thème poétique! Nul ne devrait être plus prenant. Les poètes du terroir, comme Albert Lozeau le faisait remarquer dans une ap-

(15) Abbé Camille Roy.

préciation de *Dans la brise du terroir,* (16) se rattachent à Louis Mercier, dont les lecteurs reconnaîtraient maintes strophes dans des poèmes canadiens. Mercier se classe parmi les poètes français dont la manière offre le plus de conformités avec notre tempérament. Plusieurs de ses tableaux rustiques pourraient être supposés de nos campagnes. Evidemment tous les domaines où l'on sème, laboure et récolte se ressemblent, en somme. Mais nos régionalistes adoptent jusqu'au rythme et au vocabulaire de Mercier. Ne querellons pas. Il importe assez peu qu'ils aient commerce avec l'auteur du *Poème de la Maison* ou avec Verhaeren. Pour admirer leur poésie exclusivement nationale et louer leur effort, il leur suffit d'avoir réussi, et à nous, de savoir qu'ils se sont rencontrés avec les meilleurs bardes de la vie paysanne.

Les thèmes de notre poésie, les éternels sujets du lyrisme, gagnent donc en variété et en perfection de forme. Depuis l'émancipation du romantisme, elle se met à l'école des poétiques contemporaines. Il est incontestable que de nos primitifs à Morin, Chopin, Lozeau, Lamontagne, le progrès est remarquable. Le lyrisme s'est élargi; sa variété est assez universelle et assez vaste pour intéresser tous les hommes. Cette universalité ne présente rien d'incompatible avec l'originalité individuelle ou nationale.

Ces progrès ne sont pas les seuls. D'autres formes littéraires revêtent notre pensée. Quelle race peut s'enorgueillir d'avoir des penseurs de la valeur de Mgr L. A. Paquet et de M. Henri Bourassa, par exemple? L'éminent professeur de théologie survivra par ses *Commentaria* de

(16) Alphonse Desilet.

St-Thomas. *Son Droit Public de l'Eglise* lui assigne un rang d'honneur dans la pensée catholique contemporaine. Rien d'aussi solide que ce traité. Notre clergé continue la tradition de se tenir au premier plan de la vie intellectuelle canadienne française et malgré ses multiples occupations, c'est à lui que notre littérature doit ses plus belles oeuvres. Nos prêtres voient dans la pensée un moyen de servir la doctrine comme ils servent la vie spirituelle du catholicisme par leur apostolat. Il serait trop long d'énumérer toutes les manifestations dont quelques-unes ont valu à leurs auteurs l'admiration des savants d'Europe. On sait quel concert de louanges accueillit *La Vie de St-Hilaire* de M. l'abbé Jeannotte, sulpicien.

Le théâtre et le roman sont apparus chez nous assez tard; ils s'implantent difficilement. On note des essais timides depuis les *Fiancées de* 1812 de Joseph Doutre, paru en 1844. Cette forme littéraire, pratiquée en France avec tant d'art et de maîtrise, pousse chez nous quelques floraisons méritoires. Après *Charles Guérin* (1853) de P. J. O. Chauveau, *Les Anciens Canadiens* restent longtemps le chef-d'oeuvre. Puis, il se produit dans ce genre comme l'obscurité profonde d'une nuit et les romans qui paraissent ne sont plus remarquables que par certains passages. Ce qui semble retarder l'éclosion abondante d'oeuvres d'imagination, c'est le manque de complète connaissance de la vie et du don d'observation. L'*Appel de la Race* vient de tonifier le roman canadien de même que *Marcel Faure* de J. C. Harvey, deux oeuvres d'une valeur différente. Jamais roman canadien n'a suscité autant d'intérêt que celui d'Alonie de Lestre. Selon son talent, tel critique a trépigné et tel

autre mordu. Dans l'apaisement, la raison s'est faite entendre. MM. Antonio Perreault, Olivar Asselin et l'abbé Olivier Maurault ont fait de la lumière autour de l'oeuvre nouvelle qui a abasourdi quelques sages habituellement amis de la modération et de la mesure. Quant au public—le grand maître—il a accueilli le roman comme jamais ouvrage de ce caractère. Il y a vu un véhicule de fierté nationale, un miroir d'observations vraies, une arme de combat, un clairon. Des voix d'Europe ont parlé. M. Henri de Noussame a écrit: (17) "Un ouvrage récent m'a ému et captivé. La vie et le charme de cette oeuvre marquent un pas en avant dans le roman canadien." "C'est un beau et bon livre, bien construit et bien écrit, disait *la Croix* de Paris sous la signature de Jeanne d'Orliac. *Marcel Faure* est également un roman à thèse. M. J. C. Harvey expose l'émancipation économique des Canadiens français. Sa valeur est certes inférieure à celle de l'*Appel de la Race* mais il intéresse parce qu'il est une tentative louable d'étude de l'âme canadienne. Notre littérature a besoin de tels romanciers épris des créations de leur imagination et attentifs aux inquiétudes actuelles de la race. (a)

Notre théâtre est encore en puissance. Cette lacune, comme le faisait remarquer M. l'abbé Groulx, à la première du *Mort à Cheval*, de Ghéon, démontre notre indigence relative. Toutes les formes littéraires, histoire, poésie, roman, éloquence sacrée et profane, journalisme, sont en progrès. Le drame, voilà ce qui retar-

(17) *Le Correspondant* du 25 mars.

(a) *Les habits rouges* par R. de Roquebrune, est un essai de roman historique, où il y a de l'art et un réel talent de conteur.

de le plus. A part les *Faux Brillants* de Marchand, rien ne dépasse l'assemblage de tableaux ou la caricature. Les essais vont de *Véronica* et de *Dollard*, genre solennel, aux revues grivoises et faubouriennes des *Dopés* et des *Esclaves Blanches*. Ces mélodrames font pleurer le faubourg dans nos théâtres forains où l'on vend de la gomme et *Le Canard*. De là à conclure que le canadien français n'aime pas le spectacle, il y a loin. Le cinéma lui plait autant que le vaudeville burlesque. Les films américains le détournent du théâtre français où viennent vivoter des troupes qui affrontent la banqueroute. L'incident se renouvelle chaque saison. Le cinéma déprave le goût à mesure qu'il l'anglicise. Pour être dans le ton, il faut aller applaudir la facétie américaine. Une rééducation s'impose; travail énorme. Loin d'y travailler, les troupes de passage nous servent la plupart du temps des pièces d'ordre inférieur et le public se venge de Georges Ohnet. En de telles conditions, il ne faut pas s'étonner de voir si peu de nos auteurs se vouer au théâtre. Par contre, il importe d'admirer ceux (18) qui ont le courage de braver le mauvais goût du public.

Les musiciens exceptés, tous les artistes ont cette tendance commune—en notre province, ils n'ont pas fort—de se plaindre du public. L'amateur pauvre n'a que des paroles pour encouragements. Quant à ceux qui possèdent de gros sous, ils préfèrent la photographie à l'aquarelle et les nouveaux riches encadrent des calendriers. Condition profondément déprimante.

Et cependant nos artistes produisent. Le terroir les inspire. Nos villes, dont les rues

(18) Monique, L. O. David, Henri Letondal, Victor Barbeau, etc.

géométriques dressent entre quelques arbres rachitiques des maisons à créneaux prétentieux, sont dépourvues de pittoresque. A part quelques demeures survivantes d'un âge moins pédant, c'est le régime de la ligne droite. L'artiste, à la campagne, peut trouver des sujets. Le sujet en art importe assez peu... mais pourtant... Nos campagnes et nos paysans gardent un charme prenant à condition que l'on s'éloigne des abords des villes. Presque tous nos peintres, MM. Suzor Côté, Gagnon, Franchère, Rosaire, Leduc, essayent de le traduire; ils y réussissent diversément. Des paysages givrés ou des têtes d'habitants robustes occupent un rang honorable aux Salons Annuels. M. Massicotte excelle dans les scènes de moeurs. Bien que quelques peintres aient une palette de décorateurs, la peinture historique et religieuse est peu abondante. Nos églises ont bien des surfaces à couvrir; on les badigeonne. Des peintres venus de loin les retouchent prétentieusement. S'il est un artiste et que l'entrepreneur l'oblige à aller vite, alors, le peintre n'ose pas signer. Et nos églises sont ternes. Il serait pourtant très religieux que les fidèles s'habituent à prier devant de la Beauté et que le temple catholique soit le livre ouvert à l'usage de ceux qui, fatigués de lire dans le paroissien, aimeraient méditer devant des tableaux. Les toiles historiques ne sortent guère de l'atelier que sur commandes rarissimes. Hormis quelques panneaux à l'assemblée législative de Québec et quelques bas-reliefs de la cathédrale de Montréal, presque rien.

Nos artistes font de la peinture dite "classique". Peu de toiles dont il faut chercher la justification du titre. Sans être cubistes ou impressionnistes quelques artistes ne dédaignent

point les procédés récents. Les architectes se connaissent. Dans leurs réalisations presque tous semblent ignorer la valeur du site. Jusques à quand construiront-ils dans des pentes nos édifices qui sans ce manque de perspective seraient beaux? Leurs réalisations n'offrent aucun caractère national—une architecture nationale est-elle possible?—et très peu sont conformes à l'art ou simplement au bon goût élémentaire. Il faut construire vite et à bon marché, fût-ce en carton. Si l'architecte veut faire une suggestion au nom de la beauté, le bâtisseur demande qu'on flanque une façade postiche au bâtiment. D'ailleurs, les règlements municipaux tolèrent qu'on obstrue de belles façades et le conseil n'a pas besoin d'une commission d'embellissement. Rien à faire. On doit cependant admettre que le trompe-l'oeil commence à dégouter. On aspire à plus de franchise et à plus de couleur. Le progrès sera grand lorsque nos temples religieux et nos édifices publics ne devront plus fatalement être en pierre et en plâtre.

Comme personne ne s'avise de faire couler son buste ou de faire découper des frises depuis que la photographie est en vogue, les sculpteurs n'amassent pas fortune. On pourrait les compter sur les dix doigts de la main. C'est souvent le projet de quelques monuments qui nous les fait connaître quand ce n'est pas l'inventaire de leurs biens, après leur décès.

Ces noms ne doivent pas nous faire oublier Napoléon Bourassa, l'illustre précurseur et son élève Philippe Hébert, notre sculpteur national. Du premier, surnommé le père des arts au Canada, il reste la chapelle Notre-Dame de Lourdes et quelques toiles décoratives; du second, nos plus beaux monuments. Napoléon Bourassa, qui

fut aussi romancier, (19) avait fait le rêve florentin de fonder à Montréal une école d'art et, plus heureux que bien des artistes, il a réalisé son rêve. Maître et élèves ont travaillé ensemble à la construction de cette chapelle.

Assurément, les beaux-arts ne sont pas aussi avancés que les belles-lettres. Nous sommes jeunes. Nous l'a-t-on assez dit? A la vérité, nous n'avons pas intensément vécu. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si nous n'avons pas encore eu le temps d'écrire des chefs-d'oeuvre et de pratiquer le culte de l'art, quand notre unique souci et notre plus noble geste fut de durer. Pour y voir un motif de fierté — une énergie — il suffit de discerner dans l'ensemble de notre production artistique une évolution vers la perfection et une marche progressive. L'abondance des fruits ne courbe l'arbre qu'à l'automne doré. Les essais du débutant manquent-ils toujours de toute aptitude et, partant, de toute valeur? Les fleurs vernales et les prémices n'ont que plus de grâce et dans la fragilité de leur fraîcheur plus de promesses.

L'heure des doléances est passée et voici que l'équité nous ordonne l'admiration des oeuvres produites dans l'indigence. Que dis-je? Nos auteurs se heurtent à l'apathie. Nul n'est prophète en son pays. Ce dicton informulé résume notre indifférence pour nos auteurs. Chez nous, quelle oeuvre belle peut éclore? Sceptiques envers nos écrivains, nous leur prodiguons notre dédain. Le colonialisme dispose notre âme à l'admiration de tout ce qui vient d'ailleurs. Les vieilles littératures ont des richesses d'exportation et leur humanité agrandie est un foyer d'éducation. Si c'était vers les oeuvres formatrices

(19) *Jacques et Marie.*

des lettres françaises que se dirige notre sympathie curieuse, le tort que cette manie cause à l'art national serait en partie compensé. Mais les maîtres intellectuels n'accaparent que très peu de la part d'admiration que nous refusons à "ceux qui sculptent l'idéal". La race a raison d'immortaliser dans le bronze la figure de ses serviteurs en qui elle reconnaît les qualités maîtresses de son âme. Et nos écrivains? Ne sert-il pas sa race celui qui en dit le passé et en chante l'espérance? La littérature participe à la constitution intégrale d'une nation. Son existence n'attire l'attention et la sympathie que lorsque son âme s'est exprimée en des oeuvres intellectuelles. Les écrivains, les artistes manifestent les aptitudes ethniques qui la distinguent entre toutes. Vers eux, s'inclinent les étrangers pour juger de l'intensité de sa pensée et de son degré de civilisation. On admet que l'art constitue une source de délectation et d'apaisement. Ignore-t-on qu'il reste une valeur économique incomparable? L'art a joué, de tous les temps, un rôle prépondérant dans le commerce et l'industrie. Il intervient dans la production en donnant aux utilités un cachet de beauté. Il opère un miracle de transfiguration. Il serait facile de démontrer que l'art a comblé les pays qui ont fait appel à son concours de richesses inouies. L'histoire cite même des contrées appauvries qui ont recouvré leur crédit grâce à la valeur des trésors artistiques accumulés.

Notre premier devoir envers les artistes, écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, commence par l'admiration de leur travail. Elle ne manque pas d'âpreté leur carrière et comme elle n'est pas attirante! Peu d'ouvriers qui ne touchent pour leur besogne autant que le travailleur de la

pensée. Il peine sans même l'espoir de la sympathie réconfortante. L'homme de lettres ne peut que compter sur la noblesse de son art pour surmonter le dégoût qui naît de l'obligation qu'il a de défendre la flamme de sa pensée contre la violence des brises. Il use sa vie pendant que monte vers sa solitude laborieuse le murmure de la nation qui se moque des rêveurs. L'artiste n'a pas à redouter l'aisance qui parfois amollit l'énergie. Il doit la plupart du temps partager sa vie entre l'art et le gagne-pain de sa famille. Notre civilisation ne nous donne pas conscience de nos devoirs envers l'homme d'étude. Avec Ruskin, admettons que "règle générale, on paye qui nous amuse ou qui nous trompe et non pas qui nous sert. Cinq mille livres l'an au hâbleur, vingt sous par jour au soldat, au laboureur, au penseur, c'est la règle".

Jadis, nos mères disaient: "Votre fils a toujours le nez dans les livres; il va tourner mal." Les temps sont changés depuis que le goût de la lecture existe. Ceux qui lisent, ont-ils l'art de lire? Que lisent-ils? Voilà la question. Ce qui vient par le roman s'en va par le roman. Il en reste bien quelque chose puisque rien ne se perd. La fièvre moderne fait rage. La revue incolore, inodore et sans saveur comme certains corps chimiques, qui tue le livre sérieux, est assaillie, à son tour, par le journal épais des cours d'assises. Et le tourbillon nous emporte. Il faut beaucoup savoir; cela importe plus que de bien savoir. Voici les gros titres. Pour tuer ses heures on dévore le magazine de cinéma illustré dont on ne parcourt plus que les bas de vignettes. Heureusement le livre compte encore chez nous des amis. Nous avons même la manie des reliures. Pourvu que cela nous achemine à la bibliothèque. Mais notre éducation nous montre trop exclusivement la librairie française. A cette table, nous choisissons tous nos aliments intellectuels. Nous nous tournons vers l'étranger comme des affamés. Soupçonne-t-on que nous avons des auteurs à nous? Qui songe à les citer? Autour de leurs oeuvres on fait jalousement la conspiration du silence. *Ignoti nulla cupido.* Où est l'ostracisme dans l'opinion qu'il n'est pas équitable d'ignorer les tentatives locales de doter notre race d'une littérature personnelle? Il importe qu'autour de nos oeuvres s'intensifie la sympathie.

Ce sera la gloire de nos critiques trop rares d'y travailler. M. l'abbé Camille Roy exprime discrètement dans la préface des *Essais sur la littérature canadienne* son opinion sur le caractère et le rôle de la critique. Quelle soit indépendante, modérée, disciplinée et inspiratrice. C'est tout juste, attendu qu'elle remplit un ministère. La critique féconde le sol, écrit Ernest Hello. Les coups d'encensoir ou d'assommoir ne font rien avancer. Ni l'ardeur enthousiaste, ni le dédain spontané n'étendront le règne de l'art. Notre critique n'est pas exempte de ces deux excès. Ou trop sévère ou trop bonace, elle décourage ou retarde le progrès. Dépourvue de vocabulaire et pauvre de discipline, l'expression critique gênée s'emballe et nuit au jugement. Le cliché prohibe la pénétration et laisse libre jeu à notre jalousie. Volontiers, nous dénigrons toute oeuvre canadienne.

Contre ces méthodes, M. Roy s'élève avec raison. Ce critique, que les grands maîtres ont formé, a de l'école. Autour de lui se groupent d'autres auteurs ayant la même méthode. *Nos Historiens* et *Erables en Fleurs,* consacrent ce

genre dans notre littérature. Le critique a pour mission d'indiquer la voie à l'artiste et à l'art. C'est ainsi qu'a été posée la question de la nationalisation. Le terme n'est pas nouveau. Brunetière l'emploie (20) pour désigner une étape de l'évolution littéraire en France. Cette question a fait gloser depuis 1904. Elle a leurré bien des esprits qui y ont vu une formule rigide, étroite. Elle serait, d'après ces timorés, une interdiction pour le littérateur d'énoncer des sentiments humains. Au contraire. C'est en disant les choses qu'ils voient autour d'eux et les sentiments qu'ils ressentent, c'est en restant intégralement eux-mêmes et de leur patrie que les auteurs participeront plus directement à l'humanité. L'originalité de notre âme, comprise et exprimée avec art, assurera la perfection de notre littérature. Notre histoire atteste que l'âme d'un canadien français n'est point l'âme d'un français. Des influences profondes ont modifié le fond primitif. A la dire telle qu'elle est, doit s'efforcer la parole littéraire. Cette fidélité la condamnerait-elle à ne pas être humaine? Notre passé a la vertu de nous révéler à nous-mêmes. Il s'ensuit que notre histoire peut nous aider à mieux traduire notre âme. Longtemps, nos auteurs furent excusables de s'immoler à l'imitation française, de même que le fut le public de toujours rechercher l'ouvrage français. A l'heure actuelle, des livres canadiens-français peuvent nous émouvoir. Ce n'est pas exclusivement notre âme ancienne, les attitudes passées et les souvenirs épiques que doit décrire l'écrivain, mais notre âme actuelle avec ses inquiétudes, ses espérances, ses doutes, ses ardeurs inconstantes et ses élans de fierté. Ce régionalisme élargi indique le sens de notre

(20) *Manuel de la littérature française.*

effort artistique. D'ailleurs, nous lui devons d'exquises manifestations; l'histoire, le roman, la sculpture et la peinture sont régionalistes.

L'art est susceptible de nous mieux faire aimer notre race et notre patrie en les glorifiant. C'est une énergie vitale. L'importance de ne la point dédaigner, la nécessité d'y puiser comme à une source un regain de fierté s'imposent à la nationalité qui veut durer dans la tradition de son effort séculaire. Mais l'art requiert, pour progresser, le concours sympathique du public. Ne soyons pas injustes pour nos travailleurs de la pensée. Leur existence rude commande à notre équité de ne pas leur refuser le pain quotidien. Hâtons leur revanche en ne perdant pas de vue leurs réalisations. Rien n'est négligeable de ce qui peut fortifier nos raisons d'espérer. Nulle ne doit mourir en nous et autour de nous des lumières capables d'éclairer la route.

De notre oubli impertinent, nos écrivains souffrent trop. Qu'ils aient notre sollicitude et nous verrons,

"Du fond de l'Océan monter des étoiles nouvelles."

La nouvelle aurore

Le ministère de la pensée, quand on est digne de lui, exige aussi des austérités.
Lacordaire.

—

Partout, qu'il s'agisse de conquête morale ou matérielle, c'est vers la jeunesse que la Patrie instinctivement se tourne. Ce sont les jeunes qui doivent prendre les revanches décisives. A ceux que Théodore de Banville appelle "la nouvelle aurore" incombe le devoir de parfaire la tâche d'hier. On escompte de l'ardeur entraînante de la jeunesse l'heureuse issue des combats sacrés. Sans elle, sans sa volonté que la vie n'a pas encore amoindrie, aucune résurrection que la nationalité exige, n'est possible. Notre jeunesse comprend mieux que jamais, surtout depuis quelques années, son obligation de préparer effectivement l'avenir. Nous sommes à une époque où la moindre faiblesse devant le devoir, la moindre hésitation devant l'effort peuvent être cause d'un recul pour la race. D'autre part, tout élan vers la supériorité acquiert une valeur que d'autres générations ont ignorée. Ce n'est pas en vain que la Providence laisse s'accumuler longtemps obscurs les sacrifices d'un peuple. Comme les labours d'automne, tracés sous la grêle et l'aquilon et que l'hiver recouvre de neige, ces immolations préparent la croissance intensifiée des orges dorés. Et ce distique de Jean Richepin revient sous ma plume:

"Je songe aux blés coupés qui ne sont plus des nôtres
Et dont les épis murs font du pain pour les autres."

Les autres, ce sont les jeunes. Eclairée par les enseignements de l'histoire, la génération que la guerre a surprise à l'université ou au collège, se prit à réfléchir. Ses maîtres de l'heure lui ont présenté le bilan de la race. Elle a pris conscience de ses énergies et la jeunesse a senti en elle sa puissance créatrice. Non seulement son coeur, mais sa volonté a regardé demain, comprenant cette grave parole d'Ollé-Laprune: "On ne devient pas un homme dans l'ordre intellectuel, si l'on ne sait pas livrer des batailles." Elle manifeste le désir d'apporter à l'accomplissement de sa vocation la compréhension de toutes ses responsabilités. L'appel au devoir social l'a guérie de la mélancolie de vivre en un siècle dépourvu d'épopée, de la peur d'oser par appréhension des revers et du contentement d'exister quand on la conviait à vivre. Le psychologue retrouvera chez tous les jeunes hommes d'aujourd'hui, avec des modalités diverses, la soif du dévouement et le souci d'exercer une influence bienfaisante. Mais comment y parvenir dans la pratique militante de la vie? Une volonté constante, généreuse et méthodique renverse les obstacles de la route et facilite, grâce à la prévision des moyens proportionnés à la fin, l'acheminement vers l'objet dont on a clairement compris la valeur. Il reste donc que le jeune homme doit former son entendement et sa volonté; oeuvre d'amour et de bonté, oeuvre de raison et d'intelligence.

Vivre est chose très sérieuse. (1) Parce qu'il n'est pas d'être ici-bas n'ayant rien à faire, la vie ne peut être un spectacle. Qui reçoit doit

(1) Ollé-Laprune, *Le prix de la vie*, p. 15.

donner en retour. Agir est une des lois de la vie que l'on ne viole pas impunément. Une vie médiocre, ordinaire, terne, sans bassesses graves même est indigne. Faire son chemin paisiblement sans déranger personne de sa quiétude, sans lui rien dérober, je le veux bien; être l'eau languissante qui s'attarde aux méandres des rives ou à l'ombre des ponts, sans rien briser, je le concède; suivre la route unie et spacieuse qui fait un détour pour jouir de la fraîcheur de la foret, sans frôler le précipice, je l'admets; c'est une vie ratée. Honte à qui n'excelle pas en ses actions. Croire que l'à-peu-près suffit et ne rien rechercher au-delà de l'ordinaire est regrettable. On n'emploie bien sa jeunesse qu'en l'ordonnant en fonction d'une fin qui la satisfasse adéquatement, la perfection. Tout autre usage est une illusion et l'inutilisation un déshonneur. Cette haute ambition suppose du courage, de ce courage qui fait oser être du petit nombre de ceux que l'on regarde et admire, de ceux qui arrangent leur vie d'une façon utile, qui veulent servir honnêtement l'Idée au lieu de s'asservir à l'opinion générale et qui admettent la mission très précise et très haute du talent. Massillon a traité des *Devoirs des Grands*. Les grands parmi la jeunesse sont ceux à qui la culture, la profession, la formation dictent le devoir de diriger d'une certaine façon, d'être de ceux qui pensent et agissent, de l'élite.

Ne convient-il pas de définir ce mot? L'élite est un terme lassé par trop d'abus. Tant de lèvres le prononcent qu'il en perd, comme ces médailles soumises à trop de baisers, son effigie caractéristique. A plume comme à bouche-que-veux-tu, on le dit à tout propos et hors d'à-propos. L'élite, quel vocable bien vu! On le re-

cherche parce qu'il se prononce avec un ton flatteur et l'on s'orne volontiers, comme d'une décoration, de tout ce qu'on lui fait exprimer. Et cependant l'élite constitue une minorité. Elle-même est parfois dominée par quelques êtres privilégiés. Elle se compose de personnalités de haut rang à l'influence marquée; elle groupe des hommes d'action et de pensée, minorité qui indique à un peuple l'attitude qui convient. C'est l'élite qui, imbue de certaines idées-forces capables d'orienter la masse vers sa fin, s'efforce en réalisant en elle un idéal de le faire vivre par la collectivité. Sa mission est de diriger le gros de la nation dans la voie qu'elle a jalonnée. Ce rôle d'initiateurs s'aperçoit dans l'histoire. Tout peuple revit dans ses moeurs et ses institutions la doctrine de son élite.

Pascal nous a rappelé que l'homme est fait pour penser et que c'est là toute sa dignité. La pensée l'individualise. Son mérite consiste à penser comme il faut. Il s'ensuit donc que la vie n'a de sens et d'utilité que grâce à la rectitude de la pensée. "Il n'y a qu'une chose qui soit quelque chose; c'est la vérité. Dieu nous a confié à tous un travail à faire pour la vérité. Il nous interrogera et nous jugera là-dessus." Cette remarque de Louis Veuillot à De Pontmartin qui n'est que la traduction large de la parole évangélique, *"Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud"* assigne une place d'honneur à la vérité dans la pensée humaine. Entendre et garder la vérité, voilà les deux éléments de la conscience intellectuelle. On va à la vérité avec son intelligence et, comme Brunetière, il faut pouvoir sé rendre le témoignage de "s'être toujours laissé faire par la vérité". Le devoir d'un catholique, qui n'a pas à découvrir le phare de la vérité, est

d'en illuminer sa raison. Cette clarté doit diriger ses recherches dont elle est le critère souverain. Que de principes fondamentaux la révélation n'apporte-t-elle pas à l'origine de toutes les spéculations? La tâche la plus difficile paraît de conserver la vérité qui trouve en nous des ennemis. Ignorance, erreur, paresse, ces obstacles, d'importance diverse et subjective, paralysent son action. La vigilance s'impose à qui veut garder ce dépôt dans toute son intégrité. Rien ne se maintient sans effort. L'atmosphère où nous vivons est vicié et l'erreur s'infiltre en nous par tous les sens. Même les idées que les mots transportent sont contaminées par l'hérésie. Cet empoisonnement de la mentalité est plus redoutable que la persécution sanglante. On accueille avec facilité certaines idées de conciliation de la foi avec l'esprit moderne. De tels compromis entraînent la perte de la foi. On croit au dédoublement de la conscience où l'on établit des compartiments. Parce qu'on suit quantité de pratiques religieuses, on pense ne pas s'éloigner de l'Eglise, alors que souvent l'on erre. Si l'on va si loin dans l'erreur, n'est-ce pas qu'on ignore la limite de la vérité et ses exigences? On ne manie pas la poix si l'on ne veut se tacher les mains. Comment ne devons-nous pas tenir davantage à conserver notre conscience exempte de toute souillure?

Cette attitude négative ne saurait pourtant suffire. Ne pas servir la vérité, c'est souvent l'opprimer. Faisons-la rayonner. Cette propagande reste impossible tant qu'on n'a pas travaillé à faire croître, à fortifier en soi la vérité. On ne donne que dans la mesure où l'on possède, comme la lampe n'éclaire que dans la mesure de son intensité. Le meilleur moyen de défen-

dre efficacement le vrai consiste à constituer un arsenal de connaissances où, au prix d'un labeur parfois rude, l'intelligence s'exerce à la lutte. Que cette passion de la vérité soit assez compréhensive pour apaiser la meute des préjugés du coeur où résident souvent ses pires adversaires. Et cependant, on va à la vérité avec tout son être, raison et coeur. En resplendissant dans toute l'âme, la vérité fait l'unité de la vie qu'elle garde dans l'ordre. "Il y a des hommes, écrit Louis Veuillot, qui ont résolu de traverser la vie et d'accomplir les labeurs sans lui demander autre chose pour eux que ce fier sentiment de rester toujours avec le vrai, d'en garder toujours le fardeau détesté du monde. La vérité les a récompensés en leur faisant sentir qu'ils avaient pris la meilleure part."

La compénétration de l'âme par la vérité conduit à la conviction religieuse. La conviction personnelle est une adhésion raisonnée qui n'admet ni les doutes, ni les ignorances, ni les obscurités. Cela importe d'une façon capitale à la jeunesse qui aspire à remplir les cadres. La foi du Charbonnier ne suffit plus à notre génération. Or, disent ceux qui se préoccupent de notre état d'âme, rien ne manque plus à la société canadienne-française que le culte de la vérité. Il est dangereux pour un peuple de rester catholique parce qu'il l'a toujours été. L'enthousiasme de la jeunesse ne peut pas toujours emporter individu et société vers les nobles causes et la raison a besoin plus tôt que trop tard de s'initier à la direction de la vie. C'est un devoir de créer en sa conscience la conviction qui est d'absolue nécessité. J'écris créer parce que de la famille, du collège même, on n'apporte souvent que le goût de la vérité. La conviction, elle ne s'acquiert que

par le travail personnel, l'étude, la méditation et la réflexion.

Mais la jeunesse ne saurait aspirer à l'élite, minorité que son rôle a fait nommer une "majorité dynamique" en ignorant que la pensée s'alimente de toute la vie intellectuelle. Voilà où le dirigeant trouve, en définitive, sa supériorité. Le paysan, le fonctionnaire, l'homme de métier accomplissent une besogne. Ils produisent. Or, pour chacun un autre doit penser et, à la vie toute matérielle du grand nombre, l'intellectuel doit fournir l'illumination de la pensée. L'homme instruit ne saurait être plus anxieux que l'artisan à devenir rentier et le premier à souhaiter vivre anémique à même un mince pécule. Chez les Anciens, la vie intellectuelle avec des degrés. Ainsi, le rhéteur occupait un rang inférieur au philosophe. Dans les vieilles civilisations, l'on observe une longue théorie d'intellectuels depuis le bohème aux joues émaciées jusqu'à l'austère penseur en son cabinet. Cette variété ne se trouve guère en Amérique. Les conditions matérielles qui ne peuvent modifier l'économie de la vie intellective imposent pourtant à la pensée des formes plus discrètes. Cette situation élargit les limites de la vie supérieure; toute personne instruite y doit tendre. Que professionnels, professeurs, hommes d'affaires demeurent dans l'ambiance des livres et des études et visent à une culture générale plus intense. "Trop de diplômés d'universités, affirme M. Stephen Leacock, (2) disent adieu à l'instruction le jour où ils obtiennent leurs diplômes. Ce ne fut pas toujours le cas. Ainsi, à d'autres époques, à cette période du Moyen Age si méprisée, on s'instruisait pour s'instruire. Dans

(2) Discours à McGill, 29 mai 1923.

notre ère de démocratie triomphante, nous ferions bien de regarder en arrière et prendre bien d'excellentes leçons de vivre et de s'instruire du Moyen Age." Le jeune homme qui a fait ses humanités a l'obligation de tenir sa pensée en éveil par la lecture. Ce faisant, il peut exercer une influence bienfaisante sur les esprits et les tourner vers les sujets dignes d'admiration. Qui oserait nier l'influence d'une pensée agissante? Elle constitue l'ambiance intellectuelle d'un pays. Sur elle compte l'artiste pour s'exciter au labeur dont l'austérité réclame un encouragement sympathique. La valeur de cet encouragement est en raison directe de la vie intellectuelle vécue par un nombre croissant d'individus. De grâce, que la jeunesse y songe. Un strict devoir de probité l'oblige à vivre de la vie de l'esprit. Elle n'a pas le droit de rompre l'habitude que crée la fréquentation des modèles. Hâtons-nous de le comprendre avant d'être dépassés dans le domaine de l'art et de la pensée. Le contact suivi avec les chefs-d'oeuvre, voilà pour la jeunesse, avec la connaissance des manifestations artistiques locales, le minimum de vie intellectuelle que l'on puisse exiger d'elle. Cette exigence demande déjà un travail parfois ardu. Il suffit qu'il soit de primordiale importance pour que la jeunesse ne s'y dérobe point.

Elle osera, elle ose davantage. Si l'on se met aux écoutes de la génération que la société vient de réclamer, on perçoit que la jeunesse n'a point peur du devoir maximum. La grande vie intellectuelle la sollicite, cette vie dont les précurseurs lui ont enseigné la valeur profonde parce que révélatrice de beauté et de vérité. Cet apostolat, chez nous, est de ceux que ne couronne pas toujours une récompense proportionnée

aux efforts consentis. Son caractère ingrat n'en diminue pas l'urgence. Il suppose un programme de vie qui trempe le vouloir. Seule, une volonté infrangible affronte l'abnégation d'une façon continue.

Il est bon de s'exciter intérieurement à la résolution arrêtée. Ollé-Laprune faisait grand cas de ces suggestions intimes. Il conseillait aux jeunes gens de dire chaque matin: "Je veux, oui, je veux", jusqu'à ce qu'ils se sentissent assez maîtres de leur volonté pour être certains de ne point reculer devant le devoir. Les conditions de cette vie intellectuelle, qu'un de nos plus compétents éducateurs a brillamment exposées, (3) peuvent se résumer à trois principales; récueillement de la vie, économie des forces, unité dans l'emploi du temps. D'ordre matériel, physique et intellectuel respectivement, elles orientent toutes vers le même objet, la constitution d'un régime de vie propice à la pensée.

Parce que l'esprit ne s'épanouit à l'aise que dans la paix et la sécurité, il semble que la fortune est un facteur nécessaire à la vie intellectuelle. Encore que le génie et le talent n'aient cure des habits riches et des demeures somptueuses, il reste qu'une certaine aisance facilite le travail de la pensée en lui donnant la tranquilité. On peut asservir la fortune à l'Art. Sans doute. Mais cet état de fortune devient moins important si l'on songe qu'un sage arrangement de la vie peut pallier à la modicité des revenus. Les Français et les Italiens, peuples d'artistes, nous offrent sur ce point des exemples précieux. La richesse ne risque-t-elle pas d'amollir le talent en plongeant l'écrivain dans le luxe et les faci-

(3) Abbé Georges Courchesne, Salle St-Sulpice, 29 février 1923.

lités de l'existence? Telle intelligence aurait pu produire des oeuvres sans l'attirance du monde où son opulence l'a plongée. Une vie recueillie, caractérisée par la modération des désirs, est essentiellement plus propice à la vie de l'esprit. Les débuts d'une artiste n'ont qu'à gagner d'une certaine retraite qui représente une économie d'argent et de loisirs. Dieu sait ce que la sotte vanité de paraître, jointe à la manie de l'auto et de la villa, a stupéfié de cerveaux. Que de bibliothèques vidées par l'éparpillement des heures!

Cet asile où l'homme de pensée doit se retirer ne condamne pas toute distraction. L'intelligence se déploie harmonieusement dans un cerveau sain. Ménageons nos forces. Le recueillement y aidera. Des alternances de repos et d'exercices physiques sont réparatrices. Autant la jeunesse a droit de repousser le sportisme—d'aucuns ont voulu en faire une religion—autant elle a besoin d'honnêtes délassements. Ceux-ci peuvent servir directement la pensée s'ils sont sagement intercalés dans l'emploi du temps.

Or, voilà bien le facteur principal du travail intellectuel. Un programme conforme au tempérament, sans excès de rigueur et sans compromis avec la modération et la santé, un tel programme est d'absolue nécessité. Que l'effort se produise avec ordre et méthode et il sera décuplé par l'usage rationnel du temps. Mais n'insistons pas outre mesure. La débilité et la pauvreté n'amoindrissent l'activité de l'esprit qu'en autant qu'elles influent sur la volonté et que, telles des brises froides, elles éteignent la flamme de l'idéal. Sa chaleur doit réchauffer les sensibilités souvent meurtries d'une vocation qui a besoin d'être irrésistible et impérieuse pour vaincre le dégoût. L'idéal, oh! je sais que le siècle est ailleurs, mais il en faut quand même avoir la fierté et faire

"Sonner les vérités comme des éperons." (4)

Ordonnée, vigoureuse, recueillie, que la pensée n'oublie pas le but et la formation commencée. Que la jeunesse garde contact avec les littératures anciennes qui maintiendront le goût de l'expression élégante et les habitudes d'analyse. Quoi de plus faux que la culture générale n'ait rien à gagner de l'étude des sciences? L'opinion de Bossuet est connue. Les sciences ne donnent-elles pas de la précision et de la variété à la pensée? Outre leur application d'ordre pratique, elles procurent plus d'ampleur aux vues et plus d'exactitude aux idées. Nous disons mal parce que souvent nous pensons avec faiblesse et incertitude. L'art de penser a les mêmes lois que l'art d'écrire. Ne conviendrait-il pas d'utiliser ce que la littérature anglaise a d'universel et de compatible avec notre génie latin? Ces éléments humains se sont accrus depuis que s'est accentué le mouvement catholique déclanché par Newman et Manning. Cette étude nous ferait pénétrer la psychologie anglo-saxonne et nous éclairerait sur bien des attitudes. D'autre part, c'est avec la littérature anglaise que la littérature française a fait le plus d'échanges intellectuels. Entre les deux arts il existe les liens intimes comme entre les histoires des deux plus grands pays d'Europe. Jusserand note cette connexité quand il écrit: (5) "C'est là, un des grands intérêts de cette littérature (l'anglaise); elle a des origines lointaines comme la nôtre; c'est une littérature belle, riche, abondante sans

(4) Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, acte 1er.
(5) *Histoire littéraire des Anglo-Saxons*, préface.

fond; dont on ne saurait conter l'histoire complète sans rien omettre; comme la nôtre, c'est une littérature vivante encore aujourd'hui en ses principales branches et qui montre nul signe de déclin. Aucun peuple de l'Europe ne présente phénomène semblable. Côte à côte, face à face, en paix ou en guerre, les deux littératures ont été au cours des siècles, comme les deux peuples, en contact perpétuel; en dépit des querelles et des haines, maintes fois elles se sont vivifiées l'une l'autre. Ces actions et réactions ont commencé il y a longtemps; nous avons greffé, en 1066, l'arbre sauvage de nos voisins; l'arbre a produit des fruits qu'à notre heure nous avons cueillis. Les encyclopédistes s'en nourrirent et les romantiques aussi; c'était en un sens reprendre leur bien."

Faut-il ajouter que la formation se complétera par la fréquentation des philosophes? Le papillonnage serait ici particulièrement dangereux, et le jeune homme devra user de circonspection. D'ailleurs, il n'a qu'à se tenir au courant pour voir que le renouveau de la scolastique en France lui indique où chercher ses penseurs. Il continuera ainsi son initiation philosophique du collège. Suprême revanche, c'est à la doctrine de St-Thomas que reviennent les esprits leurrés par les systèmes modernes. Elle apparait comme la seule capable de mettre de l'ordre dans les intelligences. En France, d'où nous vint la vie avec la gloire et l'héroïsme, ce retour philosophique a enrichi la littérature des élégantes vulgarisations de Jacques Maritain et d'une foule d'autres écrivains. Ce renouveau coïncide avec l'admiration générale que le monde intellectuel français professe à l'égard du XVII-ième siècle. En voilà assez pour inciter le jeune

homme à continuer sa formation dans le sens de sa première éducation classique. Il peut donc, à juste titre, s'en tenir au culte des lettres et à la pratique des penseurs que le collège lui a révélés.

"Louis Veuillot se reposait de travailler beaucoup en faisant des combinaisons pour travailler davantage." (6) Tel est le secret de la vaste érudition de l'illustre journaliste. Le labeur opiniâtre est la condition *sine qua non* de l'élévation de la jeunesse à la tâche qui la sollicite et de l'acquisition d'une culture générale plus approfondie. Qu'elle arrange sa vie de façon à rendre le travail producteur et croissant. Ce qui se fait de beau, de grand et d'utile sur notre planète s'explique par le travail. Fonction essentielle de notre nature, il la glorifie en épanouissant ses facultés humaines. Cette divine loi ne souffre pas d'exception en la rude mêlée de la société. Y remplir une tâche oblige au labeur. Plus les exigences sociales s'accroissent plus il devient impérieux. L'activité intellectuelle, en marge du gagne-pain, plus que tout autre action, réclame un effort constant. La constance, c'est l'application méthodique et réfléchie de toutes les facultés à une tâche aimée; c'est l'ambition de se montrer supérieur à sa besogne. Cette ambition laborieuse coopère à l'avancement d'une race vers les ascensions économiques et artistiques parce qu'elle vaut à un peuple une énergie inestimable en prouvant la supériorité du sang ancestral. "Les vraies veines de la richesse sont de pourpre, a écrit Ruskin. Quoi de plus vrai pour nous! Notre grandeur nationale dépend moins de notre or que de notre intelligence en éveil, donc de notre travail. Comme il faudrait

(6) *Vie de Louis Veuillot*, par Eugène Veuillot.

qu'il devînt faux le reproche d'indolence jeté à la face des nôtres! Comme il faudrait que la fable du *Lièvre et de la Tortue* perdît son application sur les lèvres des rivaux dont la tenacité dans l'effort constraste avec nos élans mal soutenus! L'apogée de notre influence réside dans le nombre grandissant de cerveaux actifs, de coeurs généreux, de caractères trempés. Imposons-nous par nos vertus intellectuelles. Nous étant une bonne fois entendus sur un programme commun, nous pourrons mieux nous faire respecter. Si nous attendons que l'on nous présente un programme tout fait, nous serons alors dépassés. On ne pensera pas pour nous. A quoi bon nous glorifier de notre génie latin et de notre transcendance intellectuelle? Narquois, l'adversaire attend la preuve de notre prétention. Faisons-la irréfutable comme le mouvement, indéniable comme le fait.

On a salué chez les adolescents l'aspiration à une humanité plus haute et l'on s'est réjoui du rêve d'une vie plus agissante chez ceux qui affirment parfois bruyamment la mâle beauté de leurs vingt ans. La jeunesse comprend que le catholicisme doit envelopper l'homme tout entier, le compénétrer, être en même temps qu'une règle pour la vie et une discipline pour l'esprit, une loi individuelle et sociale. Ce catholicisme est la meilleure sauvegarde contre le naturalisme ambiant. De même, elle se fait plus canadienne d'aspirations et plus française de culture. Espoir de l'avenir, elle participe à un renouveau intellectuel et moral.

A qui est-elle redevable de cet état d'âme, si ce n'est à ceux qui ont préparé les cadres et commencé la lutte dans les divers domaines, à ses maîtres de l'heure? Leurs mots d'ordre

éclairent la voie et leurs exemples soutiennent l'enthousiasme. Eux savent que la vie implique progression, acheminement des individus et des peuples vers du meilleur et que ralentir sa marche ou simplement marquer le pas, c'est aller à la décrépitude. Parce que les jeunes races ont besoin d'un idéal, un maître a jeté à ses concitoyens l'appel à la supériorité. M. Edouard Montpetit nous a mis en face de la réalité de demain, la conquête économique. Notre élite de la pensée insiste avec force sur la nécessité d'une action concentrée, une, persévérante, profonde. Sur les points essentiels, entendons-nous. Nul ne l'a faite, cette invite, plus pressante que M. l'abbé Groulx. (7) "Prenons garde par manque de foi de ne pas voir assez ce que vaut au monde l'existence d'un petit peuple soumis au Décalogue, équilibrant justement l'autorité et la liberté, défenseur jaloux des assises sociales, apologétique vivante du catholicisme et de ses hautes vertus. Aux jours de faste bruyant, à l'heure où c'est le triomphe insolent de l'or et de la force, ces peuples minuscules peuvent être dédaignés par les grandes nations hautaines. Mais qu'aux premières heures d'anarchie les puissances matérielles viennent à crouler sous leur propre poids, aussitôt le monde effrayé se retourne vers ces petits peuples méprisés, vers ceux-là, qui dans l'ébranlement universel, présentent ce prodige de rester inébranlable, et sur eux, se penchent les penseurs étonnés, pour leur emprunter la loi des suprêmes restaurations"....

Historien de la fierté, il donne à nos chefs cette directive: "De grâce ne disons point que tout est perdu. C'est déjà le commencement du salut que d'être sorti du régime des équivoques

(7) *Vers l'émancipation*, p. 298.

et d'apercevoir enfin une grande lumière sur les routes de l'avenir. Nous gardons en réserve encore plus de forces qu'il n'en faut pour réagir, si seulement l'on décide d'exploiter avec intelligence et honnêteté ces vivantes énergies. Nous continuerons de vivre si au lieu de chercher la paix et la grandeur du pays dans le sacrifice des minorités françaises, les chefs de demain se montrent jaloux des droits de leur race, pénétrés de sa valeur civilisatrice; s'ils croient opportun de barrer la route au pananglo-saxonisme dans l'Amérique du Nord; si, convaincus de la gravité de l'heure, ils se montrent aussi fermes que la conscience, aussi grands que le devoir."

A la jeunesse, il parle ainsi en terminant l'enquête de l'*Action Française* sur la possibilité d'un Etat français au Canada: "Souvent, et non sans quelque raison, la jeunesse a fait le reproche à ses ainés, d'avoir été avares de directions positives. Nous lui apportons un idéal d'ordre qui domine de haut tous les problèmes. Qu'elle l'accueille pour le méditer. Elle est trop loyale pour nous condamner péremptoirement, comme les mandarins de l'insignifiance, sans nous avoir lus. D'autre part si la raison est avec nous, la jeunesse ne peut passer indifférente à côté d'un débat où se trouve engagée la direction de sa vie. Déjà, d'ailleurs, elle peut s'en apercevoir; l'idéal d'un état français va correspondre de plus en plus, parmi nous, à une sorte d'impulsion vitale. Quand les incertitudes politiques ne l'imposeraient point, la pensée des chefs y devra venir; elle y vient déjà par l'insuffisance des doctrines actuelles, par le besoin impérieux d'un principe de salut qui nous fasse sortir du chaos de nos divisions actuelles et de nos labeurs dispersés.

Seulement, que la jeunesse s'en souvienne;

il y a des heures qui ne sonnent jamais deux fois dans la vie d'une nation. Quant à nous, pas plus qu'elle, nous ne voulons être des idéalistes spéculatifs. Nous ne promettons pas d'agir; nous avons commencé."

Le temps n'est plus de croire qu'un fatalisme incoercible va édifier l'avenir. Gardons-nous de concevoir qu'il s'accomplira tout seul, comme le fruit de nos institutions et de l'âme nationale. C'est en se mettant à l'oeuvre qu'on le prépare, hardiment et laborieusement. L'invitation à l'action nous vient tantôt de nos économistes, Edouard Monpetit, Georges Pelletier et Olivar Asselin, nous montrant les aspects multiples de notre émancipation industrielle et commerciale; tantôt de M. Antonio Perrault, de l'abbé Courchesne, du P. Papin-Archambault s. j. nous conviant au devoir social et à la discipline de nos forces intellectuelles. Que ce soit Monseigneur Paquet, les R.R. P.P. Forest, o.p., Villeneuve, o.m.i., Louis Lalande s.j. qui nous exposent la valeur de notre catholicisme et de sa morale, M. le chanoine Emile Chartier, l'abbé Camille Roy, Henry d'Arles, qui fournissent des exemples et des preuves de la variété de la matière canadienne, en art, c'est toujours l'appel à l'action intellectuelle, à l'accord sur les principes et les idées sans quoi il y aura toujours désunion sur les faits et dans la vie.

Et ces maîtres comptent sur la jeunesse, espoir et réconfort, dont l'ascension généreuse aux réalités supérieures sera la première récompense. Montez, jeunes gens, au rire franc. La pente est raide et longue mais ne vous refusez point l'ivresse que procure la difficulté vaincue. Allez de l'avant, sans peur d'une larme, épris des beaux gestes. Ecoutez les battements de votre

coeur, qui, se faisant plus rapides, vous demandent de hâter le pas. Superbes croisés de l'idée, montez. Quand la plaine est dans l'ombre, le soleil brille encore sur les sommets.

L'action intellectuelle

L'heure est venue où quiconque croit posséder une idée féconde n'a pas le droit de la garder pour lui tout seul.
Abbé Groulx.

—

Avant d'écrire, ne convient-il pas d'abord de lire les chefs-d'oeuvre? Brunetière nous avertit que "s'il y a quelque chose d'insolemment barbare, c'est de prétendre, en cette vie si brève, ne dater, ne compter, ne relever que de nous-mêmes". Surprenante unanimité, tout le monde admet qu'il faut se mettre à l'école de l'art français. Peut-on, sans renier le sang de nos veines, prétendre de toute pièce créer une littérature autochtone? La question se complique du fait qu'il importe de discerner dans la littérature de France les oeuvres dont nous pouvons par l'assimilation fortifier notre pensée. Notre littérature en dépend. L'art d'un peuple doit être consubstantiel à ce peuple, car on ne bénéficie que des influences qu'on est apte à recevoir. Pas de séparation possible entre la tradition et le progrès qui implique effort soutenu. La rupture coûte cher au peuple comme aux individus dont la vie est amoindrie. Certes, nous ne sommes qu'un rameau du vieux tronc et qui a poussé sur une rive lointaine. Mais cette tige garde du chêne dont elle est née le besoin des mêmes sucs nourriciers, l'ambition de dresser le front

dans la même clarté solaire. Il existe une sorte de parallélisme entre l'âme canadienne-française à travers l'histoire et l'âme classique. Les mêmes tendances se sont développées au cours d'une évolution où l'on note tant de survivances harmonieuses. Notre fidélité au passé, cet orgueil de l'idéal primant la matière, le viel équilibre de l'antique race prouvent de quelle époque nous sommes. Tout cela indique quelles lettres françaises nous initieront à l'Art. Celles du grand siècle se feront pour nous gardiennes de traditions et nous désigneront les choses qu'il faut ne pas perdre. Il reste donc que les littérateurs canadiens doivent fréquenter les écrivains classiques, nos maîtres. Ce qui fait la grandeur d'une littérature—la pensée est de Brunetière—c'est la noblesse des idées qu'elle répand. Nulle littérature n'est plus grande ni plus humaine que celle du XVIIième siècle parce qu'aucune n'a semé autant d'idées d'une valeur d'utilisation aussi universelle. Rien de plus humain que le *Cid* de Corneille et l'*Andromaque* de Racine. Les classiques expriment l'âme française dans sa totale entité historique.

A l'heure où tout nous incite à l'intégrité de notre personnalité, il serait pernicieux de chercher ailleurs des façons de penser et de dire adéquates à notre âme. Les lettres classiques ne la sauvegarderont pas seulement. Elles augmenteront nos garanties de survie et nous muniront d'une arme d'offensive. Le meilleur moyen de durer et de lutter victorieusement avec des rivaux, n'est-ce pas d'accroître son capital intellectuel et de fortifier son âme de la civilisation pour laquelle la Providence l'a prédestinée? Pour ne pas désespérer de la suprématie de l'intelligence un peuple a besoin d'être égal à ses adversaires.

C'est la littérature classique qui nous permettra dans le domaine où se livrera la lutte suprême de nous imposer en face de la haute culture anglo-canadienne.

La revue approfondie des classiques apparaît comme la première condition de cette technique préparatoire à l'action intellectuelle. On reproche au XVIIième siècle d'être païen et voilà une opinion périmée. Même dans le théâtre classique, je ne sais pas s'il serait difficile de trouver autant de christianisme latent que dans tout le répertoire moderne. Il suffirait, d'ailleurs, de reprendre contact avec l'art romain et grec pour se convaincre que le génie d'une littérature s'affirme moins dans le choix du sujet qu'à la façon de le traiter. L'étude des auteurs antiques dans le texte original offre une excellente gymnastique de l'esprit. Qui ne les revoit pas après le collège ne les appréciera peut-être jamais comme il convient. Quel profitable exercice que la traduction! En sus, il n'est pas de meilleure initiation aux classiques français parce qu'en vue de compléter son éducation littéraire, on peut des écrivains anciens faire un choix tout autre que celui qui fut imposé au collège et employer une méthode de travail plus subjective. Nous n'entendons nullement arrêter ici. C'est tout le cycle parcouru à la hâte pendant les humanités qu'il faut agrandir. Ce fut un travail de surface qui facilitera un travail en profondeur.

Seule, la folie pédante pourrait exclure les auteurs modernes. La formation fondamentale acquise, la curiosité souffre de moins de restriction. On verra, à fréquenter les contemporains de valeur, que les mêmes traits apparentent en somme tous les maîtres de la littérature françai-

se. Ce culte sera profitable à notre esprit d'inobservation. Notre indigence a besoin de toute la pensée française qui nous apportera cette substance d'art et de morale, ces qualités spirituelles par quoi notre littérature grandira. S'il fallait proscrire, ce ne serait que pour empêcher nos cerveaux de se salir à la poix. Qui gagnerait à la fréquentation du XVIIIième siècle dont Faguet a dit qu'il n'était ni français ni chrétien, de Voltaire, Rousseau & Cie, grâce auxquels les ennemis du génie latin se sont faits des partisans jusqu'à l'intérieur de la France? Le cosmopolitisme littéraire rend innombrables les points par où les littératures se touchent. Les lettres françaises, il est vrai, n'ont accueili les influences étrangères que pour en assimiler l'humanité, mais le jeune homme aura tort de manquer de prudence qui se gardera de confiner à la pruderie. En garde contre cet excès que nul n'a jamais recommandé. Il est temps qu'elle meure la légende née de quelques exubérances de langage faussement commentées. Personne ne souhaite la désaffection de la France, mais notre sens catholique et français nous impose d'éliminer de notre esprit quelques influences nocives. Y aurait-il illogisme à exercer un certain protectionisme littéraire quand André Sigefried (1) et d'autres écrivains protestants voient dans notre catholicisme une garantie de survivance française? Notre volonté de durer nous attribue des devoirs et des droits. Aucun ne sera sacrifié au luxe d'une expérience qui coûterait trop cher.

Ainsi, entendons-nous que la littérature française demeure la première école de formation intellectuelle. Nous tenons à notre originalité

(1) *Le Canada; les deux races.*

propre, croyant que l'heure est arrivée où notre littérature sera franchement canadienne. Quelles que soient ses formes, politique ou littéraire, l'exotisme présente de multiples dangers. C'est l'image de la patrie qui doit transparaître à travers toutes nos activités. Le rôle de valet en politique nous répugne de même que l'emploi de pasticheur littéraire. L'art français sera une discipline. Disciples intelligents, nous comprenons qu'il ne sert à rien de s'éloigner de la nature canadienne. Notre personnalité ne s'affirmera qu'en utilisant l'influence française "comme un moyen pour arriver par échelons à une originalité conforme aux aspirations de notre race." (2)

Le renouveau intellectuel que le XXième siècle a fait éclore sur nos rives s'intensifie depuis la guerre et nous vivons une époque littéraire qui ressemble à celle de 1860. Les clartés de l'aurore font place à la splendeur d'un avant-midi vernal alors que les laboureurs sont au travail. Inquiétudes intellectuelles, idées généreuses ébranlent les intelligences, hantent les volontés. Elles animent au labeur littéraire les âmes où les aspirations de la race se sont cristallisées. Quel sera le rôle de la jeunesse dans l'élite qui écrit?

Elle ne saurait reprocher à ses maîtres de lui refuser les directions pratiques. Les aînés la réconfortent de leur encouragement. Les conseillers d'abdication, qui ne manquent pas chez nous, voudraient détourner les jeunes de l'effort littéraire qui peut assurer la victoire intellectuelle à une race que n'a pu abattre la défaite politique et économique, due à l'ignorance hébétée et

(2) Jean Charbonneau, *Les influences Françaises au Canada* (tome I).

la politicaillerie de ses chefs. Notre littérature qui voudrait que, dans des formes d'art perfectionnées, elle ne soit pas catholique? Le paganisme littéraire n'a guère été de mode chez nous. Ephémérides que ces cénacles, aux petits autels en bois rare, où, en disant des vers maniérés, des poètes pales et couronnés de lauriers brûlent de l'encens à des divinités orientales! Curiosités que les trouvères, aux cheveux longs, qui battent le bitume en fredonnant des airs de bohème! On peut pourtant se demander si nos oeuvres furent toujours aussi chrétiennes que notre pensée et si notre catholicisme atavique n'est pas apparu attiédi au miroir de nos lettres? Que les écrivains se souviennent qu'à l'heure où toutes les forces d'action doivent rechercher les solutions définitives, la tradition fait de l'union des croyances catholiques et de la pensée un impératif catégorique. Pas d'oeuvre durable qui s'émancipe de la pensée ancestrale. Le catholicisme doûterait de sa puissance s'il ne pouvait tonifier le talent. Il faut au travailleur de la pensée une foi enracinée au plus intime de son être pour qu'il écrive dans la sincérité de son crédo. Trêve à la neutralité! Nul n'a le droit d'affaiblir sa pensée en la privant de vérité religieuse, parce que dans le travail le plus subtil de son âme, l'auteur a l'obligation de rester ce qu'il est et de confesser par sa plume et sa parole, le Christ et son Eglise.

Récemment, Pie XI a donné aux écrivains catholiques un patron céleste en la personne de St-François de Sales: "L'exemple du sain docteur, dit le pape, les avertit clairement de la conduite à tenir. Qu'ils étudient très soigneusement la doctrine catholique et, la possédant selon leurs facultés, qu'ils ne faussent pas la vérité ou que sous prétexte de ne pas blesser les adversaires, ils ne l'atténuent ni ne la dissimulent; qu'ils veillent à la forme et à la beauté du langage; qu'ils donnent à leur pensée une expression lumineuse et agréable, de sorte que la vérité charme le lecteur; s'il leur faut combattre, qu'ils sachent réfuter les erreurs et s'opposer à la malice, de manière à manifester leur droiture d'intention et surtout leurs sentiments de charité." Ecrire étant servir, nous ferons oeuvre de croyants. Une attitude respectueuse ne suffit point. Convaincu de la valeur sociale du catholicisme, qui peut estimer l'activité intellectuelle étrangère aux fins supérieures? Dans un pays où s'affirme la pensée anglo-saxonne protestante, ce sera toujours une qualité de vivre sa foi avec crânerie. Penseur, que le catholicisme soit le critère de tes spéculations. Historien, sache voir l'influence du facteur providentiel dans l'élaboration des peuples qu'agite le conflit des intérêts. Poète, cherche à rendre meilleur, en chantant les espérances catholiques et françaises! Notre littérature doit à la tradition de rester une puissance d'action au service des grandes causes. La pléiade illustre de de Mun, de Mgr Beaudrillart, de Bazin, d'Ozanam nous offre l'exemple de leur carrière. Ils vérifient le mot de Veuillot: "Pour faire quelque bien en ce monde, il faut l'espérance, la foi et la charité."

Cette filiation catholique et française de notre littérature impose le devoir primordial du travail du style,

Ce qu'il nous faut, à nous, c'est l'étude sans trêve,
C'est l'effort inouï, le combat sans pareil,
C'est la nuit, l'âpre nuit de travail, d'où se lève
Lentement, lentement, l'Oeuvre, ainsi qu'un soleil.
(Paul Verlaine).

Nous sommes au siècle de la production hâtive et la littérature n'est pas exempte des inconvénients d'une telle précipitation. Si l'on peut s'alarmer sur la dégénérescence de la langue en France, (3) que ne peut-on constater en notre province? La force conquérante d'une oeuvre découle de son verbe limpide. On ne saurait donc infirmer l'importance du style. Que la jeunesse ne le néglige point comme un souci de cénacle. Le style est un art. Qui le définira? Il surpasse tous les autres. Il consiste avec des mots à l'usage de tous à produire "ces effets particuliers, ces arrangements de vocables, ces rendements de sons, enfin, tout ce qui est compris dans le terme de style. (Henri d'Arles) Le travail gratifie l'écrivain de ce pouvoir créateur. Le style, c'est le signe certain de l'originalité véritable et l'élément *sine qua non* de l'action puissante et ordonnée. Le jeune littérateur s'entourra avec soin de modèles. Il n'aurait que faire de la débauche livresque. De grands penseurs doublés de grands écrivains lui procureront l'art du style. Veuillot, de Maistre, Chateaubriand, Taine méritent ses prédilections. Longhaye, Brunetière, Doumic, Lemaître, Faguet lui ouvriront le Temple du goût. De la Gorce, Vandal, Kurth, Lavisse l'initieront aux méthodes historiques modernes. L'austérité de ces auteurs sera tempérée par quelques poètes et romanciers.

Lire est important. Encore faut-il savoir lire, ce qui vaut mieux que lire beaucoup. Ce n'est pas aussi simple qu'on le pense. Faguet nous donne là-dessus, de spirituels conseils. (4) On s'accorde, bien qu'on la pratique assez peu,

(3) Paul Stapfer, *Récréations grammaticales et littéraires.*
(4) *L'art de Lire.*

sur la méthode de lire la plume à la main. Après l'émotion de la première lecture, on recommence la page ou le chapitre que l'on analyse. On lit à haute voix, puis on relit lentement pour se rendre compte du choix des mots et de leur arrangement, des figures de style et de l'agencement des propositions, enfin pour saisir sous les vocables la pensée et ses nuances. Lire autrement, avant la maturité, c'est perdre son temps. La lecture attentive et intelligente permet l'acquisition des tournures et du vocabulaire. Le vocabulaire! Qui confessait que notre manque d'observation est souvent une faiblesse d'expression? Nous voyons mais nous ne savons pas dire. La lecture profitera davantage si elle est adaptée au tempérament. Un lyrique n'est pas chez lui dans le roman de moeurs et l'imaginatif s'ennuiera dans l'histoire. Cette technique serait plus incomplète encore si elle n'affirmait que la culture générale approfondie revêt une importance de premier ordre. A cette lacune sont attribuables bien des insuccès littéraires.

Est-ce trop imposer au talent? Dieu le distribue pour qu'on le fasse fructifier. Voilà la loi commune. Des raisons particulières peuvent s'ajouter. Le jeune homme qui se destine à la vie littéraire, chez nous, devra d'autant exceller que le public est restreint et intéressé d'abord par l'art français. Aussi faut-il que sa vocation cherche un aliment dans une sphère plus désintéressée que celle de l'intérêt immédiat. Ce mobile conduit la masse; l'écrivain n'y trouvera jamais une impulsion suffisante à son labeur austère. L'ambition d'être utile aux siens vaut mieux. Qu'il se résigne d'être découvert après son trépas, ayant eu pendant sa vie, les prunes moins la gloire de Flambeau. (5)

(5) *L'Aiglon*, Edmond Rostand.

"Une discipline de l'esprit et de hautes intuitions d'art une fois acquises" que le jeune homme regarde son pays et s'avise de la richesse de la matière canadienne.

Il faudrait que l'on se penche sur le passé. L'histoire sera longtemps un champ d'exploitation abondant. Nous aurons bientôt la grande histoire où évolueront toutes nos gloires et cela, grâce à l'abbé Groulx. Ce travail qu'il poursuit avec honneur comblera une lacune car les précieux ouvrages de Ferland et de Garneau sont forcément incomplets. L'historien de toute une race omet nécessairement les unités humaines et les groupements restreints. Aussi, que d'évènements politiques et sociaux sont peu connus! "Les sociologues ne trouveraient-ils point charme et profit à monographier, comme Léon Gérin l'a commencé en de magistrales études, ce type de société presque cloitrée, société paternelle et paroissiale, qui ne s'est développée dans le Nouveau-Monde qu'en empruntant à elle-même, à son milieu géographique, à ses héridités paysannes, françaises et chrétiennes? (6) Personne n'a songé à notre histoire économique qui ne manque ni défaites ni de victoires. Du peuple, "les infiniment petits de l'histoire" nous ne savons que les grands traits de sa physionomie morale. Il faudrait que l'on nous montrât le paysan comme alimentant toutes les sphères, et que l'on nous exprimât sa valeur sociale aux diverses époques de notre croissance. Et notre patrie? Les yeux clos, nous allons en myopes dans le panorama géographique de la patrie sans en comprendre les souvenirs et le sens des blessures que la terre porte à sa figure aimée ne nous dit rien. Et la poésie intime du petit village québécois! Quand

(6) Abbé Lionel Groulx, *Chez nos Ancêtres.*

apparaîtra chez nous la géographie sociale, historique, esthétique? Celui-là qui décrira le régionalisme de moeurs qui s'affirme si net dans notre province trois fois plus vaste que la France amoindrira notre indifférence à l'égard du sol natal. Cette terre qui meurt de la haine de ses enfants, que l'étranger accapare et enlaidit, comme il faudrait en chanter la vertu inspiratrice! Louis Hémon nous a devancés avec Maria Chapdelaine. (7)

Que de thèmes s'offrent au romancier! Il n'a qu'à observer. Voir, tout est là et regarder ne dépasse pas l'ordinaire. Le jeune romancier ne comprendra-t-il jamais rien au conflit que provoque le dualisme religieux? Et voici, que la lutte économique, en compliquant les intérêts sociaux, apporte son tribut de déchéances et d'élévations. A quel prix souvent le collet blanc remplace la vareuse! Le snobisme, la décadence de l'éducation, la baisse de la moralité dans une société catholique où s'accumulent tant de déchets et se creusent tant de vides, le conflit du capital avec le travail qui veut s'arracher à l'emprise de la juiverie américaine, la régénération agricole où l'action sociale s'implante, les déchirements domestiques dans les foyers naturalistes, la poésie idyllique des colons, les drames de l'alcoolisme et du jeu, partout il y a de l'intérêt pour le roman où la vie s'agite, rit ou pleure. Notre littérature d'imagination gagnera à se tenir au courant. Puisque l'auteur canadien voit son oeuvre négligée pour le produit étranger, qu'au moins il ne retarde pas. Quand le roman d'aventure à la Pierre Benoit sera discrédité il ne sera plus temps de l'aborder chez nous. Ce genre a d'ex-

(7) Lire l'étude de Dalbis, dans la *Rev. Trimestrielle*, de juillet 1923.

cellentes chances de réussir. Un Fenimore Cooper canadien trouverait des milliers de lecteurs en France. Le merveilleux du Canada n'attend plus qu'un Kipling. La survivance de 1760, le retour des Acadiens, les hardis découvreurs, quelle situation poignante ne peut-on greffer sur ces faits historiques? Colons, soldats, missionnaires, personne n'a évoqué leurs prouesses. L'instinct du voyage et l'appétence de l'inconnu poursuivent les Canadiens français et les poussent dans tous les coins du monde et sur toutes les mers. Voilà des aventures qu'une imagination alerte ferait se dérouler aisément. La vie des trappeurs inspirerait des chefs-d'oeuvre à Stevenson, de même que la course au Klondyke pourrait être exploitée par les conteurs. Pilotes du St-Laurent et pêcheurs gaspésiens n'ont-ils pas une vie assez mouvementée pour animer une nouvelle?

Et notre poésie... Celle en puissance dépassera toujours notre poésie en acte qui n'a pas épuisé le lyrisme. Toute âme humaine donne aux choses, en s'attachant à elles, une note particulière. Pas deux hommes à qui un spectacle apparaisse identique et, pour être neuf, il suffit d'être soi. Le jeune poète, dont les facultés neuves sont en quête de beautés, peut faire riche moisson. Qu'il écoute les chants des feuilles, le frisson des blés, les soupirs des sources, la plainte des zéphirs dans les érables, et ses regards, pleins d'azur à l'aube et de pourpre au couchant se griseront de splendeurs. C'est à lui que Théophile Gauthier dicte ce conseil général:

A l'idéal ouvre ton âme.
Mets dans ton coeur, beaucoup de ciel,
Aime une nue, aime une femme
Mais aime, c'est l'essentiel.

Sans refaire Fréchete, qui nous donnera une épopée où revivront toutes les grandes époques de notre histoire? Notre survivance aurait-elle moindre valeur épique que le martyre acadien?

Il s'édifie une littérature anglo-canadienne intéressante chez nous et il semble que la littérature anglaise veuille se développer parallèlement à la nôtre. L'ambition de la supériorité littéraire devrait, en sus des motifs plus élevés, inciter la jeunesse à y contribuer. Que l'on se mette à l'oeuvre après s'être rendu compte qu'avec la paresse, l'ignorance et l'inexploitation de la matière canadienne sont cause de notre lenteur. Le repatriement des intelligences s'impose. Puis, travaillons jusqu'à porter à nos paupières la légère meurtrissure de nos vieilles studieuses. Que telle soit, à nous, notre façon d'être héroïques. Des uns, l'avenir attend, inquiet, l'admiration sympathique des choses intellectuelles, et des autres, l'élite qui écrit, des efforts solidaires, coordonnés, soutenus, au service de la pensée française en Amérique. Ainsi, se vérifiera le mot de Barrès: "La sève nationale, aujourd'hui, est en émoi et des hommes pensent généreusement."

Le devoir social

Les hommes qui ont profité de l'instruction doivent étudier les questions et seconder les mouvements qui aident au relèvement de la foule.
Antonio Perrault.

—

Chacun doit agir en vue du bien commun. Nous avons envers la société les mêmes devoirs qu'envers notre famille. C'est à l'action que doit conduire l'instruction. Le savoir qui n'agit point, est-ce un savoir utile et complet? Il est opportun que la jeunesse acquiert dès à présent le sens social, suivant ainsi le conseil de M. Antonio Perrault: (1) "C'est vers ce rôle de l'homme d'idée et de l'homme d'action sur le terrain des réformes sociales que doivent s'orienter les jeunes dont la vie professionnelle n'absorbe pas toute l'activité. Il est temps qu'en cette province ceux qui se veulent donner à l'action extérieure songent de 20 à 40 ans à autre chose qu'à la politique, se préoccupant davantage des problèmes qui s'élèvent de l'économie sociale, des oeuvres qui s'y rattachent. Ils reconnaîtront ainsi que les clubs politiques ne sont pas l'unique base de la grandeur d'un peuple." "Le premier peuple du siècle prochain ne sera pas celui qui aura la meilleure poudre, le plus de vaisseaux cuirassés et de canons mais celui qui résoudra le mieux la

(1) *Le devoir social.*

question sociale, ce grand problème économique et social." (2)

La question sociale existe et il importe de s'intéresser à sa solution: voilà un fait et son corollaire. Le désordre mondial a sa répercussion chez nous; il complique d'anciens problèmes et en crée de nouveaux. L'augmentation des taxes, l'insuffisance de certains salaires, le goût du luxe, le chômage, la propagation d'idées subversives, tels en sont autant d'indices. Des faits récents en ont montré toute l'acuité. On peut donc affirmer en thèse générale que la jeunesse a l'obligation de se préparer à la lutte. Nos pères ont combattu. La bataille se poursuit dans des arènes nouvelles mais autour des mêmes enjeux, la paix et l'ordre sans lesquels notre race risquerait d'amoindrir son rôle. Se préparer et se consacrer à l'action sociale, c'est poursuivre dans la même attitude irréductible la même bataille.

Que de maux causés par l'individualisme! L'égoïsme multiplie les malheureux. On fait de son moi le centre de l'univers. A ce centre, on fait tout converger et l'on oublie que l'on piétine dans sa marche arrogante des hommes qui ont droit, eux aussi, à leur liberté. Percevoir les gémissements, étendre sa sollicitude sur les êtres qui pleurent, faire remarquer aux oublieux leurs devoirs envers les délaissés, exposer les droits des humbles à la bienveillance, travailler au règne de la paix dans l'ordre, qui ne voit ici la définition du sens social? Il consiste à faire de la liberté une source de responsabilités et une obligation de collaborer au bien général. Cette conception nous montre en nos semblables des frères que lie une solidarité surnaturelle. Cette res-

(2) Elie Blanc, *Cours de philosophie scolastique.*

ponsabilité universelle a été reprise par les partisans de la morale solidariste. Outre les motifs humains de servir, la jeunesse a besoin de sentir la valeur impérative du *Misereor super turbam* pour développer et préciser son sens social ,lequel n'apporte aucune gloriole. Les joies qu'il procure sont de celles que n'évalue aucune cote et qui résultent du soulagement des misères qui endolorissent l'âme populaire. Notre foi vient renforcer l'obligation que nous impose notre humanité de ne pas être un loup pour l'homme et la doctrine catholique nous fournit dans l'Evangile tout un enseignement.

Sur la valeur sociale de l'Evangile, il y a trois opinions différentes. Des sociologues prétendent que l'enseignement du Christ est avant tout réformateur et social. Jésus n'aurait été qu'un réformateur apportant à la terre les idées de fraternité et d'assistance. Sa doctrine, sociale plutôt que théologique, et sa mission, humaine plutôt que divinement rédemptrice, auraient été économiques. Les révolutionnaires de 1848 et les socialistes contemporains y voient l'éloge du communisme. Ils appellent St-Luc "l'apôtre socialiste" à cause des dures reproches qu'il a adressés aux riches. (3)

Une autre école interprète l'Evangile d'une façon toute contraire; l'enseignement du Sauveur est exclusivement religieux, dit-elle: il ne fournit pas de lumière sur les problèmes sociaux. "Rien de plus contraire au bon sens que de transformer Jésus-Christ en une sorte de réformateur philanthrope et socialiste. Il n'a jamais voulu qu'une seule réforme; l'amélioration des âmes. La

(3) *Socialisme contemporain,* E. de Laveleye; *Le sermon sur la montagne et le socialisme contemporain,* Ed. Picard; *Vie de Jésus,* Ernest Renan.

seule société qu'il ait devant les yeux, c'est la société céleste qu'il considérait comme le renversement de la société terrestre." (4) D'après cette école, la doctrine évangélique est *asociale* et s'il y est question de vertus sociales comme la justice et le support réciproque, Jésus ne les recommande pas comme telles, mais en tant que propres à perfectionner l'âme. En face des modérés de l'école, s'opposent les avancés qui, comme Zola, proclament l'évangile "une doctrine anti-sociale et anti-humaine."

Entre ces deux opinions extrêmes, se place une école intermédiaire. Elle tient que la mission du Christ est avant tout d'ordre spirituel. Il a consacré son apostolat à la réforme des âmes. Ce fut un réformateur religieux. En vérité. Mais sa religion n'avait pas un caractère éthéré. Il a pris l'homme dans le cadre que lui a assigné la Providence, partant, avec son corps, sa nature sociale, ses relations, ses exigences et ses droits. La terre était pour lui un chemin conduisant vers le royaume céleste. On méconnait nettement la pensée du Christ quand on opine qu'il s'est désintéressé du côté matériel. Son action a embrassé l'ensemble des relations humaines et sa morale a un caractère social. L'influence de l'Evangile au point de vue religieux et social a été immense. Sa doctrine immuable garde son application à travers les âges. Ce serait le fausser que de croire l'évangile un traité d'économie sociale bourgeois. Le conservatisme, école des natures somnolentes, estime que tout est pour le mieux ici-bas. Plus rien à faire; fumons en paix. Cette doctrine explique comment il se fait que chez nous où le catholicisme est si vivace, la

(4) *Jésus-Christ et la question sociale*, Peabody.

doctrine sociale catholique, dans l'organisation ouvrière, ait trouvé si tardivement son application au syndicalisme catholique. L'encyclique Rerum Novarum vient à peine de secouer la torpeur grâce à laquelle l'internationale américaine a asservi nos ouvriers. De même, il faut se garder de l'interprétation progressiste qui cherche dans l'Evangile la condamnation de bien des côtés de notre organisation présente. Longtemps, on a étudié la mission terrestre du Christ au point de vue exégétique sans se soucier de l'exemple des Pères de l'Eglise et des grands théologiens qui ont discerné dans l'Evangile une portée sociale.

Des enseignements papaux ont opéré une réaction. Ce n'est plus porter une main sacrilège sur l'évangile que d'y chercher des données se rapportant à la marche des choses de la terre. Toute une littérature sociale s'est constituée. Cette doctrine repose sur les principes qui découlent de la justice et de la charité. Pas plus que l'individu, la société ne peut s'ordonner en dehors de l'influence de l'Evangile. L'homme ne se dédouble pas. Le Christ a prêché sa doctrine au peuple et comme l'individu, l'être collectif n'a pas le droit de s'en émanciper. "C'est, écrit Léon XIII, (5) l'opinion de quelques-uns, opinion qui se répand dans le public, que la question sociale est seulement une question économique, quand, au contraire, il est certain qu'elle est avant tout une question morale et religieuse et qu'elle doit être surtout tranchée d'après la règle des moeurs et l'enseignement de la religion. Dans son ensemble, la question sociale est donc tributaire de la religion. Les problèmes qu'elle pose sont trop intimement liés à la vie pour qu'on

(5) Encyclique *Graves de communi*.

puisse raisonnablement les assimiler à des théorèmes de géométrie."

Il existe donc une école sociale qui considère "Jésus comme le plus grand et le plus sage des docteurs sociaux". (6) Elle se recommande du patronnage de Léon XIII dont les directions (7) l'inspirent dans ses initiatives." Ce qui marquera dans l'histoire le pontificat de ce grand pape, a écrit Georges Goyau (8) c'est l'ampleur, la sureté, l'audace avec laquelle ont été par lui définies, pour la famille humaine, les conséquences sociales de la révélation chrétienne. Certains incroyants s'arrêtèrent, étonnés et émus; certains fidèles, hélas! reculèrent. Le catholicisme apparut à beaucoup sous un jour nouveau. La vieille doctrine pleinement épanouie, parlait de la terre en même temps qu'elle parlait du ciel; elle s'immiscait dans les rapports des hommes entre eux; pour mettre les hommes en rapport avec Dieu, elle ne les abstrayait ni de leur enveloppe charnelle ni de cette société civile et économique au milieu de laquelle les âmes sont des agents responsables; elles se refusait à isoler Dieu de la mêlée sociale, à isoler le prêtre des besoins humains, à isoler les fidèles des devoirs humains; et, rapprochant de nous les échos de Sinaï et les échos du *Sermon sur la Montagne*, elle nous conviait croyants ou non croyants à mettre notre confiance en ces paroles réparatrices et à les sanctionner par nos initiatives justicières."

(6) *La valeur sociale de l'évangile*, L. Carriguet.
(7) *Rerum Novarum*, cf. tract de l'*Action Populaire*.
(8) *Autour du catholicisme social*, 3ième série, pp. 32 et 33; *L'appel au devoir social*, *Ant. Perrault*; *Mission de la jeunesse contemporaine*, Vuillermet; *La morale et la loi de l'histoire*, Gatry; *Nos responsabilités*, De Gibergues; *La vie pour les autres*, Vignot.

Le catholicisme vécu fera donc sentir à la jeunesse son obligation de travailler au bien public et développera en elle le sens social. Mais la doctrine catholique est une force qui ne demande qu'à agir et pour que son action soit efficace il faut au jeune sociologue la connaissance approfondie de la question et de la science sociales.

Il est évident que des lois régissent la société comme des lois président à l'économie corporelle. La transgression de ces lois engendrent le désordre et le malaise. Il serait donc faux de croire que le redressement du désordre et l'apaisement du malaise vont s'opérer sans le recours à des principes fixes. Celui qui ferait fi des principes de la philosophie naturelle et chrétienne risquerait de se perdre dans le dédale des faits sociaux. N'oublions jamais que l'humanité accuse des inégalités nécessaires voulues par le Créateur. L'égalité des origines fait rapidement place à la disparité des situations dès après la naissance. Autre principe fondamental, l'homme n'a pas seulement l'usufruit des biens terrestres mais il jouit d'un droit imprescriptible de propriété. Enfin, dans les conflits d'intérêts, c'est la justice d'abord qui doit résoudre le litige.

On voit, et toutes les écoles l'admettent, que la question sociale se concentre dans le monde du travail. "La question sociale (9) ne se confond pas avec la question du paupérisme ni même avec la question ouvrière. Elle embrasse davantage. Elle s'occupe non pas seulement de l'amélioration du sort des pauvres et de ceux qui vivent du travail de leurs bras, mais elle s'occupe de toutes les classes de la société qui sont en

(9) *Question sociale et Ecoles sociales*, Carriguet, p. 14; *Cours d'économie sociale*, C. Antoine.

souffrance. Elles s'occupe des petits employés, de petits agriculteurs, des petits commerçants, des petits fonctionnaires, des petits bourgeois aussi bien que des ouvriers et des indigents. Cependant, comme la crise actuelle est en très grande partie causée par la misère de cette multitude d'hommes qui tirent du travail manuel tous leurs moyens d'existence, en fait, sinon en droit, on ne distingue guère la question sociale de la question ouvrière". Dès 1891, Léon XIII a défini les obligations réciproques des patrons et des employés. Le pape affirme que trois puissances doivent concourir à soulager le malaise: l'église, l'état, l'association. La législation et le syndicalisme ont la mission de seconder l'oeuvre d'épuration des moeurs et d'orientation surnaturelle qui ressortit à l'église.

Les encycliques fourniront à la jeunesse les données essentielles de la science sociale catholique. Il lui faudra ensuite préciser certaines questions de détail; nature du contrat de travail, le juste salaire, le rôle du capital, la quotité légitime de l'intérêt, le contrat collectif, etc., etc.

L'éphèbe ne saurait non plus ignorer les organismes fondées dans le but de corriger les maux qu'entraînent les grèves et le socialisme; la mutualité, la participation aux profits...etc.

L'important, pour le jeune professionnel qui veut élargir son activité, c'est l'acquisition de vues d'ensemble. Avant d'aborder l'action pratique, rien ne vaut l'étude de la morale sociale (10) et une connaissance historique des oeuvres qui se multiplient. Il n'aura ensuite qu'à examiner ses aptitudes et ses goûts pour se dévouer de préférence aux associations religieuses, aux oeuvres d'hygiène sociale, aux sociétés d'assuran-

(10) *Précis de morale sociale*, Verret.

ce. Et il faudrait bien que l'on ne s'imagine pas qu'à la campagne l'action sociale n'est pas urgente. Au contraire, plus tôt elle y apparaîtra plus vite sera enrayée la dépopulation paysanne. En France, il existe des *Semaines Sociales Rurales* et le bien qui en découle est inestimable. Quand verrons-nous cette initiative en notre province? Il n'y aurait qu'à rendre plus régulières, moins tapageuses et plus éducatrices au point de vue théorique les excursions vers les terres neuves. Peut-être l'agronome de comté pourrait-il implanter chez nous cette institution...

L'action sociale est un domaine si vaste qu'il n'est personne qui, se sentant le coeur d'aider les siens, peut prétendre à l'encombrement des sphères d'activité. Sous la direction d'apôtres sociaux dans le clergé, l'action sociale méthodique, ordonnée, devrait inspirer notre législation qui, jusqu'à présent, s'est édifiée en marge de toute préoccupation sociale et en ignorant la famille, cellule de la société. Aucun moyen y tendant n'est négligeable. Les oeuvres existantes ont droit de voir grossir leurs rangs, Association de la Jeunesse, cercles de voyageurs, groupements professionnels, cercles d'Action Française, Conférences de St-Vincent de Paul, voilà autant d'organismes dont l'objet social peut plaire à bien des talents. Malheureusement, leurs membres se heurtent à l'apathie générale. L'éducation sociale reste à faire. Vraiment. Qu'on la commence dès l'école ou le collège et quelle ne subisse pas à l'université une vacance regrettable. Que les principes sociaux catholiques quittant les manuels endormis chez l'éditeur passent dans l'âme populaire en descendant de la chaire catholique et de la tribune de tous les maîtres.

* * *

Voici une Bibliothèque sociale qui peut diriger la bonne volonté. La liste des ouvrages est forcément incomplète, ne faisant que jalonner une voie peut-être nouvelle. Les cours de l'*Ecole des Sciences Sociales* et de la Faculté de Philosophie constituent d'excellents moyens de formation générale au point de vue qui nous intéresse.

Carriguet: *La valeur sociale de l'Evangile; Questions sociales et Ecoles sociales; Traité de sociologie, d'après les principes de la Théologie Catholique.*

Fonsegrive, Georges: *Morale et Société.*

R. P. Schwalm: *Leçons de philosophie sociale* (2 vol.)

Abbé Lugan: *L'enseignement social de Jésus.*

P. Antoine: *Cours d'économie sociale;* Manuels de Poey, Beliot, le Grand, Gide, Schryjvers.

P. Rutten: *Petit manuel d'études sociales.*

A ces ouvrages il faudrait ajouter des manuels spéciaux traîtant d'une oeuvre ou d'une expérience en particulier:

Maurice Kellershorn: *Le syndicalisme chrétien en Allemagne.*

A. Boissard: *Contrat de travail et salariat.*

L'Harmel: *Manuel d'une corporation ouvrière.*

Mgr Baunard: *Philibert Vrau et les oeuvres de Lille.*

Turman: *Au sortir de l'école; les patronages. Problèmes sociaux du travail industriel.*

Les Associations agricoles en Belgique.

Beaupin: *L'Education sociale et les cercles d'étude.*

Goyau Georges: *Autour du catholicisme.*

La question sociale qui ne fait l'objet d'études en notre province que depuis quelques années n'a pas encore provoqué d'enquête d'ensemble à cause de l'absence d'un *Office central des Oeuvres.* Mais une littérature sociale se constitue peu à peu à laquelle il est bon de recourir.

Rapport des congrès de l'A. C. J. C.: Le devoir social 1914; Le problème agricole 1918; Le problème industriel 1922; Le problème de la colonisation, 1920.

Semaines sociales; Rapports des assises de Montréal; de Québec; de Hull.

J. Papin Archambault, S. J.: *La question sociale et nos devoirs de catholiques; La question sociale et le clergé; L'Oeuvre qui nous sauvera; Les forteresses du catholicisme.*

Arthur St-Pierre: *Question et oeuvres sociales de chez nous; Organisation ouvrière de la province de Québec.*

Henri Bourassa: *Syndicats nationaux et internationaux.*

La Gazette du Travail.

Collection du Semeur.

Brochures de l'Ecole Populaire.

A l'oeuvre!

—

La conclusion de ces pages peut se résumer ainsi: dans notre catholicisme et dans nos hérédités françaises se concentrent les forces de conservation nationale. Or, qui n'admettra que les forces de destruction, aujourd'hui comme autrefois, s'acharnent précisément contre cette double puissance? La foi, mal éclairée, insuffisamment raisonnée, voit son action amoindrie, et notre âme française, doutant d'elle-même, capitule. Devant tel spectacle, devant les faits dénotant l'emprise des agents de destruction sur la race, on se demande s'ils ne l'emportent pas sur les facteurs de conservation. Angoissante question!.... Qu'il suffise de comprendre que la réaction collective dépend de la volonté individuelle, et que l'unique moyen d'accroître la résistance, c'est, pour la jeunesse, de développer sa personnalité suivant le caractère catholique et français en procédant dans le sens des traditions nationales. Priser la paix avant tout et feutrer sa vie de bonnes intentions, semble une formule égoïstement humaine. Il est clair que les tâches sont diversifiées par les circonstances. Les nécessités, les luttes, les questions, les difficultés qui donnent à notre époque un caractère propre réclament de nous un effort plus intense. Notre époque étant ce qu'elle est, il y a pour les jeunes une certaine manière de comprendre leur devoir qui tient à ces circonstances mêmes. La jeunesse ne saurait, à l'exemple de la génération française de 1880 dont Victor Giraud a formulé les

revendications, (1) se plaindre que ses maîtres lui aient refusé la doctrine de la vérité.

"Rester au-dessous de ce que l'on peut et doit faire, a écrit Olle-Laprune, (2) ne pas user de ses ressources, refuser de tenter un effort, s'enfoncer en quelque sorte dans sa faiblesse et s'y abîmer en méconnaissant sa force et en la laissant sans usage, ce n'est pas humilité, c'est pusillanimité, petitesse d'esprit et de coeur, et St-Thomas à qui j'emprunte tous ces traits n'hésite pas à dire que c'est très mauvais, pire peut-être que la présomption même, car se retirer en arrière quand il y a de grandes choses à faire, quelle honte et quelle faute!" D'abord, qu'elle cesse de répéter les clichés funestes dont le défaitisme veut amollir la volonté de notre peuple. "La dépression morale, conseillère de démissions", décrite par M. l'abbé Groulx (3) et dont Edmond de Nevers a si mélancoliquement noté les conséquences, diminue en nos âmes. Voici que notre conscience d'hommes libres nous persuade que l'avenir sera pour nous ce que nous le ferons. Jeune canadien-français—héritier du plus riche patrimoine spirituel que le sang d'une race puisse accumuler au cours des siècles—il faudrait qu'elle t'épargnât cette tristesse attirante dont parle Rousseau, maintenant qu'un haut dessein (4) ne manque plus à ta vie.

Il ne s'accomplira pas par un déterminisme fatal. C'est en toi que tu trouveras, si tu ne négliges rien de ta formation, le courage d'y collaborer. Tout t'invite à ce labeur, et jusqu'à l'état actuel de notre peuple qui paraît avoir franchi

(1) *Les maîtres de l'heure.*
(2) *Le prix de la vie*, p. 462.
(3) *Lendemain de conquête*, p. 95.
(4) *Notre Avenir Politique*, Action Française.

les impasses les plus redoutées. Ces quelques pages que tu viens de parcourir et dont les chapitres réfutent quelques clichés débilitants, te fournissent déjà quelques indications.

La philosophie distingue deux étapes dans l'individualité et la personnalité. Celle-ci implique maîtrise de la pensée et de l'action, libération de l'instabilité de son entendement et de sa sensibilité. Quand l'homme fait de sa raison et de sa volonté les normes de sa conduite et qu'il prend dans la synthèse de ses hérédités, la direction de sa vie, alors il s'élève à la personnalité. Il ne s'isole pas du pouvoir mystérieux de ses aptitudes: il les met en pleine valeur. Pour y parvenir, il importe de développer le caractère catholique et français, les deux traits essentiels que la survivance a préservés. Notre vie ne fut qu'un opiniâtre effort pour les protéger de toute altération. La preuve n'est-elle pas faite que nos progrès sont dûs à cette double influence? L'intensifier, c'est enrichir notre type humain et assurer plus de rayonnement à la civilisation latine qu'il incarne. Voilà qui équivaut à approfondir l'action de l'élite. Qui ne sent, à vivre dans l'ambiance anglo-protestante, le besoin de refaire ses forces? La culture française, littéraire et artistique, faite d'équilibre intellectuel et moral, qui s'adaptant à notre âme, en conservera l'originalité mais lui inculquera la clarté et la mesure; l'église catholique, source de l'universelle vérité, dont la doctrine d'ordre intellectuel et social, en assurant nos progrès, nous met au service de la civilisation, par l'union de nos qualités françaises et apostoliques, telles sont les sources de rénovation où la jeunesse fortifiera son humanité agrandie et, qui vaudront d'être pour notre râce, en regard d'infériorités maté-

rielles qui tendent à disparaître, des *Energies Rédemptrices.*

A l'oeuvre! A l'oeuvre!

Le servilisme politique dont la jeunesse sérieuse s'émancipe, avec raison, enlève toute perspective. Il engendre l'arriviste chez qui l'ambition ne dépasse pas le succès de l'idole dont la position lui servira de tremplin pour arriver. Pas d'autre souci que les préoccupations personnelles. Heureusement, l'évolution qui s'accentue va créer une opinion publique de plus en plus redoutable où la mentalité canadienne-française s'épanouira. Mais, qu'on aille pas croire que les idées fécondes qui remuent les âmes doivent s'arrêter au seuil de la volonté. L'heure est venue d'en faire naître les actions généreuses et l'apaisement dont notre race est la dispensatrice. Ce qu'il nous faut, c'est l'action d'une élite intellectuelle, chez la jeunesse, l'impulsion d'une classe dirigeante éclairée, sainement française et crânement catholique. Cela seul peut nous débarrasser des dernières incertitudes.

C'est au nom de l'avenir que nos maîtres de l'heure insistent tant sur l'unité d'aspirations et qu'ils fixent si haut l'idéal national. En lui vouant sa vie, que la jeunesse, qui sent comme demain a besoin d'elle, sache bien qu'elle fera battre de joie le coeur de la patrie.

APPENDICES

I

LA CULTURE ET LES AFFAIRES

"L'éducation universitaire est-elle un inconvénient au succès? Il y a beaucoup de gens qui considèrent qu'un homme qui emploie ce que l'on considère comme les années de formation universitaire, à prendre de l'expérience pratique dans l'industrie, le commerce ou la finance a bien plus de chance d'obtenir du succès dans le monde des affaires; et, à lire les souvenirs de millionnaires, on en vient presque à la conclusion que pour amasser de grandes richesses il est au moins nécessaire d'arriver dans le tourbillon d'une grande ville, nu-pieds, à l'âge où l'adolescent ordinaire pense à ses examens d'admission. Comme question de fait, des statistiques compilées aux Etats-Unis indiquent qu'il y a 277 fois plus de diplômés universitaires qui possèdent de grandes fortunes qu'il y a de personnes riches n'ayant aucune formation universitaire.

"Les résultats d'une enquête publiés par le Bureau d'éducation des Etats-Unis démontrent que, de toutes les personnes aux Etats-Unis qui se sont distinguées par les services qu'elles ont rendus et qui ont reçu des honneurs en récompense, il y en avait une sur 150,000 qui était sans instruction; une sur 37,500 qui avaient passé par l'école primaire; une sur 1,724 qui avaient passé par les *high-schools* et une 87 qui avaient reçu une formation universitaire.

"Ces chiffres donnent la proportion des

chances de ceux qui n'ont aucune formation scolaire et de ceux qui ont reçu de l'instruction, selon le degré. Les parents qui donnent une instruction primaire à leurs enfants leur offrent quatre fois plus de chances de passer au rang des chefs et d'être distingués que n'en a l'enfant illettré. Ceux qui donnent à leurs enfants une formation de *high-school* mettent leurs chances 87 fois plus grandes et ceux qui font des sacrifices et qui donnent à leurs enfants une formation universitaire leur fournissent huit cents fois la chance de réussir quand l'enfant illettré n'en a qu'une.

"Les personnes sans formation scolaire peuvent devenir des chefs et rendre de grands services mais le nombre de ceux-là est peu considérable. Lorsque cette enquête a été faite il y avait 5,000,000 d'illettrés aux Etats-Unis et sur ce nombre 31 seulement s'étaient distingués; il n'y avait par contre qu'un million d'universitaires et 5,786 d'entre eux avaient atteint des postes de distinction."

Traduit du *Financial Post*, de Toronto (18 mai 1923).

II

DEPUIS 1911.

D'après les chiffres du dernier recensement du Canada, la population canadienne-française a fait un gain de 400,000 âmes, passant de 2,053,408 âmes en 1911 au nombre de 2,452,782 en 1921.

Un bulletin du service fédéral des statistiques, établit les chiffres de l'augmentation des Canadiens français dans chaque province.

Elle a été en chiffre ronds de 248,000 dans Québec, 46,000 dans Ontario, 23,000 au Nouveau-Brunswick, 5,000 dans la Nouvelle-Ecosse, 10,000 au Manitoba, 19,000 dans la Saskatchewan, 11,000 dans l'Alberta, 2,000 dans la Colombie anglaise. Par contre, la population d'origine française de l'Ile du Prince-Edouard a diminué de 2,000.

Le Manitoba compte aujourd'hui 40,638 Canadiens français, la Saskatchewan 42,152, l'Alberta, 30,913, la Colombie anglaise 11,246, le Yukon 248 et les territoires du Nord-Ouest 258, soit en tout 125,491 Canadiens français à l'ouest des grands lacs.

Dans Ontario ils sont 248,000; au Nouveau-Brunswick, Acadiens et Canadiens français, 121,000; soit tout près de 33 pour cent de la population totale; 56,619 dans la Nouvelle-Ecosse et 11,971 dans l'Ile du Prince-Edouard.

III

STATISTIQUES VITALES

Naissances.—En 1922, il a été enregistré, dans la province de Québec, d'après les rapports transmis aux protonotaires, 84,362 naissances, soit 78,145 chez les catholiques et 6,127 chez les non catholiques, ce qui constitue un taux de natalité de 35.00, approximativement, par mille de population.

Années	Naissances		Par 1,000
1922	84,362	ou	35.00
1921	88,749	"	37.57

Mariages.—En 1922, il a été célébré, dans la province de Québec, 15,945 mariages, dont 13,339 chez les catholiques et 2,606 chez les non-catholiques, d'après les actes de l'état civil transmis par les curés et les ministres protestants aux protonotaires de la cour supérieure de la province. Ce chiffre a baissé considérablement, comme

on peut le constater par les statistiques suivantes:

Années	Mariages
1922	15,945
1921	18,639

Décès.—Le nombre des sépultures enregistrées dans la province de Québec en 1922, a été de 37,566 dont 34,448 chez les catholiques et 3,118 chez les non-catholiques.

Années	Décès		Par 1,000
1922	37,566	ou	15.60
1921	33,433	"	14.15

Il est quelques comtés où le nombre de décès a été plus considérable chez les non-catholiques que celui des naissances en 1922. Ainsi: Brome compte, chez les non-catholiques, 93 naissances et 114 décès; Labelle, 36 naissances et 40 décès; Lac St-Jean, 24 naissances et 33 décès; Mégantic, 54 naissances et 59 décès; Richmond, 63 naissances et 66 décès; Rouville, 6 naissances et 11 décès; Shefford, 52 naissances et 89 décès.

TABLE DES MATIÈRES

À un jeune homme 7
Notre catholicisme. 11
Nos écoles 29
Les vivants et les morts 51
Les gardiennes 63
Ceux qui sculptent l'idéal 77
La nouvelle aurore 111
L'action intellectuelle 129
Le devoir social 143
À l'œuvre ! 158

APPENDICES

La culture et les affaires 159
Depuis 1911 160
Statistiques vitales 161

Imp. à l'ACTION FRANÇAISE 369, rue St Denis, Montréal